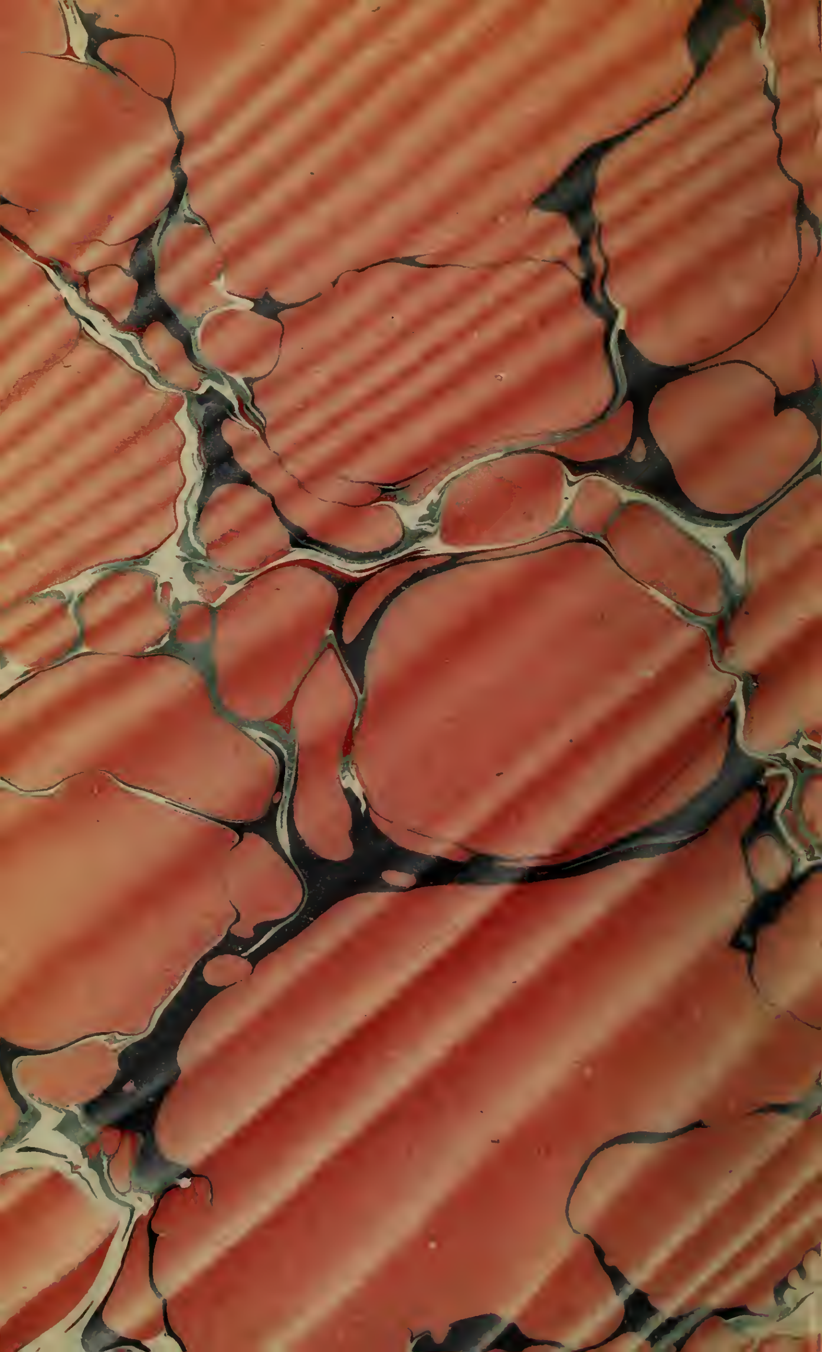
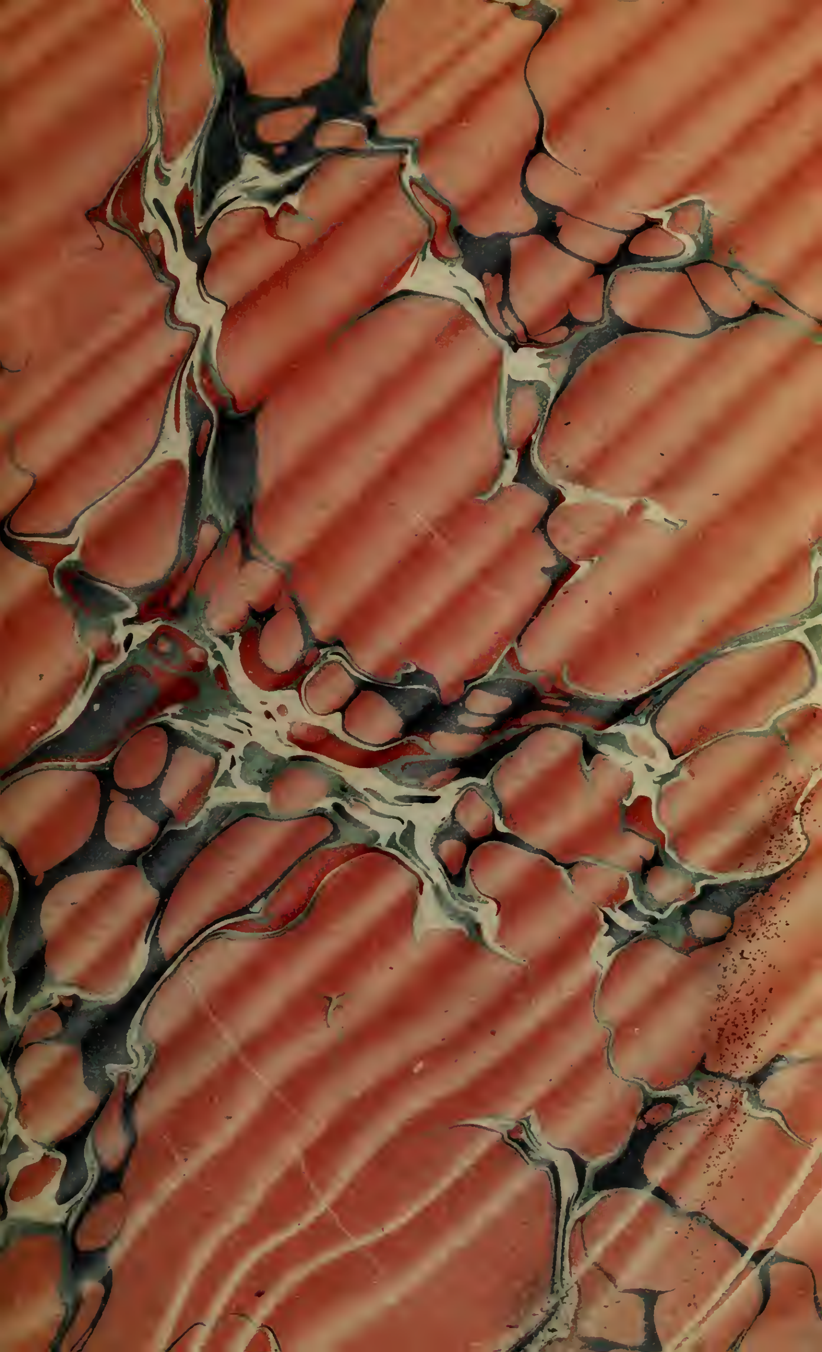






ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MME LA BARONNE DE STAËL.

TOME III.

DE L'INFLUENCE DES PASSIONS.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MME LA BARONNE DE STAËL,

PUBLIÉES PAR SON FILS;

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE SUR LE CARACTÈRE ET LES ÉCRITS DE Mme DE STAËL,

PAR MADAME NECKER DE SAUSSURE.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, Libraires, rue de Bourbon, n° 17;

A Strasbourg et à Londres, même Maison de Commerce.

1820.

DE L'INFLUENCE

DES PASSIONS

SUR LE BONHEUR DES INDIVIDUS

ET DES NATIONS.

Quæsivit cœlo lucem, ingemuitque repertâ.

AVANT-PROPOS.

On pensera peut-être qu'il y a de l'empressement d'auteur à faire paroître la première partie d'un livre quand la seconde n'est pas encore faite : d'abord, malgré la connexion de ces deux parties entre elles, chacune peut être considérée comme un ouvrage séparé; mais il est possible aussi que, condamnée à la célébrité, sans pouvoir être connue, j'éprouve le besoin de me faire juger par mes écrits. Calomniée sans cesse, et me trouvant trop peu d'importance pour me résoudre à parler de moi, j'ai dû céder à l'espoir qu'en publiant ce fruit de mes méditations, je donnerois quelque idée

vraie des habitudes de ma vie et de la nature de mon caractère.

Lausanne, ce 1er juillet 1796.

DE L'INFLUENCE
DES PASSIONS
SUR LE BONHEUR DES INDIVIDUS
ET DES NATIONS.

INTRODUCTION.

Quelle époque ai-je choisie pour faire un traité sur le bonheur des individus et des nations! Est-ce au milieu d'une crise dévorante qui atteint toutes les destinées, lorsque la foudre se précipite dans le fond des vallées, comme sur les lieux élevés? Est-ce dans un temps où il suffit de vivre pour être entraîné par le mouvement universel, où jusqu'au sein même de la tombe le repos peut être troublé, les morts jugés de nouveau, et leurs urnes populaires tour à tour admises ou rejetées dans le temple où les factions croyoient donner l'immortalité? Oui, c'est dans ce siècle, c'est lorsque l'espoir ou le besoin du bonheur a soulevé la race humaine; c'est dans ce siècle surtout qu'on est conduit

à réfléchir profondément sur la nature du bonheur individuel et politique, sur sa route, sur ses bornes, sur les écueils qui séparent d'un tel but. Honte à moi cependant si, durant le cours de deux épouvantables années, si pendant le règne de la terreur en France, j'avois été capable d'un tel travail; si j'avois pu concevoir un plan, prévoir un résultat à l'effroyable mélange de toutes les atrocités humaines! La génération qui nous suivra examinera peut-être la cause et l'influence de ces deux années; mais nous, les contemporains, les compatriotes des victimes immolées dans ces jours de sang, avons-nous pu conserver alors le don de généraliser les idées, de méditer des abstractions, de nous séparer un moment de nos impressions pour les analyser? Non, aujourd'hui même encore, le raisonnement ne sauroit approcher de ce temps incommensurable. Juger ces événemens, de quelques noms qu'on les désigne, c'est les faire rentrer dans l'ordre des idées existantes, des idées pour lesquelles il y avoit déjà des expressions. A cette affreuse image tous les mouvemens de l'âme se renouvellent, on frissonne, on s'enflamme, on veut combattre, on souhaite de mourir; mais la pensée ne peut se saisir encore d'aucun de ces souvenirs; les

sensations qu'ils font naître absorbent toute autre faculté. C'est donc en écartant cette époque monstrueuse, c'est à l'aide des autres événemens principaux de la révolution de France et de l'histoire de tous les peuples, que j'essayerai de réunir des observations impartiales sur les gouvernemens; et si ces réflexions me conduisent à l'admission des premiers principes sur lesquels se fonde la constitution républicaine de la France, je demande que, même au milieu des fureurs de l'esprit de parti qui déchirent la France, et par elle le reste du monde, il soit possible de concevoir que l'enthousiasme de quelques idées n'exclut pas le mépris profond pour certains hommes (1), et que l'espoir de l'avenir se concilie avec l'exécration du passé. Alors même que le cœur est à jamais déchiré par les blessures qu'il a reçues, l'esprit peut encore, après un certain

---

(1) Il me semble que les véritables partisans de la liberté républicaine sont ceux qui détestent le plus profondément les forfaits qui se sont commis en son nom. Leurs adversaires peuvent sans doute éprouver la juste horreur du crime; mais comme ces crimes même servent d'argument à leur système, ils ne leur font pas ressentir, comme aux amis de la liberté, tous les genres de douleur à la fois.

temps, s'élever à des méditations générales.

On doit considérer à présent ces grandes questions qui vont décider de la destinée politique de l'homme, dans leur nature même, et non sous le rapport seul des malheurs qui les ont accompagnées; il faut examiner du moins si ces malheurs sont de l'essence des institutions qu'on veut établir en France, ou si les effets de la révolution ne sont pas absolument distincts de ceux de la constitution; enfin, on doit se confier assez à l'élévation de son âme pour ne pas craindre, en examinant des pensées, d'être soupçonné d'indifférence pour les crimes. C'est avec la même indépendance d'esprit, que j'ai tâché, dans la première partie de cet ouvrage, de peindre les effets des passions de l'homme sur son bonheur personnel. Je ne sais pourquoi il seroit plus difficile d'être impartial dans les questions de politique que dans les questions de morale : certes les passions influent autant que les gouvernemens sur le sort de la vie, et cependant dans le silence de la retraite on discute avec sa raison les sentimens qu'on a soi-même éprouvés; il me paroît qu'il ne doit pas en coûter plus, pour parler philosophiquement des avantages ou des inconvéniens des républiques et des monarchies, que

pour analyser avec exactitude l'ambition, l'amour, ou telle autre passion qui a décidé de votre existence. Dans les deux Parties de cet ouvrage, j'ai également cherché à ne me servir que de ma pensée, à la dégager de toutes les impressions du moment : on verra si j'ai réussi.

Les passions, cette force impulsive qui entraîne l'homme indépendamment de sa volonté, voilà le véritable obstacle au bonheur individuel et politique. Sans les passions, les gouvernemens seroient une machine aussi simple que tous les leviers dont la force est proportionnée au poids qu'ils doivent soulever, et la destinée de l'homme ne seroit composée que d'un juste équilibre entre les désirs et la possibilité de les satisfaire. Je ne considérerai donc la morale et la politique que sous le point de vue des difficultés que les passions leur présentent : les caractères qui ne sont point passionnés se placent d'eux-mêmes dans la situation qui leur convient le mieux ; c'est presque toujours celle que le hasard leur a désignée ; ou s'ils y apportent quelque changement, c'est seulement dans ce qui s'offre le plus facilement à leur portée. Laissons-les donc dans leur calme heureux, ils n'ont pas besoin de nous ; leur bonheur est aussi varié

en apparence que les différens lots qu'ils ont reçus de la destinée ; mais la base de ce bonheur est toujours la même, c'est la certitude de n'être jamais ni agité ni dominé par aucun mouvement plus fort que soi. L'existence de ces êtres impassibles est soumise sans doute, comme celle de tous les hommes, aux accidens matériels qui renversent la fortune, détruisent la santé, etc. ; mais c'est par des calculs positifs et non par des pensées sensibles ou morales qu'on éloigne ou prévient de semblables peines. Le bonheur des caractères passionnés, au contraire, étant tout-à-fait dépendant de ce qui se passe au dedans d'eux, ils sont les seuls qui trouvent quelque soulagement dans les réflexions qu'on peut faire naître dans leur âme. Leur entraînement naturel les exposant aux plus cruels malheurs, ils ont plus besoin du système qui a pour but unique d'éviter la douleur. Enfin, les caractères passionnés sont les seuls qui, par de certains points de ressemblance, puissent être tous l'objet des mêmes considérations générales. Les autres vivent un à un, sans analogie comme sans variété ; leur existence est monotone, quoique chacun d'eux ait un but différent ; et il y a autant de nuances que d'individus, sans qu'on puisse découvrir une véritable couleur.

Si dans un traité sur le bonheur individuel, je ne parle que des caractères passionnés, il est encore plus naturel d'analyser les gouvernemens sous le rapport de la part qu'ils laissent à l'influence des passions. On peut considérer un individu comme exempt de passions ; mais une collection d'hommes est composée d'un nombre certain de caractères de tous les genres qui donnent un résultat à peu près pareil ; il faut observer que les circonstances les plus dépendantes du hasard sont soumises à un calcul positif quand les chances se multiplient. Dans le canton de Berne, par exemple, on a remarqué que tous les dix ans il y avoit à peu près la même quantité de divorces : il y a des villes d'Italie où l'on calcule avec exactitude combien d'assassinats se commettent régulièrement tous les ans ; ainsi les événemens qui tiennent à une multitude de combinaisons diverses ont un retour périodique, une proportion fixe, quand les observations sont le résultat d'un grand nombre de chances. C'est ce qui doit conduire à penser que la science politique peut acquérir un jour une évidence géométrique. La morale, chaque fois qu'elle s'applique à tel homme en particulier, peut se tromper entièrement dans ses suppositions par rapport à lui : l'organisation d'une

constitution se fonde toujours sur des données fixes, puisque le grand nombre en tout genre amène des résultats toujours semblables, et toujours prévus. Les passions sont la plus grande difficulté des gouvernemens : cette vérité n'a pas besoin d'être développée; on voit aisément que toutes les combinaisons sociales les plus despotiques conviendroient également à des hommes inertes, qui seroient contens de rester à la place que le sort leur auroit fixée, et que la théorie démocratique la plus abstraite seroit praticable au milieu d'hommes sages uniquement conduits par leur raison. Le seul problème des constitutions est donc de connoître jusqu'à quel degré on peut exciter ou comprimer les passions, sans compromettre le bonheur public.

Avant d'aller plus loin l'on demanderoit peut-être une définition du bonheur. Le bonheur, tel qu'on le souhaite, est la réunion de tous les contraires : c'est pour les individus, l'espoir sans la crainte, l'activité sans l'inquiétude, la gloire sans la calomnie, l'amour sans l'inconstance, l'imagination qui embelliroit à nos yeux ce qu'on possède, et flétriroit le souvenir de ce qu'on auroit perdu; enfin l'inverse de la nature morale, le bien de tous les états, de tous les talens, de tous les plaisirs,

séparé du mal qui les accompagne. Le bonheur des nations seroit aussi de concilier ensemble la liberté des républiques et le calme des monarchies, l'émulation des talens et le silence des factions, l'esprit militaire au dehors et le respect des lois au dedans. Le bonheur, tel que l'homme le conçoit, c'est ce qui est impossible en tout genre; et le bonheur, tel qu'on peut l'obtenir, le bonheur sur lequel la réflexion et la volonté de l'homme peuvent agir, ne s'acquiert que par l'étude de tous les moyens les plus sûrs pour éviter les grandes peines. C'est à la recherche de ce but que ce livre est destiné.

Deux ouvrages doivent se trouver dans un seul: l'un étudie l'homme dans ses rapports avec lui-même, l'autre dans les relations sociales de tous les individus entre eux; quelque analogie se trouve dans les idées principales de ces deux traités, parce qu'une nation présente le caractère d'un homme, et que la force du gouvernement doit agir sur elle, comme la puissance de la raison d'un individu sur lui-même. Le philosophe veut rendre durable la volonté passagère de la réflexion; l'art social tend à perpétuer l'action de la sagesse; enfin ce qui est grand se retrouve dans ce qui est petit, avec la même exactitude de

proportions : l'univers tout entier se peint dans chacune de ses parties, et plus il paroît l'œuvre d'une seule idée, plus il inspire d'admiration.

Une grande différence, cependant, existe entre le système du bonheur de l'individu et celui du bonheur des nations ; c'est que dans le premier, on peut avoir pour but l'indépendance morale la plus parfaite, c'est-à-dire l'asservissement de toutes les passions, chaque homme pouvant tout tenter sur lui-même ; mais que, dans le second, la liberté politique doit toujours être calculée, d'après l'existence positive et indestructible d'une certaine quantité d'êtres passionnés, faisant partie du peuple qui doit être gouverné. La première Partie est uniquement consacrée aux réflexions sur la destinée particulière de l'homme. La seconde Partie doit traiter du sort constitutionnel des nations.

Le premier volume est divisé en trois Sections : la première traite successivement de l'influence de chaque passion sur le bonheur de l'homme ; la seconde analyse le rapport de quelques affections de l'âme avec la passion ou avec la raison ; la troisième offre le tableau des ressources qu'on trouve en soi, de celles qui sont indépendantes du sort

et surtout de la volonté des autres hommes.

Dans la seconde Partie, je compte examiner les gouvernemens anciens et modernes sous le rapport de l'influence qu'ils ont laissée aux passions naturelles aux hommes réunis en corps politique, et trouver la cause de la naissance, de la durée, et de la destruction des gouvernemens, dans la part plus ou moins grande qu'ils ont faite au besoin d'action qui existe dans toute société. Dans la première Section de la seconde Partie, je traiterai des raisons qui se sont opposées à la durée et surtout au bonheur des gouvernemens, où toutes les passions ont été comprimées. — Dans la seconde Section, je traiterai des raisons qui se sont opposées au bonheur et surtout à la durée des gouvernemens, où toutes les passions ont été excitées. — Dans la troisième Section, je traiterai des raisons qui détournent la plupart des hommes de se borner à l'enceinte des petits états où la liberté démocratique peut exister, parce que là les passions ne sont excitées par aucun but, par aucun théâtre propre à les enflammer. Enfin je terminerai cet ouvrage par des réflexions sur la nature des constitutions représentatives, qui peuvent concilier une partie des avantages regrettés dans les divers gouvernemens.

Ces deux ouvrages conduisent nécessairement l'un à l'autre; car si l'homme parvenoit individuellement à dompter ses passions, le système des gouvernemens se simplifieroit tellement qu'on pourroit alors adopter, comme praticable , l'indépendance complète, dont l'organisation des petits états est susceptible. Mais quand cette théorie métaphysique seroit impossible, au moins est-il vrai que plus l'on travaille à calmer les sentimens impétueux qui agitent l'homme au-dedans de lui, moins la liberté publique a besoin d'être modifiée ; ce sont toujours les passions qui forcent à sacrifier de l'indépendance pour assurer l'ordre, et tous les moyens qui tendent à rendre l'empire à la raison , diminuent le nombre nécessaire des sacrifices de liberté. — J'ai à peine commencé la seconde Partie politique, dont je ne puis donner une idée par ce peu de mots. En m'en occupant, je vois qu'il faut longtemps, pour réunir toutes les connoissances, pour faire toutes les recherches qui doivent servir de base à ce travail ; mais si les accidens de la vie ou les peines du cœur bornoient le cours de ma destinée, je voudrois qu'un autre accomplît le plan que je me suis proposé. En voici quelques aperçus incomplets qui ne permettent pas de juger de l'ensemble.

Il faudroit d'abord, en analysant les gouvernemens anciens et modernes, chercher dans l'histoire des nations ce qui appartient seulement à la nature de la constitution qui les dirigeoit. Montesquieu, dans son sublime ouvrage *Sur les Causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, a traité, tout ensemble, les causes diverses qui ont influé sur le sort de cet empire; il faudroit apprendre dans son livre et démêler dans l'histoire de tous les autres peuples, les événemens qui sont la suite immédiate des constitutions, et peut-être trouveroit-on que tous les événemens dérivent de cette cause: les nations sont élevées par leurs gouvernemens, comme les enfans par l'autorité paternelle. Et l'effet du gouvernement n'est pas incertain comme celui de l'éducation particulière, puisque, comme je l'ai déjà dit, les chances du hasard subsistent par rapport au caractère d'un homme, tandis que dans la réunion d'un certain nombre les résultats sont toujours pareils. L'organisation de la puissance publique, qui excite ou comprime l'ambition, rend telle ou telle religion plus ou moins nécessaire, tel ou tel code pénal trop indulgent ou trop sévère, telle étendue de pays dangereuse ou convenable; enfin c'est de la

manière dont les peuples conçoivent l'ordre social, que dépend le destin de la race humaine sous tous les rapports. La plus grande perfectibilité dont elle puisse être susceptible, c'est d'acquérir des idées certaines sur la science politique. Si les nations étoient en paix au dehors et au dedans, les arts, les connoissances, les découvertes en divers genres feroient chaque jour de nouveaux progrès, et la philosophie ne perdroit pas en deux ans de guerre civile ce qu'elle avoit acquis pendant des siècles tranquilles. Après avoir bien établi l'importance première de la nature des constitutions, il faudroit prouver leur influence par l'examen des faits caractéristiques de l'histoire des mœurs, de l'administration, de la littérature, de l'art militaire de tous les peuples. J'étudierai d'abord les pays qui, dans tous les temps, ont été gouvernés despotiquement, et motivant leurs différences apparentes, je montrerai que leur histoire, sous le rapport des causes et des effets, a toujours été parfaitement semblable; et j'expliquerai quel effet doit constamment produire sur les hommes la compression de leurs mouvemens naturels par une force au dehors d'eux, et à laquelle leur raison n'a pu donner aucun genre de consentement. Dans l'examen des anarchies déma-

gogiques ou militaires, il faut montrer aussi que ces deux causes, qui paroissent opposées, donnent des résultats pareils, parce que dans les deux états les passions politiques sont également excitées parmi les hommes, par l'éloignement de toutes les craintes positives, et l'activité de toutes les espérances vagues. Dans l'étude de certains états, qui, par leurs circonstances, encore plus que par leur petitesse, sont dans l'impossibilité de jouer un grand rôle au dehors, et n'offrent point au dedans de place qui puisse contenter l'ambition et le génie, il faudroit observer comment l'homme tend à l'exercice de ses facultés, comment il veut agrandir l'espace en proportion de ses forces. Dans les états obscurs, les arts ne font aucun progrès, la littérature ne se perfectionne, ni par l'émulation qui excite l'éloquence, ni par la multitude des objets de comparaison, qui seule donne une idée fixe du bon goût. Les hommes privés d'occupations fortes, se resserrent tous les jours plus dans le cercle des idées domestiques, et la pensée, le talent, le génie, tout ce qui semble un don de la nature, ne se développe cependant que par la combinaison des sociétés. Le même nombre d'hommes divisé, séparé, sans mobile et sans but, n'offre pas un génie

supérieur, une âme ardente, un caractère énergique; tandis que dans d'autres pays, parmi les mêmes êtres, plusieurs se seroient élevés au-dessus de la classe commune, si le but avoit fait naître l'intérêt, et l'intérêt, l'étude et la recherche des grands moyens et des grandes pensées.

Sans s'arrêter long-temps sur les motifs de la préférence que la sagesse conseilleroit, peut-être, de donner aux petits états comme aux destinées obscures, il est aisé de prouver que par la nature même des hommes, ils tendent à sortir de cette situation, qu'ils se réunissent pour multiplier les chocs, qu'ils conquièrent pour étendre leur puissance; enfin, que voulant exciter leurs facultés, reculer en tout genre les bornes de l'esprit humain, ils appellent autour d'eux, d'un commun accord, les circonstances qui secondent ce désir et cette impulsion. Ces diverses réflexions ne pourroient avoir de prix qu'en les appuyant sur des faits, sur une connoissance détaillée de l'histoire, qui présente toujours des considérations nouvelles, quand on l'étudie avec un but déterminé, et que guidé par l'éternelle ressemblance de l'homme avec l'homme, on recherche une même vérité à travers la diversité des lieux et des siècles. Ces différentes ré-

flexions conduiroient enfin au principal but des débats actuels, à la manière de constituer une grande nation avec de l'ordre et de la liberté, et de réunir ainsi la splendeur des beaux-arts, des sciences et des lettres, tant vantée dans les monarchies, avec l'indépendance des républiques. Il faudroit créer un gouvernement qui donnât de l'émulation au génie, et mît un frein aux passions factieuses; un gouvernement qui pût offrir à un grand homme un but digne de lui, et décourager l'ambition de l'usurpateur; un gouvernement qui présentât, comme je l'ai dit, la seule idée parfaite de bonheur en tout genre, la réunion des contrastes. Autant le moraliste doit rejeter cet espoir, autant le législateur doit tâcher de s'en rapprocher : l'individu qui prétend pour lui-même à ce résultat, est un insensé; car le sort qui n'est pas dans sa main déjoue de toutes les manières de telles espérances; mais les gouvernemens tiennent, pour ainsi dire, la place du sort par rapport aux nations; comme ils agissent sur la masse, leurs effets et leurs moyens sont assurés. Il ne s'ensuit pas qu'il faille croire à la perfection dans l'ordre social, mais il est utile pour les législateurs de se proposer ce but, de quelque manière qu'ils conçoivent sa route.

Dans cet ouvrage donc, que je ferai, ou que je voudrois qu'on fît, il faudroit mettre absolument de côté tout ce qui tient à l'esprit de parti ou aux circonstances actuelles : la superstition de la royauté, la juste horreur qu'inspirent les crimes dont nous avons été les témoins, l'enthousiasme même de la république, ce sentiment qui, dans sa pureté, est le plus élevé que l'homme puisse concevoir. Il faudroit examiner les institutions dans leur essence même, et convenir qu'il n'existe plus qu'une grande question qui divise encore les penseurs; savoir, si dans la combinaison des gouvernemens mixtes, il faut, ou non, admettre l'hérédité. On est d'accord, je pense, sur l'impossibilité du despotisme, ou de l'établissement de tout pouvoir qui n'a pas pour but le bonheur de tous ; on l'est aussi, sans doute, sur l'absurdité d'une constitution démagogique (1), qui bouleverseroit la société au nom du peuple qui la compose. Mais les uns croient que la garantie de la liberté, le maintien de

(1) J'entends par constitution démagogique, celle qui met le peuple en fermentation, confond tous les pouvoirs, enfin la constitution de 1793. Le mot de démocratie étant pris, de nos jours, dans diverses acceptions, il ne rendroit pas avec exactitude ce que je veux exprimer.

l'ordre, ne peut subsister qu'à l'aide d'une puissance héréditaire et conservatrice; les autres reconnoissent de même la vérité du principe, que l'ordre seul, c'est-à-dire l'obéissance à la justice, assure la liberté : mais ils pensent que ce résultat peut s'obtenir sans un genre d'institutions que la nécessité seule peut faire admettre, et qui doivent être rejetées par la raison, si la raison prouve qu'elles ne servent pas mieux que les idées naturelles au bonheur de la société. C'est sur ces deux questions, il me semble, que tous les esprits devroient s'exercer : il faut les séparer absolument de ce que nous avons vu, et même de ce que nous voyons, enfin de tout ce qui appartient à la révolution; car, comme on l'a fort bien dit, il faut que cette révolution finisse *par le raisonnement*, et il n'y a de vaincus que les hommes persuadés. Loin donc de ceux qui ont quelque valeur personnelle, toutes les dénominations d'esclaves et de factieux, de conspirateurs et d'anarchistes, prodiguées aux simples opinions; les actions doivent être soumises aux lois : mais l'univers moral appartient à la pensée; quiconque se sert de cette arme, méprise toutes les autres, et l'homme qui l'emploie est par cela seul incapable de s'abaisser à d'autres moyens.

Plusieurs ouvrages de très-bons auteurs renferment des raisons en faveur de l'hérédité modifiée, soit comme en Angleterre, c'est-à-dire, composant deux branches du gouvernement, dont le troisième pouvoir est purement représentatif; soit comme à Rome, lorsque la puissance politique étoit divisée entre la démocratie et l'aristocratie, le peuple et le sénat. Il faudroit donc déduire tous les motifs qui ont fait croire que la balance de ces intérêts opposés pouvoit seule donner de la stabilité aux gouvernemens; que l'homme qui se croit des talens, ou se voit de l'autorité, tendant naturellement, d'abord aux distinctions personnelles, et ensuite aux distinctions héréditaires, il vaut mieux créer légalement ce qu'il conquerra de force. Il faudroit développer et ces raisons et beaucoup d'autres encore, en exceptant de part et d'autre celles qu'on croit tirer du droit pour ou contre; car le droit en politique, c'est ce qui conduit le plus sûrement au bonheur général; mais l'on doit exposer sincèrement tous les moyens de ses adversaires quand on les combat de bonne foi.

On pourroit opposer à leurs raisonnemens, que la principale cause de la destruction de plusieurs gouvernemens a été d'avoir constitué dans l'état deux intérêts opposés: on a considéré

comme le chef-d'œuvre de la science des gouvernemens de mesurer assez les deux actions contraires, pour que la puissance aristocratique et celle de la démocratie se balançassent, comme deux lutteurs qu'une égale force rend immobiles. En effet, le moment le plus prospère dans tous ces gouvernemens est celui où cette balance, subsistant d'une manière parfaite, donne le repos qui naît de deux efforts contenus l'un par l'autre; mais cet état ne peut être durable. A l'instant où, pour suivre la comparaison, l'un des deux lutteurs prend un moment l'avantage, il terrasse l'autre qui se venge en le renversant à son tour. Ainsi l'on a vu la république romaine déchirée, dès qu'une guerre, un homme, ou le temps seul a rompu l'équilibre. — On dira qu'en Angleterre il y a trois intérêts, et que cette combinaison plus savante répond de la tranquillité publique. Il n'y a jamais trois intérêts dans un tel gouvernement; les privilégiés héréditaires et ceux qui ne le sont pas, peuvent être revêtus de noms différens; mais la division se fait toujours sur ces deux bases, l'on se sépare et l'on se rallie, d'après ces deux grands motifs d'opposition. Ne seroit-il pas possible que le genre humain, témoin et victime de ce principe de haine, de ce genre de mort qui a

détruit tant d'états, parvînt à trouver la fin du combat de l'aristocratie et de la démocratie, et qu'au lieu de s'attacher à la combinaison d'une balance, qui, par son avantage même, par la part qu'elle accorde à la liberté, finit toujours par être renversée, on examinât si l'idée moderne du système représentatif n'établit pas dans le gouvernement un seul intérêt, un seul principe de vie, en rejetant néanmoins tout ce qui peut conduire à la démocratie pure?

Supposez d'abord un très-petit nombre d'hommes extraits d'une nation immense, une élection combinée, et par deux degrés, et par l'obligation d'avoir passé successivement dans les places qui font connoître les hommes, et exigent de l'indépendance de fortune et des droits à l'estime publique pour s'y maintenir. Cette élection ainsi modifiée n'établiroit-elle pas l'aristocratie des meilleurs, la prééminence des talens, des vertus et des propriétés? ce genre de distinction qui, sans faire deux classes de droit, c'est-à-dire deux ennemis de fait, donne aux plus éclairés la conduite du reste des hommes, et faisant choisir les êtres distingués par la foule de leurs inférieurs, assure au talent sa place, et à la médiocrité sa consolation; donne une part

à l'amour-propre du vulgaire dans les succès des gouvernans qu'ils ont choisis; ouvre la carrière à tous, mais n'y amène que le petit nombre. L'avantage de l'aristocratie de naissance, c'est la réunion des circonstances qui rendent plus probables dans une telle classe les sentimens généreux : l'aristocratie de l'élection doit, alors que sa marche est sagement graduée, appeler avec certitude les hommes distingués par la nature aux places éminentes de la société. — Ne seroit-il pas possible que la division des pouvoirs donnât tous les avantages et aucun des inconvéniens de l'opposition des intérêts; que deux chambres, un directoire exécutif, quoique temporaire, fussent parfaitement distincts dans leurs fonctions; que chacun prît un parti différent par sa place, mais non par esprit de corps; ce qui est d'une tout autre nature? Ces hommes, séparés pendant le cours de leurs magistratures, par les exercices divers du pouvoir public, se réuniroient ensuite dans la nation, parce qu'aucun intérêt contraire ne les sépareroit d'une manière invincible. Ne seroit-il pas possible qu'un grand pays, loin d'être un obstacle à un tel état de choses, fût particulièrement propre à sa stabilité? parce qu'une conspiration, un homme, peuvent s'emparer

tout à coup de la citadelle d'un petit état, et par cela seul changer la forme de son gouvernement, tandis qu'il n'y a qu'une opinion qui remue à la fois trente millions d'hommes; que tout ce qui n'est produit que par des individus, ou par une faction qui n'est point ralliée au mouvement public, est étouffé par la masse qui se porte sur chaque point. Il ne peut pas y avoir d'usurpateur dans un pays où il faudroit que le même homme ralliât l'opinion à lui, depuis le Rhin jusqu'aux Pyrénées; l'idée d'une constitution, d'un ordre légal consenti par tous, peut seule réunir et frapper à distance. Le gouvernement dans un grand pays a pour appui la masse énorme des hommes paisibles; cette masse est beaucoup plus considérable à proportion même, dans une grande nation, que dans un petit pays. Les gouvernans, dans un petit pays, sont beaucoup plus multipliés par rapport aux gouvernés, et la part de chacun à une action quelconque, est plus grande et plus facile : enfin si l'on répétoit d'une manière vague qu'on n'a jamais vu une constitution fondée sur de telles bases, qu'il vaut mieux adopter celles qui ont duré pendant des siècles, on pourroit demander de s'arrêter à une réflexion qui mérite, je crois, une attention particulière.

Dans toutes les sciences humaines, on débute par les idées complexes; en se perfectionnant, l'on arrive aux idées simples; l'ignorance absolue dans ces combinaisons naturelles est moins éloignée du dernier terme des connoissances que les demi lumières. Une comparaison fera mieux sentir ma pensée. A la renaissance des lettres, les premiers écrits qu'on a composés ont été pleins de recherche et d'affectation. Les grands écrivains, deux siècles après, ont admis et fait admettre le genre simple; et le discours du sauvage qui s'écrioit : *dirons-nous aux ossemens de nos pères, levez-vous et marchez à notre suite?* ce discours avoit plus de rapport avec la langue de Voltaire, que les vers ampoulés de Brebeuf ou de Chapelain. En mécanique, on avoit d'abord trouvé la machine de Marly, qui, avec des frais énormes, élevoit l'eau sur le sommet d'une montagne; après cette machine on a découvert des pompes qui produisent le même effet avec infiniment moins de moyens. Sans vouloir faire d'une comparaison une preuve, peut-être que, lorsqu'il y a cent ans en Angleterre, l'idée de la liberté reparut sur la terre, l'organisation combinée du gouvernement anglais étoit le plus haut point de perfection où l'on pût atteindre alors; mais

aujourd'hui des bases plus simples peuvent donner en France, après la révolution, des résultats pareils à quelques égards, et supérieurs à d'autres. Indépendamment de tous les crimes particuliers qui ont été commis, l'ordre social a été menacé de sa destruction pendant cette révolution par le système politique même qu'on avoit adopté : les mœurs barbares sont plus près des institutions simples mal entendues, que des institutions compliquées; mais il n'en est pas moins vrai que l'ordre social, comme toutes les sciences, se perfectionne à mesure qu'on diminue les moyens, sans affoiblir le résultat. Ces considérations, et beaucoup d'autres, conduiroient à un développement complet de la nature, et de l'utilité des pouvoirs héréditaires, faisant partie de la constitution; et de la nature, et de l'utilité des constitutions composées uniquement de magistratures temporaires; car, il faut bien se le répéter, l'on est maintenant opposé sur ce point seul, le reste des opinions despotiques et démagogiques sont des songes exaltés ou criminels, dont tout ce qui pense s'est réveillé.

On feroit quelque bien, je crois, en traitant d'une manière purement abstraite, des questions dont les passions contraires se sont

tour à tour emparées. En examinant la vérité, à part des hommes et des temps, on arrive à une démonstration, qui se reporte ensuite avec moins de peine sur les circonstances présentes. A la fin d'un semblable ouvrage, cependant, sous quelque point de vue général que ces grandes questions fussent présentées, il seroit impossible de ne pas finir par les particulariser dans leur rapport avec la France et le reste de l'Europe. Tout invite la France à rester république; tout commande à l'Europe de ne pas suivre son exemple: l'un des plus spirituels écrits de notre temps, celui de Benjamin Constant, a parfaitement traité la question qui concerne la position actuelle de la France. Deux motifs de sentiment me frappent surtout; voudroit-on souffrir une nouvelle révolution pour renverser celle qui établit la république? et le courage de tant d'armées, et le sang de tant de héros seroit-il versé au nom d'une chimère dont il ne resteroit que le souvenir des crimes qu'elle a coûtés?

La France doit persister dans cette grande expérience dont le désastre est passé, dont l'espoir est à venir. Mais peut-on assez inspirer à l'Europe l'horreur des révolutions? Ceux qui détestent les principes de la constitution de

France, qui se montrent les ennemis de toute idée libérale, et font un crime d'aimer jusqu'à la pensée d'une république, comme si les scélérats qui ont souillé la France, pouvoient déshonorer le culte des Caton, des Brutus et des Sidney : ces hommes intolérans et fanatiques ne persuadent point par leurs véhémentes déclamations les étrangers philosophes; mais que l'Europe écoute les amis de la liberté; les amis de la république françoise, qui se sont hâtés de l'adopter, dès qu'on l'a pu sans crime, dès qu'il n'en coûtoit pas du sang pour la désirer. Aucun gouvernement monarchique ne renferme assez d'abus, maintenant, pour qu'un jour de révolution n'arrache plus de larmes que tous les maux qu'on voudroit réparer par elle. Désirer une révolution, c'est dévouer à la mort l'innocent et le coupable; c'est, peut-être, condamner l'objet qui nous est le plus cher! et jamais on n'obtient, soi-même, le but qu'à ce prix affreux on s'étoit proposé. Nul homme, dans ce mouvement terrible, n'achève ce qu'il a commencé; nul homme ne peut se flatter de diriger une impulsion dont la nature des choses s'empare; et cet Anglois qui voulut descendre dans sa barque la chute du Rhin à Schaffouse, étoit moins insensé que l'ambitieux qui croiroit

pouvoir se conduire avec succès à travers une révolution tout entière. Laissez-nous en France combattre, vaincre, souffrir, mourir dans nos affections, dans nos penchans les plus chers ; renaître ensuite, peut-être, pour l'étonnement et l'admiration du monde. Mais laissez un siècle passer sur nos destinées, vous saurez alors si nous avons acquis la véritable science du bonheur des hommes ; si le vieillard avoit raison, ou si le jeune homme a mieux disposé de son domaine, l'avenir. Hélas! n'êtes-vous pas heureux qu'une nation tout entière se soit placée à l'avant-garde de l'espèce humaine pour affronter tous les préjugés, pour essayer tous les principes ? Attendez, vous, génération contemporaine ; éloignez encore de vous les haines, les proscriptions et la mort ; nul devoir ne pourroit exiger de tels sacrifices, et tous les devoirs, au contraire, font une loi de les éviter.

Qu'on me pardonne de m'être laissée entraîner au-delà de mon sujet; mais qui peut vivre, qui peut écrire dans ce temps, et ne pas sentir et penser sur la révolution de France ?

J'ai tracé l'esquisse imparfaite de l'ouvrage que je projette. La première Partie que j'imprime à présent est fondée sur l'étude de son propre cœur, et les observations faites sur le

caractère des hommes de tous les temps. Dans l'étude des constitutions, il faut se proposer pour but le bonheur, et pour moyen la liberté; dans la science morale de l'homme, c'est l'indépendance de l'âme qui doit être l'objet principal ; ce qu'on peut avoir de bonheur en est la suite. L'homme qui se voueroit à la poursuite de la félicité parfaite seroit le plus infortuné des êtres ; la nation qui n'auroit en vue que d'obtenir le dernier terme abstrait de la liberté métaphysique, seroit la nation la plus misérable; les législateurs doivent donc compter et diriger les circonstances, et les individus chercher à s'en rendre indépendans; les gouvernemens doivent tendre au bonheur réel de tous, et les moralistes doivent apprendre aux individus à se passer de bonheur. Il y a du bien pour la masse dans l'ordre même des choses, et cependant il n'est pas de félicité pour les individus ; tout concourt à la conservation de l'espèce, tout s'oppose aux désirs de chacun, et les gouvernemens, à quelques égards, représentant l'ensemble de la nature, peuvent atteindre à la perfection dont l'ordre général offre l'exemple; mais les moralistes, parlant aux hommes individuellement, à tous ces êtres emportés dans le mouvement de l'univers, ne peuvent leur promettre avec certitude aucune

jouissance personnelle, que dans ce qui dépend toujours d'eux-mêmes. Il y a de l'avantage à se proposer pour but de son travail sur soi, la plus parfaite indépendance philosophique; les essais, même inutiles, laissent encore après eux des traces salutaires; agissant à la fois sur son être tout entier, on ne craint pas, comme dans les expériences sur les nations, de disjoindre, de séparer, d'opposer l'un à l'autre toutes les parties diverses du corps politique. L'on n'a point, au dedans de soi, de transactions à faire avec des obstacles étrangers; l'on mesure sa force, on triomphe ou l'on se soumet; tout est simple, tout est possible même; car s'il est absurde de considérer une nation comme un peuple de philosophes, il est vrai que chaque homme en particulier peut se flatter de le devenir.

Je m'attends aux diverses objections de sentiment et de raisonnement qu'on pourra faire contre le système développé dans cette première Partie. Rien n'est plus contraire, il est vrai, aux premiers mouvemens de la jeunesse, que l'idée de se rendre indépendant des affections des autres; on veut d'abord consacrer sa vie à être aimé de ses amis, à captiver la faveur publique. Il semble qu'on ne s'est jamais assez mis à la disposition de ceux qu'on aime; qu'on

ne leur ait jamais assez prouvé qu'on ne pouvoit exister sans eux ; que l'occupation, les services de tous les jours ne satisfassent pas assez au gré de la chaleur de l'âme, le besoin qu'on a de se dévouer, de se livrer en entier aux autres. On se fait un avenir tout composé des liens qu'on a formés ; on se confie d'autant plus à leur durée que l'on est soi-même plus incapable d'ingratitude ; on se sait des droits à la reconnoissance ; on croit à l'amitié ainsi fondée plus qu'à aucun autre lien de la terre ; tout est moyen, elle seule est le but : l'on veut aussi de l'estime publique, mais il semble que vos amis vous en sont les garans ; on n'a rien fait que pour eux, ils le savent, ils le diront : comment la vérité, et la vérité du sentiment, ne persuaderoit-elle pas ? comment ne finiroit-elle pas par être reconnue ? Les preuves sans nombre qui s'échappent d'elle de toutes parts, doivent enfin l'emporter sur la fabrication de la calomnie. Vos paroles, votre voix, vos accens, l'air qui vous environne, tout vous semble empreint de ce que vous êtes réellement, et l'on ne croit pas à la possibilité d'être longtemps mal jugé ; c'est avec ce sentiment de confiance qu'on vogue à pleines voiles dans la vie ; tout ce qu'on a su, tout ce qu'on vous a dit de la mauvaise nature d'un grand nombre

d'hommes, s'est classé dans votre tête comme l'histoire, comme tout ce qu'on apprend en morale sans l'avoir éprouvé. On ne s'avise d'appliquer aucune de ces idées générales à sa situation particulière; tout ce qui vous arrivera, tout ce qui vous entoure doit être une exception; ce qu'on a d'esprit n'a point d'influence sur la conduite : là où il y a un cœur, il est seul écouté; ce qu'on n'a pas senti soi-même est connu de la pensée, sans jamais diriger les actions. Mais à vingt-cinq ans, à cette époque précise où la vie cesse de croître, il se fait un cruel changement dans votre existence : on commence à juger votre situation; tout n'est plus avenir dans votre destinée; à beaucoup d'égards votre sort est fixé, et les hommes réfléchissent alors s'il leur convient d'y lier le leur. S'ils y voient moins d'avantages qu'ils n'avoient cru, si de quelque manière leur attente est trompée, au moment où ils sont résolus à s'éloigner de vous, ils veulent se motiver à eux-mêmes leur tort envers vous; ils vous cherchent mille défauts pour s'absoudre du plus grand de tous; les amis qui se rendent coupables d'ingratitude vous accablent pour se justifier, ils nient le dévouement, ils supposent l'exigeance, ils essaient enfin de moyens séparés, de moyens contradictoires pour en-

velopper votre conduite et la leur d'une sorte d'incertitude que chacun explique à son gré. Quelle multitude de peines assiége alors le cœur qui vouloit vivre dans les autres, et se voit trompé dans cette illusion ! La perte des affections les plus chères n'empêche pas de sentir jusqu'au plus foible tort de l'ami qu'on aimoit le moins. Votre système de vie est attaqué, chaque coup ébranle l'ensemble : *celui-là aussi s'éloigne de moi*, est une pensée douloureuse, qui donne au dernier lien qui se brise un prix qu'il n'avoit pas auparavant. Le public aussi, dont on avoit éprouvé la faveur, perd toute son indulgence ; il aime les succès qu'il prévoit, il devient l'adversaire de ceux dont il est lui-même la cause ; ce qu'il a dit, il l'attaque ; ce qu'il encourageoit, il veut le détruire : cette injustice de l'opinion fait souffrir aussi de mille manières en un jour. Tel individu qui vous déchire n'est pas digne que vous regrettiez son suffrage ; mais vous souffrez de tous les détails d'une grande peine, dont l'histoire se déroule à vos yeux ; et déjà certain de ne point éviter son pénible terme, vous éprouvez cependant la douleur de chaque pas. Enfin le cœur se flétrit, la vie se décolore; on a des torts à son tour qui dégoûtent de soi comme des autres, qui découragent du système de

perfection dont on s'étoit d'abord enorgueilli ; on ne sait plus à quelle idée se reprendre, quelle route suivre désormais ; à force de s'être confié sans réserve, on seroit prêt à soupçonner injustement. Est-ce la sensibilité, est-ce la vertu qui n'est qu'un fantôme ? Et cette plainte sublime échappée à Brutus dans les champs de Philippes, doit-elle égarer la vie, ou commander de se donner la mort ? C'est à cette époque funeste où la terre semble manquer sous nos pas, où plus incertain sur l'avenir que dans les nuages de l'enfance, nous doutons de tout ce que nous croyons savoir, et recommençons l'existence avec l'espoir de moins. C'est à cette époque où le cercle des jouissances est parcouru, et le tiers de la vie à peine atteint, que ce livre peut être utile ; il ne faut pas le lire avant, car je ne l'ai moi-même ni commencé, ni conçu qu'à cet âge. On m'objectera, peut-être aussi, qu'en voulant dompter les passions, je cherche à étouffer le principe des plus belles actions des hommes, des découvertes sublimes, des sentimens généreux : quoique je ne sois pas entièrement de cet avis, je conviens qu'il y a quelque chose de grand dans la passion ; qu'elle ajoute, pendant qu'elle dure, à l'ascendant de l'homme ; qu'il accomplit alors presque tout ce qu'il projette, tant

la volonté ferme et suivie est une force active dans l'ordre moral. L'homme alors, emporté par quelque chose de plus puissant que lui, use sa vie, mais s'en sert avec plus d'énergie. Si l'âme doit être considérée seulement comme une impulsion, cette impulsion est plus vive quand la passion l'excite; s'il faut aux hommes sans passions l'intérêt d'un grand spectacle, s'ils veulent que les gladiateurs s'entre-détruisent à leurs yeux, tandis qu'ils ne seront que les témoins de ces affreux combats, sans doute il faut enflammer de toutes les manières ces êtres infortunés dont les sentimens impétueux animent ou renversent le théâtre du monde; mais quel bien en résultera-t-il pour eux, quel bonheur général peut-on obtenir par ces encouragemens donnés aux passions de l'âme? Tout ce qu'il faut de mouvement à la vie sociale, tout l'élan nécessaire à la vertu existeroit sans ce mobile destructeur. Mais, dira-t-on, c'est à diriger les passions et non à les vaincre qu'il faut consacrer ses efforts. Je n'entends pas comment on dirige ce qui n'existe qu'en dominant: il n'y a que deux états pour l'homme; ou il est certain d'être le maître au dedans de lui, et alors il n'a point de passions; ou il sent qu'il règne en lui-même une puissance plus forte que lui, et alors il

dépend entièrement d'elle. Tous ces traités avec la passion sont purement imaginaires ; elle est, comme les vrais tyrans, sur le trône ou dans les fers. Je n'ai point imaginé cependant de consacrer cet ouvrage à la destruction de toutes les passions. Mais j'ai tâché d'offrir un système de vie qui ne fût pas sans quelques douceurs, à l'époque où s'évanouissent les espérances de bonheur positif dans cette vie : ce système ne convient qu'aux caractères naturellement passionnés, et qui ont combattu pour reprendre l'empire ; plusieurs de ses jouissances n'appartiennent qu'aux âmes jadis ardentes, et la nécessité de ses sacrifices ne peut être sentie que par ceux qui ont été malheureux. En effet, si l'on n'étoit pas né passionné qu'auroit-on à craindre, de quel effort auroit-on besoin ; que se passeroit-il en soi qui pût occuper le moraliste, et l'inquiéter sur la destinée de l'homme ? Pourroit-on aussi me reprocher de n'avoir pas traité séparément les jouissances attachées à l'accomplissement de ses devoirs, et les peines que font éprouver le remords qui suit le tort, ou le crime de les avoir bravées ? Ces deux idées premières dans l'existence s'appliquent également à toutes les situations, à tous les caractères ; et ce que j'ai voulu montrer seulement, c'est le rapport des

passions de l'homme avec les impressions agréables ou douloureuses qu'il ressent au fond de son cœur. En suivant ce plan, je crois de même avoir prouvé qu'il n'est point de bonheur sans la vertu; revenir à ce résultat par toutes les routes, est une nouvelle preuve de sa vérité. Dans l'analyse des diverses affections morales de l'homme, il se rencontrera quelquefois des allusions à la révolution de France; nos souvenirs sont tous empreints de ce terrible événement: d'ailleurs j'ai voulu que cette première Partie fût utile à la seconde; que l'examen des hommes un à un pût préparer au calcul des effets de leur réunion en masse. J'ai espéré, je le répète, qu'en travaillant à l'indépendance morale de l'homme, on rendroit sa liberté politique plus facile, puisque chaque restriction qu'il faut imposer à cette liberté est toujours commandée par l'effervescence de telle ou telle passion.

Enfin, de quelque manière que l'on juge mon plan, ce qui est certain, c'est que mon unique but a été de combattre le malheur sous toutes ses formes, d'étudier les pensées, les sentimens, les institutions qui causent de la douleur aux hommes, pour chercher quelle est la réflexion, le mouvement, la combinaison, qui pourroient diminuer quelque chose de

l'intensité des peines de l'âme; l'image de l'infortune, sous quelque aspect qu'elle se présente, et me poursuit, et m'accable. Hélas! j'ai tant éprouvé ce que c'étoit que souffrir, qu'un attendrissement inexprimable, une inquiétude douloureuse s'emparent de moi, à la pensée des malheurs de tous et de chacun; des chagrins inévitables et des tourmens de l'imagination; des revers de l'homme juste, et même aussi des remords du coupable; des blessures du cœur, les plus touchantes de toutes, et des regrets dont on rougit sans les éprouver moins; enfin, de tout ce qui fait verser des larmes, ces larmes que les anciens recueilloient dans une urne consacrée, tant la douleur de l'homme étoit auguste à leurs yeux. Ah! ce n'est pas assez d'avoir juré que, dans les limites de son existence, de quelque injustice, de quelque tort qu'on fût l'objet, on ne causeroit jamais volontairement une peine, on ne renonceroit jamais volontairement à la possibilité d'en soulager une; il faut essayer encore si quelque ombre de talent, si quelque faculté de méditation ne pourroit pas faire trouver la langue dont la mélancolie ébranle doucement le cœur, ne pourroit pas aider à découvrir à quelle hauteur philosophique les armes qui blessent

n'atteindroient plus. Enfin, si le temps et l'étude apprenoient comment on peut donner aux principes politiques assez d'évidence pour qu'ils ne fussent plus l'objet de deux religions, et par conséquent des plus sanglantes fureurs, il semble que l'on auroit du moins offert un examen complet de tout ce qui livre la destinée de l'homme à la puissance du malheur.

SECTION PREMIÈRE.

DES PASSIONS.

CHAPITRE PREMIER.

De l'amour de la gloire.

De toutes les passions dont le cœur humain est susceptible, il n'en est point qui ait un caractère aussi imposant que l'amour de la gloire : on peut trouver la trace de ses mouvemens dans la nature primitive de l'homme, mais ce n'est qu'au milieu de la société que ce sentiment acquiert sa véritable force. Pour mériter le nom de passion, il faut qu'il absorbe toutes les autres affections de l'âme, et ses plaisirs comme ses peines n'appartiennent qu'au développement entier de sa puissance.

Après cette sublimité de vertu, qui fait trouver dans sa propre conscience le motif et le but de sa conduite, le plus beau des principes qui puisse mouvoir notre âme est l'amour de la gloire. Je laisse au sens de ce mot sa propre grandeur en ne le séparant pas de la valeur réelle des actions qu'il doit désigner. En effet, une gloire véritable ne peut être

acquise par une célébrité relative; on en appelle toujours à l'univers et à la postérité pour confirmer le don d'une si auguste couronne; elle ne doit donc rester qu'au génie ou à la vertu. C'est en méditant sur l'ambition que je parlerai de tous les succès éphémères qui peuvent imiter ou rappeler la gloire; mais c'est d'elle-même, c'est-à-dire de ce qui est vraiment grand et juste, que je veux d'abord m'occuper; et pour juger son influence sur le bonheur, je ne craindrai point de la faire paroître dans toute la séduction de son éclat.

Le digne et sincère amant de la gloire propose un beau traité au genre humain; il lui dit : « Je consacrerai mes talens à vous servir; » ma passion dominante m'excitera sans cesse » à faire jouir un plus grand nombre d'hom- » mes des résultats heureux de mes efforts; » le pays, le peuple qui m'est inconnu, aura » des droits aux fruits de mes veilles; tout ce » qui pense est en relation avec moi; et, dé- » gagé de la puissance environnante des sen- » timens individuels, c'est à l'étendue seule » de mes bienfaits que je mesurerai mon bon- » heur; pour prix de ce dévouement, je ne » vous demande que de le célébrer; chargez » la renommée d'acquitter votre reconnois- » sance. La vertu, j'en conviens, sait jouir

» d'elle-même ; moi, j'ai besoin de vous pour » obtenir le prix qui m'est nécessaire pour » que la gloire de mon nom soit unie au mé- » rite de mes actions. » Quelle franchise, quelle simplicité dans ce contrat! comment se peut-il que les nations n'y soient jamais restées fidèles, et que le génie seul en ait accompli les conditions ?

C'est, sans doute, une jouissance enivrante que de remplir l'univers de son nom, d'exister tellement au-delà de soi, qu'il soit possible de se faire illusion, et sur l'espace et sur la durée de la vie, et de se croire quelques-uns des attributs métaphysiques de l'infini. L'âme se remplit d'un orgueilleux plaisir par le sentiment habituel que toutes les pensées d'un grand nombre d'hommes sont dirigées sur vous ; que vous existez en présence de leur espoir ; que chaque méditation de votre esprit peut influer sur beaucoup de destinées ; que de grands événemens se développent au dedans de vous, et commandent, au nom du peuple, qui compte sur vos lumières, la plus vive attention à vos propres pensées. Les acclamations de la foule remuent l'âme, et par les réflexions qu'elles font naître, et par les commotions qu'elles excitent ; toutes ces formes animées, enfin, sous lesquelles la

gloire se présente, doivent transporter la jeunesse d'espérance et l'enflammer d'émulation. Les routes qui conduisent à un si grand but, sont remplies de charmes; les occupations que commande l'ardeur d'y parvenir, sont elles-mêmes une jouissance; et dans la carrière des succès, ce qu'il y a souvent de plus heureux, c'est la suite d'intérêts qui les précèdent et s'emparent activement de la vie. La gloire des écrits et celle des actions sont soumises à des combinaisons différentes; la première, empruntant quelque chose des plaisirs solitaires, peut participer à leurs bienfaits; mais ce n'est pas elle qui rend sensibles tous les signes de cette grande passion; ce n'est pas ce génie dominateur qui dans un instant, sème, recueille et se couronne; dont l'éloquence entraînante, ou le courage vainqueur décident instantanément du sort des siècles et des empires; ce n'est pas cette émotion toute puissante dans ses effets, qui commande en inspirant une volonté pareille, et saisit dans le présent toutes les jouissances de l'avenir. Le génie des actions est dispensé d'attendre la tardive justice que le temps traîne à sa suite; il fait marcher sa gloire en avant, comme la colonne enflammée qui jadis éclairoit la marche des Israélites. La célébrité qu'on

peut acquérir par les écrits est rarement contemporaine, mais alors même qu'on obtient cet heureux avantage, comme il n'y a rien d'instantané dans ses effets, d'ardent dans son éclat, une telle carrière ne peut, comme la gloire active, donner le sentiment complet de sa force physique et morale, assurer l'exercice de toutes ses facultés, enivrer enfin par la certitude de la puissance de son être. C'est donc au plus haut point de bonheur que l'amour de la gloire puisse donner, qu'il faut s'attacher pour en mieux juger les obstacles et les malheurs.

La première des difficultés, dans tous les gouvernemens où les distinctions héréditaires sont établies, c'est la réunion des circonstances qui donnent de l'éclat à la vie; les efforts que l'on fait pour sortir d'une situation obscure, pour jouer un rôle sans y être appelé, déplaisent à la plupart des hommes. Ceux que leur destinée approche des premières places, croient voir une preuve de mépris pour eux dans l'espérance que l'on conçoit de franchir l'espace qui en sépare, et de se mettre, par ses talens, au niveau de leur destinée. Les individus de la même classe que soi, qui se sont résignés à n'en pas sortir, attribuant bien plutôt cette résolution à leur sagesse qu'à

leur médiocrité, appellent folie une conduite différente, et sans juger la diversité des talens, se croient faits pour les mêmes circonstances. Dans les monarchies aristocratiquement constituées, la multitude se plaît quelquefois, par un esprit dominateur, à relever celui que le hasard a délaissé ; mais ce même esprit ne lui permet pas d'abandonner ses droits sur l'existence qu'elle a créée; le peuple regarde cette existence comme l'œuvre de ses mains ; et si le sort, la superstition, la magie, une puissance, enfin, indépendante des hommes, n'entre pas dans la destinée de celui qui, dans un état monarchique, doit son élévation à l'opinion du peuple, il ne conservera pas long-temps une gloire que les suffrages seuls créent et récompensent, qui puise à la même source son existence et son éclat; le peuple ne soutiendra pas son ouvrage, et ne se prosternera pas devant une force dont il se sent le principal appui. Ceux qui, sous un tel ordre de choses, sont nés dans la classe privilégiée, ont à quelques égards beaucoup de données utiles; mais d'abord la chance des talens se resserre, et à proportion du nombre, et plus encore par l'espèce de négligence qu'inspirent de certains avantages; mais quand le génie élève celui que les rangs

de la monarchie avoient déjà séparé du reste de ses concitoyens, indépendamment des obstacles communs à tous, il en est qui sont personnels à cette situation. Des rivaux en plus petit nombre, des rivaux qui se croient vos égaux à plusieurs égards, se pressent davantage autour de vous, et lorsqu'on veut les écarter, rien n'est plus difficile que de savoir jusqu'à quel point il faut se livrer à la popularité, en jouissant de distinctions impopulaires. Il est presque impossible de connoître toujours avec certitude le degré d'empressement qu'il faut montrer à l'opinion générale : certaine de sa toute-puissance, elle en a la pudeur, et veut du respect sans flatterie ; la reconnoissance lui plaît, mais elle se dégoûte de la servitude, et rassasiée de souveraineté, elle aime le caractère indépendant et fier, qui la fait douter un moment de son autorité, pour lui en renouveler la jouissance. Ces difficultés générales redoublent pour le noble, qui dans une monarchie veut obtenir une gloire véritable; s'il dédaigne la popularité, il est haï : un plébéien dans un état démocratique peut obtenir l'admiration en bravant la popularité; mais si un noble adopte une telle conduite dans un état monarchique, au lieu de se donner l'éclat du courage, il ne fera croire qu'à

son orgueil; et si cependant pour éviter ce blâme il recherche la popularité, il est sans cesse près du soupçon ou du ridicule. Les hommes ne veulent pas qu'on renonce totalement à ses intérêts personnels, et ce qui est, à un certain point, contre leur nature, est déjoué par eux; il n'y a que la vie qu'on puisse sacrifier avec éclat; l'abandon des autres avantages, quoique bien plus rare et plus estimable, est représenté comme une sorte de duperie; et quoique ce soit le plus haut degré du dévouement, dès qu'il est nommé *duperie*, il n'excite plus l'enthousiasme de ceux même qui sont l'objet du sacrifice. Les nobles donc, placés entre la nation et le monarque, entre leur existence politique et l'intérêt général, obtiennent difficilement de la gloire ailleurs que dans les armées. La plupart de ces considérations ne peuvent s'appliquer aux succès militaires; la guerre ne laisse à l'homme de sa nature, que ses facultés physiques; pendant que cet état dure, il se soumet à la valeur, à l'audace, au talent qui fait vaincre, comme les corps les plus foibles suivent l'impulsion des plus forts. L'être moral n'est de rien dans la bataille, et voilà pourquoi les soldats ont plus de constance dans leur attachement pour leurs généraux, que les ci-

toyens dans leur reconnoissance pour leurs administrateurs.

Dans les républiques, si elles sont constituées sur la seule base de l'aristocratie, tous les membres d'une même classe sont un obstacle à la gloire de chacun d'eux; cet esprit de modération qu'avec tant de raison Montesquieu a désigné comme le principe des républiques aristocratiques, cet esprit de modération ne s'accorde pas avec les élans du génie: un grand homme, s'il vouloit se montrer tel, précipiteroit la marche égale et soutenue de ces gouvernemens; et comme l'utilité est le principe de l'admiration, dans un état où les grands talens ne peuvent s'exercer d'une manière avantageuse à tous, ils ne se développent pas, ou sont étouffés, ou sont contenus dans une certaine limite qui ne leur permet pas d'atteindre à la célébrité. On ne sait pas au dehors un nom propre du gouvernement de Venise, du gouvernement sage et paternel de la république de Berne; un même esprit dirige, depuis plusieurs siècles, des individus différens; et si un homme lui donnoit son impulsion particulière, il naîtroit des chocs dans une organisation, dont l'unité fait tout à la fois le repos et la force.

Pour les républiques populaires, il faut

distinguer deux époques tout-à-fait différentes, celle qui a précédé l'imprimerie, et celle qui est contemporaine du plus grand développement possible de la liberté de la presse. Celle qui a précédé l'imprimerie devoit être favorable à l'ascendant d'un homme sur les autres hommes. Les lumières n'étant point disséminées, celui qui avoit reçu des talens supérieurs, une raison forte, avoit de grands moyens d'agir sur la multitude; le secret des causes n'étoit pas connu, l'analyse n'avoit pas changé en science positive la magie de tous les effets : enfin, l'on pouvoit être étonné, par conséquent entraîné; et des hommes croyoient qu'un d'entre eux étoit nécessaire à tous. De là les grands dangers que couroit la liberté; de là les factions toujours renaissantes; car les guerres d'opinions finissent avec les événemens qui les décident, avec les discussions qui les éclairent; mais la puissance des hommes supérieurs se renouvelle avec chaque génération, et déchire ou asservit la nation qui se livre sans mesure à cet enthousiasme. Mais lorsque la liberté de la presse, et ce qui est plus encore, la multiplicité des journaux rend publiques chaque jour les pensées de la veille, il est presque impossible qu'il existe dans un tel pays ce qu'on appelle

de la gloire; il y a de l'estime, parce que l'estime ne détruit pas l'égalité, et que celui qui l'accorde, juge au lieu de s'abandonner; mais l'enthousiasme pour les hommes en est banni. Il y a dans tous les caractères des défauts qui jadis n'étoient découverts que par le flambeau de l'histoire, ou par un très-petit nombre de philosophes contemporains que le mouvement général n'avoit point enivrés; aujourd'hui celui qui veut se distinguer est en guerre avec l'amour-propre de tous; on le menace du niveau à chaque pas qui l'élève, et la masse des hommes éclairés prend une sorte d'orgueil actif, destructeur des succès individuels. Si l'on veut examiner la cause du grand ascendant que dans Athènes, qu'à Rome, des génies supérieurs ont obtenu, de l'empire presque aveugle que dans les temps anciens ils ont exercé sur la multitude, on verra que l'opinion n'a jamais été fixée par l'opinion même, que c'est à quelques pouvoirs différens d'elle, à l'appui de quelque superstition que sa constance a été due. Tantôt ce sont des rois, qui jusqu'à la fin de leur vie ont conservé la gloire qu'ils avoient obtenue; mais les peuples croyoient alors que la royauté avoit une origine céleste : tantôt on voit Numa inventer une fable pour faire accepter des lois que la

sagesse lui dictoit, se fiant plus à la crédulité qu'à l'évidence. Les meilleurs généraux romains, quand ils vouloient donner une bataille, déclaroient que l'examen du vol des oiseaux les forçoit à la livrer. C'est ainsi que les hommes habiles de l'antiquité ont caché le conseil de leur génie sous l'apparence d'une superstition, évitant ce qui peut avoir des juges, quoique certains d'avoir raison. Enfin, chaque découverte des sciences, en enrichissant la masse, diminue l'empire individuel de l'homme. Le genre humain hérite du génie, et les véritables grands hommes sont ceux qui ont rendu leurs pareils moins nécessaires aux générations suivantes. Plus on laisse aller sa pensée dans la carrière future de la perfectibilité possible, plus on y voit les avantages de l'esprit dépassés par les connoissances positives, et le mobile de la vertu plus efficace que la passion de la gloire. On trouvera peut-être que ce siècle ne donne encore l'idée d'aucun progrès en ce genre; mais il faut dans l'effet actuel voir la cause future, pour juger un événement tout entier. Celui qui n'aperçoit dans les mines, où les métaux se préparent, que le feu dévorant qui semble tout consumer, ne connoît point la marche de la nature, et ne sait se peindre l'avenir

qu'en multipliant le présent. Mais de quelque manière qu'on juge ces réflexions, je reviens aux considérations générales qui s'appliquent à tous les pays et à tous les temps sur les obstacles et les malheurs attachés à la passion de la gloire.

Quand les difficultés des premiers pas sont vaincues, il se forme à l'instant deux partis sur une même réputation; non parce qu'il y a deux manières de la considérer, mais parce que l'ambition parie pour ou contre. Celui qui veut être l'adversaire des grands succès reste passif, tant que dure leur éclat; et c'est pendant ce temps, au contraire, que les amis ne cessent d'agir en votre faveur; ils arrivent déjà fatigués à l'époque du malheur, lorsqu'il suffit au public du mobile seul de la curiosité, pour se lasser des mêmes éloges; les ennemis paroissent avec des armes toutes nouvelles, tandis que les amis ont émoussé les leurs, en les faisant inutilement briller autour du char de triomphe. On se demande pourquoi l'amitié a moins de persistance que la haine; c'est qu'il y a plusieurs manières de renoncer à l'une, et que pour l'autre le danger et la honte sont partout ailleurs que dans le succès. Les amis peuvent si aisément attribuer à la bonté de leur âme l'exagération de leur enthou-

siasme, à l'oubli qu'on a fait de leurs conseils, les derniers revers qu'on a éprouvés; il y a tant de manières de se louer en abandonnant son ami, que les plus légères difficultés décident à prendre ce parti: mais la haine, dès ses premiers pas, engagée sans retour, se livre à toutes les ressources des situations désespérées; de ces situations dont les nations, comme les individus, échappent presque toujours, parce que l'homme foible même ne voit alors de secours possible que dans l'exercice du courage.

En étudiant le petit nombre d'exceptions à l'inconstance de la faveur publique, on est étonné de voir que c'est à des circonstances, et jamais au talent seul, qu'on doit les rapporter. Un danger présent a pu contraindre le peuple à retarder son injustice; une mort prématurée en a quelquefois précédé le moment; mais la réunion des observations, qui font le code de l'expérience, prouve que la vie si courte des hommes est encore d'une plus longue durée que les jugemens et les affections de leurs contemporains. Le grand homme qui arrive à la vieillesse doit parcourir plusieurs époques d'opinions diverses ou contraires. Ces oscillations cessent avec les passions qui les produisent; mais on vit au milieu

d'elles, et leur choc, qui ne peut rien sur le jugement de la postérité, détruit le bonheur présent qui est exposé à tous les coups. Les événemens du hasard, ceux qu'aucune des puissances de la pensée ne peut soumettre, sont cependant placés, par la voix publique, sur la responsabilité du génie. L'admiration est une sorte de fanatisme qui veut des miracles; elle ne consent à accorder à un homme une place au-dessus de tous les autres, à renoncer à l'usage de ses propres lumières pour le croire et lui obéir, qu'en lui supposant quelque chose de surnaturel qui ne peut se comparer aux facultés humaines. Il faudroit, pour se défendre d'une telle erreur, être modeste et juste, reconnoître à la fois les bornes du génie et sa supériorité sur nous; mais dès qu'il devient nécessaire de raisonner sur les défaites, de les expliquer par des obstacles, de les excuser par des malheurs, c'en est fait de l'enthousiasme; il a, comme l'imagination, besoin d'être frappé par les objets extérieurs; et la pompe du génie, c'est le succès. Le public se plaît à donner à celui qui possède; et, comme ce sultan des Arabes qui s'éloignoit d'un ami poursuivi par l'infortune, parce qu'il craignoit la contagion de la fatalité, les revers éloignent les ambitieux, les foibles,

les indifférens ; tous ceux enfin qui trouvent, avec quelque raison, que l'éclat de la gloire doit frapper involontairement ; que c'est à elle à commander le tribut qu'elle demande ; que la gloire se compose des dons de la nature et du hasard : et que personne n'ayant le besoin d'admirer, celui qui veut ce sentiment ne l'obtient point de la volonté, mais de la surprise, et le doit aux résultats du talent, bien plus qu'à la propre valeur de ce talent même.

Si les revers de la fortune désenchantent l'enthousiasme, que sera-ce, s'il s'y mêle des torts qui, cependant, se trouvent souvent réunis aux qualités les plus éminentes ? Quel vaste champ pour les découvertes des esprits médiocres ! comme ils sont sûrs d'avoir prévu ce qu'ils comprennent encore à peine ! comme le parti qu'ils auroient pris eût été meilleur ! que de lumières ils puisent dans l'événement ! que de retours satisfaisans dans la critique d'un autre ! Comme personne ne s'occupe d'eux, personne ne songe à les attaquer : eh bien ! ils prennent ce silence pour le garant de leur supériorité : parce qu'il y a une bataille perdue, ils pensent qu'ils l'ont gagnée : et les revers d'un grand homme se changent en palmes pour les sots. Quoi donc ! l'opinion

se composeroit-elle de leurs suffrages?.... Oui, la gloire contemporaine leur est soumise, car c'est l'enthousiasme de la multitude qui la caractérise; le mérite réel est indépendant de tout, mais la réputation acquise par ce mérite n'obtient le nom de gloire qu'au bruit des acclamations de la foule. Si les Romains sont insensibles à l'éloquence de Cicéron, son génie nous reste; mais où, pendant sa vie, trouvera-t-il sa gloire? Les géomètres, ne pouvant être jugés que par leurs pairs, obtiennent d'un petit nombre de savans des titres incontestables à l'admiration de leurs contemporains; mais la gloire des actions doit être populaire. Les soldats jugent leur général, la nation ses administrateurs : quiconque a besoin du suffrage des autres a mis, tout à la fois, sa vie sous la puissance du calcul et du hasard, de manière que le travail du calcul ne peut lui répondre des chances du hasard, et que les chances du hasard ne peuvent le dispenser du travail du calcul. Non, pourroit-on dire, le jugement de la multitude est impartial, puisque aucune passion envieuse et personnelle ne l'inspire; son impulsion toujours vraie doit être juste. Mais, par cela même que ces mouvements sont naturels et spontanés, ils appartiennent à l'imagina-

tion ; un ridicule détruit à ses yeux l'éclat d'une vertu ; un soupçon peut la dominer par la terreur ; des promesses exagérées l'emportent sur des services prudens ; les plaintes d'un seul l'émeuvent plus fortement que la silencieuse reconnoissance du grand nombre ; enfin, mobile parce qu'elle est passionnée ; passionnée, parce que les hommes réunis ne se communiquent qu'à l'aide de cette électricité, et ne mettent en commun que leurs sentimens : ce ne sont pas les lumières de chacun, mais l'impulsion générale qui produit un résultat, et cette impulsion, c'est l'individu le plus exalté qui la donne. Une idée peut se composer des réflexions de plusieurs ; un sentiment sort tout entier de l'âme qui l'éprouve ; la multitude qui l'adopte a pour opinion l'injustice d'un homme, exercée par l'audace de tous ; par cette audace qui se fonde et sur la force, et plus encore sur l'impossibilité d'être atteint par aucun genre de responsabilité individuelle. Le spectacle de la France a rendu ces observations plus sensibles ; mais, dans tous les temps, l'amant de la gloire a été soumis au joug démocratique ; c'est de la nation seule qu'il recevoit ses pouvoirs ; c'est par son élection qu'il obtenoit sa couronne ; et quels que fussent ses

droits à la porter, quand le peuple retiroit ses suffrages au génie, il pouvoit protester, mais il ne régnoit plus. N'importe, s'écrieront quelques âmes ardentes, n'existât-il qu'une chance de succès contre mille probabilités de revers, il faudroit tenter une carrière dont le but se perd dans les cieux, et donne à l'homme après lui, ce que la mémoire des hommes peut conquérir sur le passé : un jour de gloire est si multiplié par notre pensée qu'il peut suffire à toute la vie. Les plus nobles devoirs s'accomplissent en parcourant la route qui conduit à la gloire; et le genre humain seroit resté sans bienfaiteurs, si cette émulation sublime n'eût pas encouragé leurs efforts.

D'abord, je crois que l'amour de l'éclat a rendu moins de service aux hommes, que la simple impulsion des vertus obscures ou des recherches persévérantes. Les plus grandes découvertes ont été faites dans la retraite de l'homme savant, et les plus belles actions, inspirées par les mouvemens spontanés de l'âme, se rencontrent souvent dans l'histoire d'une vie inconnue; c'est donc seulement dans son rapport avec celui qui l'éprouve, qu'il faut considérer la passion de la gloire. Par une sorte d'abstraction métaphysique, on dit souvent que la gloire vaut mieux que le bon-

heur; mais cette assertion ne peut s'entendre que par les idées accessoires qu'on y attache; on met alors en opposition les jouissances de la vie privée avec l'éclat d'une grande existence; mais donner à quelque chose la préférence sur le bonheur, seroit un contre-sens moral absolu. L'homme vertueux ne fait de grands sacrifices que pour fuir la peine du remords, et s'assurer des récompenses au dedans de lui : enfin, la félicité de l'homme lui est plus nécessaire que sa vie, puisqu'il se tue pour échapper à la douleur. S'il est donc vrai que choisir le malheur est un mot qui implique contradiction en lui-même, la passion de la gloire, comme tous les sentimens, doit être jugée par son influence sur le bonheur.

Les amans, les ambitieux même peuvent se croire, dans quelques momens, au comble de la félicité; comme le terme de leurs espérances leur est connu, ils doivent être heureux du moins à l'instant où ils l'atteignent; mais cette rapide jouissance même ne peut jamais appartenir à l'homme qui prétend à la gloire; ses limites ne sont fixées par aucun sentiment, ni par aucune circonstance. Alexandre, après la conquête du monde, s'affligeoit de ne pouvoir faire parvenir jusqu'aux étoiles

l'éclat de son nom. Cette passion ne connoît que l'avenir, ne possède que l'espérance; et si on l'a souvent présentée comme l'une des plus fortes preuves de l'immortalité de l'âme, c'est parce qu'elle semble vouloir régner sur l'infini de l'espace, et l'éternité des temps. Si la gloire est un moment stationnaire, elle recule dans l'esprit des hommes, et aux yeux même de celui qui s'en voyoit l'objet : sa possession émeut l'âme si fortement, exalte à un tel degré toutes les facultés, qu'un moment de calme, dans les objets extérieurs, ne sert qu'à diriger sur soi toute l'agitation de sa pensée : le repos est si loin, le vide est si près, que la cessation de l'action est toujours le plus grand malheur à craindre. Comme il n'y a jamais rien de suffisant dans les plaisirs de la gloire, l'âme ne peut être remplie que par leur attente, ceux qu'elle obtient ne servent qu'à la rapprocher de ceux qu'elle désire; et si l'on étoit parvenu au faîte de la grandeur, une circonstance inaperçue, un obscur hommage refusé, deviendroient l'objet de la douleur et de l'envie. Aman, vainqueur des Juifs, étoit malheureux de n'avoir pu courber l'orgueil de Mardochée. Cette passion conquérante n'estime que ce qui lui résiste; elle a besoin de l'admiration qu'on lui refuse, comme

de la seule qui soit au-dessus de celle qu'on lui accorde; toute la puissance de l'imagination se développe en elle, parce que aucun sentiment du cœur ne la ramène par intervalles à la vérité; quand elle atteint à un but, ses tourmens s'accroissent; son plus grand charme étant l'activité qu'elle assure à chaque moment du jour, l'un de ses prestiges est détruit quand cette activité n'a plus d'aliment. Toutes les passions, sans doute, ont des caractères communs, mais aucune ne laisse après elle autant de douleurs que les revers de la gloire; il n'y a rien d'absolu pour l'homme dans la nature, il ne juge que parce qu'il compare; la douleur physique même est soumise à cette loi : ce qu'il y a de plus violent dans le plaisir ou dans la douleur est donc causé par le contraste; et quelle opposition plus terrible que la possession ou la perte de la gloire! Celui dont la renommée parcouroit le monde entier, ne voit autour de lui qu'un vaste oubli; un amant n'a de larmes à verser que sur les traces de ce qu'il aime; tous les pas d'hommes retracent, à celui qui jadis occupoit l'univers, l'ingratitude et l'abandon.

La passion de la gloire excite le sentiment et la pensée au-delà de leurs propres forces; mais loin que le retour à l'état naturel soit

une jouissance, c'est une sensation d'abattement et de mort : les plaisirs de la vie commune ont été usés sans avoir été sentis; on ne peut même les retrouver dans ses souvenirs; ce n'est point par la raison ou la mélancolie qu'on est ramené vers eux; mais par la nécessité, funeste puissance qui brise tout ce qu'elle courbe. L'un des caractères de ce long malheur est de finir par s'accuser soi-même : tant qu'on en est encore aux reproches que méritent les autres, l'âme peut sortir d'elle-même; mais le repentir concentre toutes les pensées, et dans ce genre de douleur, le volcan se referme pour consumer en dedans. Tant d'actions composent la vie d'un homme célèbre, qu'il est impossible qu'il ait assez de force dans la philosophie ou dans l'orgueil, pour ne reprocher aucune faute à son esprit : le passé, prenant dans sa pensée la place qu'occupoit l'avenir, son imagination vient se briser contre ce temps immuable, et lui fait parcourir, en arrière, des abîmes aussi vastes que l'étoient, en avant, les heureux champs de l'espérance.

L'homme, jadis comblé de gloire, qui veut abdiquer ses souvenirs, et se vouer aux relations particulières, ne sauroit y accoutumer ni lui, ni les autres; on ne jouit point par

effort des idées simples; il faut, pour être heureux par elles, un concours de circonstances qui éloignent naturellement tout autre désir. L'homme accoutumé à compter avec l'histoire, ne peut plus être intéressé par les événemens d'une existence commune; on ne retrouve en lui aucun des mouvemens qui le caractérisoient, il ne sent plus la vie, il s'y résigne. On confie long-temps les peines du cœur, parce que leur durée même est honorable, parce qu'elles répondent à trop de souvenirs dans l'âme des autres, pour que ce soit parler de soi que d'en entretenir; mais comme la philosophie et la fierté doivent vaincre ou cacher les regrets causés même par la plus noble ambition, l'homme qui les éprouve ne s'abandonne point à les avouer entièrement. L'attention constante sur soi est un détail de jouissance pendant la prospérité, c'est une peine habituelle quand on est retombé dans une situation privée. Enfin, aimer! ce bien dont la nature céleste est seule en disparate avec toute la destinée humaine; aimer! n'est plus un bonheur accordé à celui que la passion de la gloire a dominé long-temps: ce n'est pas que son âme soit endurcie, mais elle est trop vaste pour être remplie par un seul objet; d'ailleurs, les réflexions

que l'on est conduit à faire sur les hommes en général, lorsqu'on entretient avec eux des rapports publics, rendent impossible la sorte d'illusion qu'il faut, pour voir un individu à une distance infinie de tous les autres. Loin aussi que de grandes pertes attachent au genre de bien qui reste, elles affranchissent de tout à la fois; on ne se supporte que dans une indépendance absolue, sans aucun point de comparaison entre le présent et le passé. Le génie, qui sut adorer et posséder la gloire, repousse tout ce qui voudroit occuper la place de ses regrets même; il aime mieux mourir que déroger. Enfin, quoique cette passion soit pure dans son origine et noble dans ses efforts, le crime seul dérange plus qu'elle l'équilibre de l'âme; elle la fait sortir violemment de l'ordre naturel, et rien ne peut jamais l'y ramener.

En m'attachant avec une sorte d'austérité à l'examen de tout ce qui doit détourner de l'amour de la gloire, j'ai eu besoin d'un grand effort de réflexion; j'étois distraite par l'enthousiasme; tant de noms célèbres s'offroient à ma pensée, tant d'ombres glorieuses, qui sembloient s'offenser de voir braver leur éclat, pour pénétrer jusqu'à la source de leur bonheur. C'est de mon père enfin, c'est de l'homme

de ce temps qui a recueilli le plus de gloire, et qui en retrouvera le plus dans la justice impartiale des siècles, que je craignois surtout d'approcher, en décrivant toutes les périodes du cours éclatant de la gloire; mais ce n'est pas à l'homme qui a montré, pour le premier objet de ses affections, une sensibilité aussi rare que son génie; ce n'est pas à lui que peut convenir un seul des traits dont j'ai composé ce tableau; et si je m'aidois des souvenirs que je lui dois, ce seroit pour montrer combien l'amour de la vertu peut apporter de changement dans la nature et les malheurs de la passion de la gloire.

Poursuivant le projet que j'ai embrassé, je ne cherche point à détourner l'homme de génie de répandre ses bienfaits sur le genre humain; mais je voudrois retrancher des motifs qui l'animent le besoin des récompenses de l'opinion; je voudrois retrancher ce qui est l'essence des passions, l'asservissement à la puissance des autres.

CHAPITRE II.

De l'Ambition.

En parlant de l'amour de la gloire, je ne l'ai considéré que dans sa plus parfaite sublimité, alors qu'il naît du véritable talent, et n'aspire qu'à l'éclat de la renommée. Par l'ambition, je désigne la passion qui n'a pour objet que la puissance, c'est-à-dire la possession des places, des richesses, ou des honneurs qui la donnent; passion que la médiocrité doit aussi concevoir, parce qu'elle peut en obtenir les succès.

Les peines attachées à cette passion sont d'une autre nature que celles de l'amour de la gloire; son horizon étant plus resserré, et son but positif, toutes les douleurs qui naissent d'un agrandissement de l'âme, en disproportion avec le sort de l'humanité, ne sont pas éprouvées par les ambitieux. L'intime pensée des hommes n'est point l'objet de leur inquiétude; le suffrage des étrangers n'enflamme point leurs désirs; le pouvoir, c'est-à-dire le droit d'influer sur les pensées extérieures et d'être loué partout où l'on commande, voilà ce qu'obtient l'ambition. Elle

est, sous beaucoup de rapports, en contraste avec l'amour de la gloire. En les comparant donc, je donnerai naturellement un nouveau développement au chapitre que je viens de finir.

Tout est fixé d'avance dans l'ambition; ses chagrins et ses plaisirs sont soumis à des événemens déterminés; l'imagination a peu d'empire sur la pensée des ambitieux, car rien n'est plus réel que les avantages du pouvoir. Les peines donc qui naissent de l'exaltation de l'âme, ne sont point connues par les ambitieux; mais si le vague de l'imagination offre un champ à la douleur, elle présente aussi beaucoup d'espace pour s'élever au-dessus de tout ce qui nous entoure, éviter la vie, et se perdre dans l'avenir. Dans l'ambition, au contraire, tout est présent, tout est positif: rien n'apparoît au-delà du terme, rien ne reste après le malheur, et c'est par l'inflexibilité du calcul et le néant du passé qu'on doit estimer ses avantages et ses pertes.

Obtenir et conserver le pouvoir, voilà tout le plan d'un ambitieux. Il ne peut jamais s'abandonner à aucun de ses mouvemens, car il est rare que la nature soit un bon guide dans la route de la politique; et par un contraste

cruel, cette passion, assez violente pour vaincre tous les obstacles, condamne à la réserve continuelle qu'exige la contrainte de soi-même; il faut qu'elle agisse avec une égale force pour exciter et pour retenir. L'amour de la gloire peut s'abandonner; la colère, l'enthousiasme d'un héros ont quelquefois aidé son génie; et quand ses sentimens étoient honorables, ils le servoient assez; mais l'ambition n'a qu'un seul but. Celui qui prise ainsi le pouvoir est insensible à tout autre genre d'éclat; cette disposition suppose une sorte de mépris pour le genre humain, une personnalité concentrée qui ferme l'âme aux autres jouissances. Le feu de cette passion dessèche, il est âpre et sombre, comme tous les sentimens qui, voués au secret par notre propre jugement sur leur nature, sont d'autant plus puissans que jamais on ne les exprime. L'homme ambitieux sans doute, alors qu'il a atteint ce qu'il recherche, ne ressent point ce désir inquiet qui reste après les triomphes de la gloire, son objet est en proportion avec lui; et comme en le perdant il ne lui restera point de ressources personnelles, en le possédant il ne sent point de vide. Le but de l'ambition est certainement aussi plus facile à obtenir que celui de la gloire; et

comme le sort de l'ambitieux dépend d'un moins grand nombre d'individus que celui de l'homme célèbre, sous ce rapport il est moins malheureux. Il importe cependant bien plus de détourner de l'ambition que de l'amour de la gloire. Ce dernier sentiment est presque aussi rare que le génie, et presque jamais il n'est séparé des grands talens, qui font son excuse; comme si la Providence, dans sa bonté, n'avoit pas voulu qu'une telle passion pût être unie à l'impossibilité de la satifaire, de peur que l'âme n'en fût dévorée : mais l'ambition au contraire est à la portée de la majorité des esprits, et ce seroit plutôt la supériorité que la médiocrité qui en éloigneroit; il y a d'ailleurs une sorte de réflexion philosophique qui pourroit faire illusion aux penseurs même sur les avantages de l'ambition, c'est que le pouvoir est la moins malheureuse de toutes les relations qu'on peut entretenir avec un grand nombre d'hommes.

La connoissance parfaite des hommes doit mener, ou à s'affranchir de leur joug, ou à les dominer par la puissance. Ce qu'ils attendent de vous, ce qu'ils en espèrent, efface leurs defauts, et fait ressortir toutes leurs qualités. Ceux qui ont besoin de vous, sont si ingénieusement aimables, leur dévouement est

si varié, leurs louanges prennent si facilement un caractère d'indépendance, leur émotion est si vive, qu'en assurant qu'ils aiment, c'est eux-mêmes qu'ils trompent autant que vous. L'action de l'espérance embellit tellement tous les caractères, qu'il faut avoir bien de la finesse dans l'esprit et de la fierté dans le cœur, pour démêler et repousser les sentimens que votre propre pouvoir inspire : si vous voulez donc aimer les hommes, jugez-les pendant qu'ils ont besoin de vous ; mais cette illusion d'un instant est payée de toute la vie.

Les peines de la carrière de l'ambition commencent dès ses premiers pas, et son terme vaut encore mieux que la route qui doit y conduire. Si c'est avec un esprit borné qu'on veut atteindre à une place élevée, est-il un état plus pénible que ces avertissemens continuels donnés par l'intérêt à l'amour-propre ? Dans les situations communes de la vie, on se fait illusion sur son propre mérite ; mais un sentiment actif fait découvrir à l'ambitieux la mesure de ses moyens, et sa passion l'éclaire sur lui-même, non comme la raison qui détache, mais comme le désir qui s'inquiète ; alors, il n'est plus occupé qu'à tromper les autres, et pour y parvenir il ne se perd pas de vue ; l'oubli d'un instant lui seroit fatal, il

faut qu'il arrange avec art ce qu'il sait et ce qu'il pense, que tout ce qu'il dit ne soit destiné qu'à indiquer ce qu'il est censé cacher : il faut qu'il cherche des instrumens habiles qui le secondent, sans trahir ce qui lui manque, et des supérieurs pleins d'ignorance et de vanité, qu'on puisse détourner du jugement par la louange; il doit faire illusion à ceux qui dépendent de lui par de la réserve, et tromper ceux dont il espère par de l'exagération. Enfin, il faut qu'il évite sans cesse tous les genres de démonstrations du vrai ; aussi agité qu'un coupable qui craint la révélation de son secret, il sait qu'un homme d'un esprit fin peut découvrir dans le silence de la gravité, l'ignorance qui se compose, et dans l'enthousiasme de la flatterie, la froideur qui s'exalte. La pensée d'un ambitieux est constamment tendue à la recherche des symptômes d'un talent supérieur; il éprouve tout à la fois et les peines de ce travail et son humiliation ; et pour arriver au terme de ses espérances, il doit constamment réfléchir sur les bornes de ses facultés.

Si vous supposez, au contraire, à l'homme ambitieux un génie supérieur, une âme énergique, sa passion lui commande de réussir ; il faut qu'il courbe, qu'il enchaîne tous les

sentimens qui lui feroient obstacle; il n'a pas seulement à craindre la peine des remords qui suivent l'accomplissement des actions qu'on peut se reprocher; mais la contrainte même du moment présent est une véritable douleur. On ne brave pas impunément ses propres qualités, et celui que son ambition entraîne à soutenir à la tribune une opinion que sa fierté repousse, que son humanité condamne, que la justesse de son esprit rejette, celui-là éprouve alors un sentiment pénible, indépendant encore de la réflexion qui peut l'absoudre ou le blâmer. Il se soutient, peut-être, par l'espoir de se montrer lui-même alors qu'il aura atteint son but; mais s'il faisoit naufrage avant d'arriver au port, s'il étoit banni, pendant qu'à l'imitation de Brutus il contrefait l'insensé, vainement voudroit-il expliquer quelle fut son intention, son espérance : les actions sont toujours plus en relief que les commentaires, et ce qu'on a dit sur le théâtre n'est jamais effacé par ce qu'on écrit dans la retraite. C'est dans la lutte de leurs intérêts, et non dans le silence de leurs passions, qu'on croit découvrir les véritables opinions des hommes : et quel plus grand malheur que d'avoir mérité une réputation opposée à son propre caractère!

L'homme qui s'est jugé comme la voix publique, qui conserve au dedans de lui tous les sentimens élevés qui l'accusent, et peut à peine s'oublier dans l'enivrement du succès, que deviendra-t-il à l'époque du malheur? C'est par la connoissance intime des traces que l'ambition laisse dans le cœur après ses revers, et de l'impossibilité de fixer sa prospérité, qu'on peut juger surtout de l'effroi qu'elle doit inspirer.

Il ne faut qu'ouvrir l'histoire pour connoître la difficulté de maintenir les succès de l'ambition; ils ont pour ennemis la majorité des intérêts particuliers, qui tous demandent un nouveau tirage, n'ayant point eu de lots dans le résultat actuel du sort. Ils ont pour ennemi le hasard, qui a une marche très-régulière quand on le calcule dans un certain espace de temps et avec une vaste application; le hasard qui ramène à peu près les mêmes chances de succès et de revers, et semble s'être chargé de répartir également le bonheur entre les hommes. Ils ont pour ennemi le besoin qu'a le public de juger et de créer de nouveau, d'écarter un nom trop répété, d'éprouver l'émotion d'un nouvel événement : enfin, la multitude, composée d'hommes obscurs, veut que d'éclatantes chutes relèvent de temps en temps le

prix des conditions privées, et prêtent une force agissante aux raisonnemens abstraits qui vantent les paisibles avantages des destinées communes.

Les places éminentes se perdent aussi par le changement qu'elles produisent sur ceux qui les possèdent. L'orgueil, ou la paresse, la défiance, ou l'aveuglement, naissent de la possession continue de la puissance; cette situation où la modération est aussi nécessaire que l'esprit de conquête, exige une réunion presque impossible; et l'âme qui se fatigue ou s'inquiète, s'enivre ou s'épouvante, perd la force nécessaire pour se maintenir. Je ne parle ici que des succès réels de l'ambition; il y en a beaucoup d'apparens; et c'est par eux qu'on devroit commencer l'histoire de ses revers. Quelques hommes ont conservé, jusqu'à la fin de la vie, le pouvoir qu'ils avoient acquis; mais pour le retenir, il leur en a coûté tous les efforts qu'il faut pour arriver, toutes les peines que cause la perte : l'un est condamné à suivre le même système de dissimulation qui l'a conduit au poste qu'il occupe; et plus tremblant que ceux qui le prient, le secret de lui-même pèse sur toute sa personne; l'autre se courbe sans cesse devant le maître quelconque, peuple ou roi, dont il

tient sa puissance. Dans une monarchie, il est condamné à l'adoption de toutes les idées reçues, à l'importance de toutes les formes établies : s'il étonne, il fait ombrage; s'il reste le même, on croit qu'il s'affoiblit. Dans une démocratie, il faut qu'il devance le vœu populaire, qu'il lui obéisse en répondant de l'événement; qu'il joue chaque jour toute sa destinée, et n'espère rien de la veille pour le lendemain. Enfin, il n'est point d'homme qui ait été possesseur paisible d'une place éminente; le plus grand nombre en a marqué la perte par une chute éclatante; d'autres ont acheté sa possession par tous les tourmens de l'incertitude et de la crainte; et cependant, tel étoit l'effroi que causoit le retour à l'existence privée, qu'un seul homme ambitieux, Sylla, ayant volontairement abdiqué le pouvoir, et survécu paisiblement à cette grande résolution, le parti qu'il a pris est encore l'étonnement des siècles, et le problème dont les moralistes se proposent tous la solution. Charles-Quint se plongea dans la contemplation de la mort, alors que, cessant de régner, il crut cesser de vivre. Victor Amédée voulut remonter sur le trône qu'une imagination égarée lui avoit fait abandonner. Enfin, nul n'est descendu sans douleur d'un rang qui le

plaçoit au-dessus des autres hommes; nul ambitieux du moins, car que sont les destinées sans l'âme qui les caractérise? Les événemens sont l'extérieur de la vie; sa véritable source est tout entière dans nos sentimens. Dioclétien peut quitter le trône, Charles II peut le conserver en paix : l'un est un philosophe, l'autre est un épicurien; ils possèdent tous deux cette couronne, objet des vœux des ambitieux: mais ils font du trône une condition privée; et leurs qualités, comme leurs défauts, les rendent absolument étrangers à l'ambition dont leur existence seroit le but. Enfin, quand il existeroit une chance de prolonger la possession des biens offerts par l'ambition, est-il une entreprise dont l'avance soit si énorme? L'âme qui s'y livre se rend à jamais incapable de toute autre manière d'exister: il faut brûler tous les vaisseaux qui pourroient ramener dans un séjour tranquille, et se placer entre la conquête et la mort. L'ambition est la passion qui, dans ses malheurs, éprouve le plus le besoin de la vengeance; preuve assurée que c'est celle qui laisse après elle le moins de consolation. L'ambition dénature le cœur; quand on a tout jugé par rapport à soi, comment se transporter dans un autre? quand on n'a examiné ceux qui nous entou-

roient que comme des instrumens ou des obstacles, comment voir en eux des amis? L'égoïsme, dans le cours naturel de l'histoire de l'âme, est le défaut de la vieillesse, parce que c'est celui dont on ne peut jamais se corriger. Passer de l'occupation de soi à celle de tout autre objet, est une sorte de régénération morale dont il existe bien peu d'exemples.

L'amour de la gloire a tant de grandeur dans ses succès, que ses revers en prennent aussi l'empreinte; la mélancolie peut se plaire dans leur contemplation, et la pitié qu'ils inspirent a des caractères de respect qui servent à soutenir le grand homme qui s'en voit l'objet. On sait que son espoir étoit de s'immortaliser par des services publics, que les couronnes de la renommée furent le seul prix dont il poursuivit l'honneur; il semble que les hommes, en l'abandonnant, courent des risques personnels. Quelques-uns d'eux craignent de se tromper, en renonçant au bien qu'il vouloit leur faire; aucun ne peut mépriser ni ses efforts, ni son but; il lui reste sa valeur personnelle, et l'appel à la postérité; et si l'injustice le renverse, l'injustice aussi sert de recours à ses regrets. Mais l'ambitieux, privé du pouvoir, ne vit plus qu'à ses propres yeux : il a joué, il a perdu; telle est l'histoire

de sa vie. Le public a gagné contre lui, car les avantages qu'il possédoit sont rendus à l'espoir de tous, et le triomphe de ses rivaux est la seule sensation vive que produise sa retraite. Bientôt celle-là même s'efface, et la meilleure chance de bonheur pour cette situation, c'est la facilité qu'on trouve à se faire oublier mais par une réunion cruelle, le monde qu'on voudroit occuper ne se rappelle plus votre existence passée, et ceux qui vous approchent ne peuvent en perdre le souvenir.

La gloire d'un grand homme jette au loin un noble éclat sur ceux qui lui appartiennent; mais les places, les honneurs dont disposoit l'ambitieux atteignent à tous les intérêts de tous les instans. Les palmes du génie tiennent à une respectueuse distance de leur vainqueur; les dons de la fortune rapprochent, pressent autour de vous, et comme ils ne laissent après eux aucun droit à l'estime, lorsqu'ils vous sont ravis, tous vos liens sont rompus; ou si quelque pudeur retient encore quelques amis, tant de regrets personnels reviennent à leur pensée, qu'ils reprochent sans cesse à celui qui perd tout, la part qu'ils avoient dans ses jouissances; lui-même ne peut échapper à ses souvenirs : les privations les plus douloureuses sont celles qui touchent

à la fois à l'ensemble et aux détails de toute la vie. Les jouissances de la gloire, éparses dans le cours de la destinée, époques dans un grand nombre d'années, accoutument, dans tous les temps, à de longs intervalles de bonheur; mais la possession des places et des honneurs étant un avantage habituel, leur perte doit se ressentir à tous les momens de la vie. L'amant de la gloire a une conscience, c'est la fierté; et quoique ce sentiment rende beaucoup moins indépendant que le dévouement à la vertu, il affranchit des autres, s'il ne donne pas de l'empire sur soi-même. L'ambitieux n'a jamais mis la dignité du caractère au-dessus des avantages du pouvoir; et comme aucun prix ne lui a paru trop cher pour l'acquérir, aucune consolation ne doit lui rester après l'avoir perdu. Pour aimer et posséder la gloire, il faut des qualités tellement éminentes, que si leur plus grande action est au dehors de nous, cependant elles peuvent encore servir d'aliment à la pensée dans le silence de la retraite; mais la passion de l'ambition, les moyens qu'il faut pour réussir dans ses désirs, sont nuls pour tout autre usage : c'est de l'impulsion plutôt que de la véritable force; c'est une sorte d'ardeur qui ne peut se nourrir de ses propres ressources; c'est le sentiment le

plus ennemi du passé, de la réflexion, de tout ce qui retombe sur soi-même. L'opinion, blâmant les peines de l'ambition trompée, y met le comble en se refusant à les plaindre : et ce refus est injuste, car la pitié doit avoir une autre destination que l'estime; c'est à l'étendue du malheur qu'il faut la proportionner. Enfin, les malheurs de l'ambition sont d'une telle nature, que les caractères les plus forts n'ont jamais trouvé, en eux-mêmes, la puissance de s'y soumettre.

Le cardinal Alberoni vouloit encore dominer la république de Lucques, qu'il avoit choisie pour retraite. On voit des vieillards traîner à la cour l'inquiétude qui les agite, bravant le ridicule et le mépris pour s'attacher à la dernière ombre du passé.

La passion de la gloire ne peut être trompée sur son objet; elle veut, ou le posséder en entier, ou rejeter tout ce qui seroit un diminutif de lui-même; mais l'ambition a besoin de la première, de la seconde, de la dernière place dans l'ordre du crédit et du pouvoir, et se rattache à chaque degré, cédant à l'horreur que lui inspire la privation absolue de tout ce qui peut combler ou satisfaire, ou même faire illusion à ses désirs.

Ne peut-on pas, dira-t-on, vivre après avoir

possédé de grandes places, comme avant de les avoir obtenues? Non; jamais un effort impuissant ne laisse revenir au point dont il vouloit vous sortir, la réaction fait redescendre plus bas; et le grand et cruel caractère des passions, c'est d'imprimer leur mouvement à toute la vie, et leur bonheur à peu d'instans.

Si ces considérations générales suffisent pour montrer l'influence certaine de l'ambition sur le bonheur, les auteurs, les témoins, les contemporains de la révolution de France, doivent trouver au fond de leur cœur de nouveaux motifs d'éloignement pour toutes les passions politiques.

Dans les temps de révolution, c'est l'ambition seule qui peut obtenir des succès. Il reste encore des moyens d'acquérir du pouvoir, mais l'opinion qui distribue la gloire n'existe plus; le peuple commande au lieu de juger; jouant un rôle actif dans tous les événemens, il prend parti pour ou contre tel ou tel homme. Il n'y a plus dans une nation que des combattans; l'impartial pouvoir, qu'on appelle le public, ne se montre nulle part. Ce qui est grand et juste, d'une manière absolue, n'est donc plus reconnu; tout est évalué suivant son rapport avec les passions du moment: les étrangers n'ont aucun moyen de connoître

l'estime qu'ils doivent à une conduite que tous les témoins ont blâmée ; aucune voix même, peut-être, ne la rapportera fidèlement à la postérité. Au milieu d'une révolution, il faut en croire ou l'ambition ou la conscience ; nul autre guide ne peut conduire à son but. Et quelle ambition ! quel horrible sacrifice elle impose! quelle triste couronne elle promet ! Une révolution suspend toute autre puissance que celle de la force ; l'ordre social établit l'ascendant de l'estime, de la vertu ; les révolutions mettent tous les hommes aux prises avec leurs moyens physiques; la sorte d'influence morale qu'elles admettent, c'est le fanatisme de certaines idées qui n'étant susceptibles d'aucune modification, ni d'aucune borne, sont des armes de guerre, et non des calculs de l'esprit. Pour être donc ambitieux dans une révolution, il faut marcher toujours en avant de l'impulsion donnée, c'est une descente rapide où l'on ne peut s'arrêter; vainement on voit l'abîme; si l'on se jette à bas du char, on est brisé par cette chute; éviter le péril, est plus dangereux que de l'affronter : il faut conduire soi-même dans le sentier qui doit vous perdre, et le moindre pas rétrograde renverse l'homme sans détourner l'événement. Il n'est rien de plus insensé

que de se mêler dans des circonstances tout-à-fait indépendantes de la volonté individuelle; c'est attacher bien plus que sa vie, c'est livrer toute la moralité de sa conduite à l'entraînement d'un pouvoir matériel. On croit influer dans les révolutions, on croit agir, être cause, et l'on n'est jamais qu'une pierre de plus lancée par le mouvement de la grande roue; un autre auroit pris votre place, un moyen différent eût amené le même résultat; le nom de chef signifie le premier précipité par la troupe qui marche derrière, et pousse en avant.

Les revers et les succès de tout ce qu'on voit dominer dans une révolution, ne sont que la rencontre heureuse ou malheureuse de tel homme avec telle période de la nature des choses. Il n'est point de factieux de bonne foi qui puisse prédire ce qu'il fera le lendemain; car c'est la puissance qu'il importe à une faction d'obtenir, plutôt que le but d'abord poursuivi: on peut triompher en faisant le contraire de ce qu'on a projeté, si c'est le même parti qui gouverne; et les fanatiques seuls retiennent les factieux dans la même route: ces derniers ne cherchent que le pouvoir, et jamais ambition ne coûta tant au caractère. Dans ces temps, pour dominer à un certain degré les autres hommes, il faut qu'ils

n'aient pas de données sûres pour calculer à l'avance votre conduite; dès qu'ils vous savent inviolablement attaché à tels principes de moralité, ils se postent en attaque sur la route que vous devez suivre. Pour obtenir, pour conserver quelques momens le pouvoir dans une révolution, il ne faut écouter ni son âme, ni son esprit même. Quel que soit le parti qu'on ait embrassé, la faction est démagogue dans son essence; elle est composée d'hommes qui ne veulent pas obéir, qui se sensent nécessaires, et ne se croient point liés à ceux qui les commandent; elle est composée d'hommes prêts à choisir de nouveaux chefs chaque jour, parce qu'il n'est question que de leur intérêt, et non d'une subordination antérieure, naturelle ou politique : il importe plus aux chefs de n'être pas suspects à leurs soldats, que d'être redoutables à leurs ennemis. Des crimes de tout genre, des crimes inutiles aux succès de la cause, sont commandés par le féroce enthousiasme de la populace; elle craint la pitié, quel que soit le degré de sa force; c'est par de la fureur, et non de la clémence, qu'elle sent son pouvoir. Un peuple qui gouverne ne cesse jamais d'avoir peur, il se croit toujours au moment de perdre son autorité; et disposé, par sa situation, au mou-

vement de l'envie, il n'a jamais pour les vaincus l'intérêt qu'inspire la foiblesse opprimée, il ne cesse pas de les redouter. L'homme donc qui veut acquérir une grande influence dans ces temps de crise, doit rassurer la multitude par son inflexible cruauté. Il ne partage point les terreurs que l'ignorance fait éprouver, mais il faut qu'il accomplisse les affreux sacrifices qu'elle demande; il faut qu'il immole des victimes qu'aucun intérêt ne lui fait craindre, que son caractère souvent lui inspiroit le désir de sauver; il faut qu'il commette des crimes sans égarement, sans fureur, sans atrocité même, suivant l'ordre d'un souverain dont il ne peut prévoir les commandemens, et dont son âme éclairée ne sauroit adopter aucune des passions. Eh! quel prix pour de tels efforts! quelle sorte de suffrage on obtient! combien est tyrannique la reconnoissance qui couronne! On voit si bien les bornes de son pouvoir, on sent si souvent qu'on obéit alors même qu'on a l'air de commander; les passions des hommes sont tellement mises en dehors dans un temps de révolution, qu'aucune illusion n'est possible; et la plus magique des émotions, celle que font éprouver les acclamations de tout un peuple, ne peut plus se renouveler pour celui qui a vu ce

peuple dans les mouvemens d'une révolution. Comme Cromwell, il dit en traversant la foule, dont les suffrages le couronnent : « Ils applaudiroient de même si l'on me conduisoit à l'échafaud. » Cet avenir n'est séparé de vous par aucun intervalle, demain peut en être le jour; vos juges, vos assassins sont dans la multitude qui vous entoure, et le transport qui vous exalte est l'impulsion même qui peut vous renverser. Quel danger vous menace, quelle rapidité dans la chute, quelle profondeur dans l'abîme! Sans que le succès soit élevé plus haut, le revers vous fait tomber plus bas, vous enfonce plus avant dans le néant de votre destinée.

La diversité des opinions empêche aucune gloire de s'établir, mais ces mêmes opinions se réunissent toutes pour le mépris; il prend un caractère d'acclamation, et le peuple, quand il abandonne l'ambitieux, s'éclairant sur les crimes qu'il lui a fait commettre, l'accable pour s'en absoudre : celui qui prend pour guide sa conscience est sûr de son but; mais malheur à l'homme avide de pouvoir, qui s'est élancé dans une révolution. Cromwell est resté usurpateur, parce que le principe des troubles qu'il avoit fait naître étoit la religion, qui soulève sans déchaîner ; étoit

un sentiment superstitieux, qui portoit à changer de maître, mais non à détester tous les jougs. Mais quand la cause des révolutions est l'exaltation de toutes les idées de liberté, il ne se peut pas que les premiers chefs de l'insurrection conservent de la puissance; il faut qu'ils excitent le mouvement qui les renversera les premiers; il faut qu'ils développent les principes qui servent à les juger; enfin, ils peuvent servir leur opinion, mais jamais leur intérêt; et dans une révolution le fanatisme est plus sensé que l'ambition.

CHAPITRE III.

De la Vanité.

On se demande si la vanité est une passion En considérant l'insuffisance de son objet, on seroit tenté d'en douter; mais en observant la violence des mouvemens qu'elle inspire, on y reconnoît tous les caractères des passions, et l'on retrouve tous les malheurs qu'elles entraînent dans la dépendance servile où ce sentiment vous met du cercle qui vous entoure. L'amour de la gloire se fonde sur ce qu'il y a de plus élevé dans la nature de l'homme; l'ambition tient à ce qu'il y a de plus positif

dans les relations des hommes entre eux ; la vanité s'attache à ce qui n'a de valeur réelle ni dans soi, ni dans les autres, à des avantages apparens, à des effets passagers ; elle vit du rebut des deux autres passions : quelquefois cependant elle se réunit à leur empire ; l'homme atteint aux extrêmes par sa force et par sa foiblesse, mais plus habituellement la vanité l'emporte sur tout dans les caractères qui l'éprouvent. Les peines de cette passion sont assez peu connues, parce que ceux qui les ressentent en gardent le secret, et que tout le monde étant convenu de mépriser ce sentiment, jamais on n'avoue les souvenirs ou les craintes dont il est l'objet.

L'un des premiers chagrins de la vanité est de trouver en elle-même et la cause de ses malheurs et le besoin de les cacher. La vanité se nourrit de succès trop peu relevés pour qu'il existe aucune dignité dans ses revers.

La gloire, l'ambition se nomment. La vanité règne quelquefois à l'insu même du caractère qu'elle gouverne ; jamais du moins sa puissance n'est publiquement reconnue par celui qui s'y soumet : il voudroit qu'on le crût supérieur aux succès qu'il obtient, comme à ceux qui lui sont refusés ; mais le public, dédaignant son but, et remarquant ses efforts,

déprise la possession en rendant amère la perte. L'importance de l'objet auquel on aspire ne donne point la mesure de la douleur que fait éprouver la privation, c'est à la violence du désir qu'il inspiroit, c'est surtout à l'opinion que les autres se sont formée de l'activité de nos souhaits, que cette douleur se proportionne.

Ce qui caractérise les peines de la vanité, c'est qu'on apprend par les autres, bien plus que par son sentiment intime, le degré de chagrin qu'on doit en ressentir : plus on vous croit affligé, plus on se trouve de raisons de l'être. Il n'est aucune passion qui ramène autant à soi, mais il n'en est aucune qui vienne moins de notre propre mouvement; toutes ses impulsions arrivent du dehors. C'est non-seulement à la réunion des hommes en société que ce sentiment est dû, mais c'est à un degré de civilisation qui n'est pas connu dans tous les pays, et dont les effets seroient presque impossibles à concevoir pour un peuple dont les institutions et les mœurs seroient simples; car la nature éloigne des mouvemens de la vanité, et l'on ne peut comprendre comment des malheurs si réels naissent de mouvemens si peu nécessaires.

Avez-vous jamais rencontré Damon? Il est

d'une naissance obscure, il le sait; il est certain que personne ne l'ignore; mais au lieu de dédaigner cet avantage par intérêt et par raison, il n'a qu'un but dans l'existence, c'est de vous parler des grands seigneurs avec lesquels il a passé sa vie; il les protége, de peur d'en être protégé; il les appelle par leur nom, tandis que leurs égaux y joignent leurs titres, et se fait reconnoître subalterne par l'inquiétude même de le paroître. Sa conversation est composée de parenthèses, principal objet de toutes ses phrases; il voudroit laisser échapper ce qu'il a le plus grand besoin de dire; il essaie de se montrer fatigué de tout ce qu'il envie; pour se faire croire à son aise, il tombe dans les manières familières; il s'y confirme, parce que personne ne compte assez avec lui pour les repousser; et tout ce dont il est flatté dans le monde, est un composé du peu d'importance qu'on met à lui, et du soin qu'on a de ménager ses ridicules pour ne pas perdre le plaisir de s'en moquer. Sur qui produit-il l'effet qu'il souhaite? Sur personne: peut-être même il s'en doute, mais la vanité s'exerce pour elle-même; en voulant détromper l'homme vain, on l'agite, mais on ne le corrige pas; l'espérance renaît à l'instant même du dégoût, ou plutôt, comme il arrive souvent dans la plu-

part des passions, sans concevoir précisément de l'espérance, on ne peut se résigner au sacrifice.

Connoissez-vous Lycidas? il a vieilli dans les affaires sans y prendre une idée, sans atteindre à un résultat; cependant il se croit l'esprit des places qu'il a occupées; il vous confie ce qu'ont imprimé les gazettes; il parle avec circonspection même des ministres du siècle dernier; il achève ses phrases par une mine concentrée, qui ne signifie pas plus que ses paroles; il a dans sa poche des lettres de ministres, d'hommes puissans, qui lui parlent du temps qu'il fait, et lui semblent une preuve de confiance; il frémit à l'aspect de ce qu'il appelle une mauvaise tête, et donne assez volontiers ce nom à tout homme supérieur; il a une diatribe contre l'esprit, à laquelle la majorité d'un salon applaudit presque toujours; *c'est*, vous dit-il, *un obstacle à bien voir que l'esprit, les gens d'esprit n'entendent point les affaires.* Lycidas, il est vrai que vous n'avez pas d'esprit, mais il n'est pas prouvé pour cela que vous soyez capable de gouverner un empire.

On tire très-souvent vanité des qualités qu'on n'a pas; on voit des hommes se glorifier des facultés spirituelles ou sensibles qui leur man-

quent. L'homme vain s'enorgueillit de tout lui-même indistinctement; *c'est moi*, *c'est encore moi*, s'écrie-t-il; cet enthousiasme d'égoïsme fait un charme à ses yeux de chacun de ses défauts.

Cléon est encore à cet égard un bien plus brillant spectacle; toutes les prétentions à la fois sont entrées dans son âme; il est laid, il se croit aimé; son livre tombe, c'est par une cabale qui l'honore; on l'oublie, il pense qu'on le persécute; il n'attend pas que vous l'ayez loué, il vous dit ce que vous devez penser; il vous parle de lui sans que vous l'interrogiez; il ne vous écoute pas si vous lui répondez; il aime mieux s'entendre, car vous ne pouvez jamais égaler ce qu'il va dire de lui-même. Un homme d'un esprit infini disoit, en parlant de ce qu'on pouvoit appeler précisément un homme orgueilleux et vain : *en le voyant j'éprouve un peu du plaisir que cause le spectacle d'un bon ménage; son amour-propre et lui vivent si bien ensemble!* En effet, quand l'amour-propre est arrivé à un certain excès, il se suffit assez à lui-même pour ne pas s'inquiéter, pour ne pas douter de l'opinion des autres; c'est presque une ressource qu'on trouve en soi, et cette foi en son propre mérite a bien quelques-uns des avantages de tous les cultes fondés sur une ferme croyance.

Mais puisque la vanité est une passion, celui qui l'éprouve ne peut être tranquille; separé de toutes les jouissances impersonnelles, de toutes les affections sensibles, cet égoïsme détruit la possibilité d'aimer, il n'y a point de but plus stérile que soi-même; l'homme n'accroît ses facultés qu'en les dévouant au dehors de lui, à une opinion, à un attachement, à une vertu quelconque. La vanité, l'orgueil donnent à la pensée quelque chose de stationnaire qui ne permet pas de sortir du cercle le plus étroit; et cependant, dans ce cercle, il y a une puissance de malheur plus grande que dans toute autre existence dont les intérêts seroient plus multipliés. En concentrant sa vie on concentre aussi sa douleur, et qui n'existe que pour soi, diminue ses moyens de jouir, en se rendant d'autant plus accessible à l'impression de la souffrance : on voit cependant à l'extérieur de certains hommes, de tels symptômes de contentement et de sécurité, qu'on seroit tenté d'ambitionner leur vanité comme la seule jouissance véritable, puisque c'est la plus parfaite des illusions; mais une réflexion détruit toute l'autorité de ces signes apparens, c'est que de tels hommes, n'ayant pour objet dans la vie que l'effet qu'ils produisent sur

les autres, sont capables, pour dérober à tous les regards les tourmens secrets que des revers ou des dégoûts leur causent, d'un genre d'effort dont aucun autre motif ne donneroit le pouvoir. Dans la plupart des situations, le bonheur même fait partie du faste des hommes vains, ou s'ils avouoient une peine, ce ne seroit jamais que celle qu'il est honorable de ressentir.

La vanité des hommes supérieurs les fait prétendre aux succès auxquels ils ont le moins de droit; cette petitesse des grands génies se retrouve sans cesse dans l'histoire; on voit des écrivains célèbres ne mettre de prix qu'à leurs foibles succès dans les affaires publiques; des guerriers, des ministres courageux et fermes, être avant tout flattés de la louange accordée à leurs médiocres écrits; des hommes qui ont de grandes qualités, ambitionner de petits avantages; enfin, comme il faut que l'imagination allume toutes les passions, la vanité est bien plus active sur les succès dont on doute, sur les facultés dont on ne se croit pas sûr; l'émulation excite nos qualités véritables; la vanité se place en avant de tout ce qui nous manque; la vanité souvent ne détruit pas la fierté; et comme rien n'est si esclave que la vanité, et si indépendant, au

contraire, que la véritable fierté, il n'est pas de supplice plus cruel que la réunion de ces deux sentimens dans le même caractère. On a besoin de ce qu'on méprise, on ne peut s'y soumettre, on ne peut s'en affranchir; c'est à ses propres yeux que l'on rougit, c'est à ses propres yeux que l'on produit l'effet que le spectacle de la vanité fait éprouver à un esprit éclairé et à une âme élevée.

Cette passion, qui n'est grande que par la peine qu'elle cause, et ne peut, qu'à ce seul titre marcher de pair avec les autres, se développe parfaitement dans les mouvemens des femmes : tout en elles est amour ou vanité. Dès qu'elles veulent avoir avec les autres des rapports plus étendus ou plus éclatans que ceux qui naissent des sentimens doux qu'elles peuvent inspirer à ce qui les entoure, c'est à des succès de vanité qu'elles prétendent. Les efforts qui peuvent valoir aux hommes de la gloire et du pouvoir, n'obtiennent presque jamais aux femmes qu'un applaudissement éphémère, un crédit d'intrigue, enfin, un genre de triomphe du ressort de la vanité, de ce sentiment en proportion avec leurs forces et leur destinée : c'est donc en elles qu'il faut l'examiner.

Il est des femmes qui placent leur vanité

dans des avantages qui ne leur sont point personnels ; tels que la naissance, le rang et la fortune : il est difficile de moins sentir la dignité de son sexe. L'origine de toutes les femmes est céleste, car c'est aux dons de la nature qu'elles doivent leur empire : en s'occupant de l'orgueil et de l'ambition, elles font disparoître tout ce qu'il y a de magique dans leurs charmes ; le crédit qu'elles obtiennent ne paroissant jamais qu'une existence passagère et bornée, ne leur vaut point la considération attachée à un grand pouvoir, et les succès qu'elles conquièrent ont le caractère distinctif des triomphes de la vanité : ils ne supposent, ni estime, ni respect pour l'objet à qui on les accorde. Les femmes animent ainsi contre elles les passions de ceux qui ne vouloient penser qu'à les aimer. Le seul vrai ridicule, celui qui naît du contraste avec l'essence des choses, s'attache à leurs efforts : lorsqu'elles s'opposent aux projets, à l'ambition des hommes, elles excitent le vif ressentiment qu'inspire un obstacle inattendu ; si elles se mêlent des intrigues politiques dans leur jeunesse, la modestie doit en souffrir ; si elles sont vieilles, le dégoût qu'elles causent comme femmes, nuit à leur prétention comme hommes. La figure d'une femme, quelle que

soit la force ou l'étendue de son esprit, quelle que soit l'importance des objets dont elle s'occupe, est toujours un obstacle ou une raison dans l'histoire de sa vie; les hommes l'ont voulu ainsi. Mais plus ils sont décidés à juger une femme selon les avantages ou les défauts de son sexe, plus ils détestent de lui voir embrasser une destinée contraire à sa nature.

Ces réflexions ne sont point destinées, on le croira facilement, à détourner les femmes de toute occupation sérieuse, mais du malheur de se prendre jamais elles-mêmes pour but de leurs efforts. Quand la part qu'elles ont dans les affaires naît de leur attachement pour celui qui les dirige, quand le sentiment seul dicte leurs opinions, inspire leurs démarches, elles ne s'écartent point de la route que la nature leur a tracée: elles aiment, elles sont femmes; mais quand elles se livrent à une active personnalité, quand elles veulent ramener à elles tous les événemens, et les considèrent sous le rapport de leur propre influence, de leur intérêt individuel, alors à peine sont-elles dignes des applaudissemens éphémères dont les triomphes de la vanité se composent. Les femmes ne sont presque jamais honorées par aucun genre de prétentions; les

distinctions de l'esprit même, qui sembleroient offrir une carrière plus étendue, ne leur valent souvent qu'une existence à la hauteur de la vanité. La raison de ce jugement inique ou juste, c'est que les hommes ne voient aucun genre d'utilité générale à encourager les succès des femmes dans cette carrière, et que tout éloge qui n'est pas fondé sur la base de l'utilité, n'est ni profond, ni durable, ni universel. Le hasard amène quelques exceptions; s'il est quelques âmes entraînées, ou par leur talent, ou par leur caractère, elles s'écarteront, peut-être, de la règle commune, et quelques palmes de gloire peuvent un jour les couronner; mais elles n'échapperont pas à l'inévitable malheur qui s'attachera toujours à leur destinée.

Le bonheur des femmes perd à toute espèce d'ambition personnelle. Quand elles ne veulent plaire que pour être aimées, quand ce doux espoir est le seul motif de leurs actions, elles s'occupent plus de se perfectionner que de se montrer, de former leur esprit pour le bonheur d'un autre que pour l'admiration de tous; mais quand elles aspirent à la célébrité, leurs efforts, comme leurs succès, éloignent le sentiment qui, sous des noms différens, doit toujours faire le destin de leur vie. Une

femme ne peut exister par elle seule, la gloire même ne lui seroit pas un appui suffisant; et l'insurmontable foiblesse de sa nature et de sa situation dans l'ordre social, l'a placée dans une dépendance de tous les jours dont un génie immortel ne pourroit encore la sauver. D'ailleurs, rien n'efface dans les femmes ce qui distingue particulièrement leur caractère. Celle qui se voueroit à la solution des problèmes d'Euclide, voudroit encore le bonheur attaché aux sentimens qu'on inspire et qu'on éprouve; et quand elles suivent une carrière qui les en éloigne, leurs regrets douloureux, ou leurs prétentions ridicules, prouvent que rien ne peut les dédommager de la destinée pour laquelle leur âme étoit créée. Il semble que des succès éclatans offrent des jouissances d'amour-propre à l'ami de la femme célèbre qui les obtient; mais l'enthousiasme que ces succès font naître, a peut-être moins de durée que l'attrait fondé sur les avantages les plus frivoles. Les critiques, qui suivent nécessairement les éloges, détruisent l'illusion à travers laquelle toutes les femmes ont besoin d'être vues. L'imagination peut créer, embellir par ses chimères un objet inconnu; mais celui que tout le monde a jugé, ne reçoit plus rien d'elle. La véritable valeur reste,

mais l'amour est plus épris de ce qu'il donne que de ce qu'il trouve. L'homme se complaît dans la supériorité de sa nature, et, comme Pygmalion, il ne se prosterne que devant son ouvrage. Enfin, si l'éclat de la célébrité d'une femme attire des hommages sur ses pas, c'est par un sentiment peut-être étranger à l'amour; il en prend les formes, mais c'est comme un moyen d'avoir accès auprès de la nouvelle puissance qu'on veut flatter. On approche d'une femme distinguée comme d'un homme en place; la langue dont on se sert n'est pas semblable, mais le motif est pareil. Quelquefois, enivrés par le concours des hommages qui environnent la femme dont ils s'occupent, les adorateurs s'exaltent mutuellement; mais dans leur sentiment ils dépendent les uns des autres. Les premiers qui s'éloigneroient, pourroient détacher ceux qui restent; et celle qui semble l'objet de toutes leurs pensées, s'aperçoit bientôt qu'elle retient chacun d'eux par l'exemple de tous.

De quels sentimens de jalousie et de haine les grands succès d'une femme ne sont-ils pas l'objet! que de peines causées par les moyens sans nombre que l'envie prend pour la persé cuter! La plupart des femmes sont contre elle par rivalité, par sottise, ou par principe. Les

talens d'une femme, quels qu'ils soient, les inquiètent toujours dans leurs sentimens. Celles à qui les distinctions de l'esprit sont à jamais interdites, trouvent mille manières de les attaquer quand c'est une femme qui les possède; une jolie personne, en déjouant ces distinctions, se flatte de signaler ses propres avantages. Une femme qui se croit remarquable par la prudence et la mesure de son esprit, et qui, n'ayant jamais eu deux idées dans la tête, veut passer pour avoir rejeté tout ce qu'elle n'a jamais compris, une telle femme sort un peu de sa stérilité accoutumée, pour trouver mille ridicules à celle dont l'esprit anime et varie la conversation : et les mères de familles, pensant, avec quelque raison, que les succès même du véritable esprit ne sont pas conformes à la destination des femmes, voient attaquer avec plaisir celles qui en ont obtenu.

D'ailleurs, la femme qui, en atteignant à une véritable supériorité, pourroit se croire au-dessus de la haine, et s'élèveroit par sa pensée au sort des hommes les plus célèbres, cette femme n'auroit jamais le calme et la force de tête qui les caractérisent; l'imagination seroit toujours la première de ses facultés : son talent pourroit s'en accroître, mais

son âme seroit trop fortement agitée ; ses sentimens seroient troublés par ses chimères, ses actions entraînées par ses illusions ; son esprit pourroit mériter quelque gloire en donnant à ses écrits la justesse de la raison ; mais les grands talens, unis à une imagination passionnée, éclairent sur les résultats généraux, et trompent sur les relations personnelles. Les femmes sensibles et mobiles donneront toujours l'exemple de cette bizarre union de l'erreur et de la vérité, de cette sorte d'inspiration de la pensée, qui rend des oracles à l'univers, et manque du plus simple conseil pour soi-même. En étudiant le petit nombre de femmes qui ont de vrais titres à la gloire, on verra que cet effort de leur nature fut toujours aux dépens de leur bonheur. Après avoir chanté les plus douces leçons de la morale et de la philosophie, Sapho se précipita du haut du rocher de Leucade ; Élisabeth, après avoir dompté les ennemis de l'Angleterre, périt victime de sa passion pour le comte d'Essex. Enfin, avant d'entrer dans cette carrière de gloire, soit que le trône des Césars, ou les couronnes du génie littéraire en soient le but, les femmes doivent penser que, pour la gloire même, il faut renoncer au bonheur et au repos de la destinée de leur sexe : et qu'il est

dans cette carrière bien peu de sorts qui puissent valoir la plus obscure vie d'une femme aimée et d'une mère heureuse.

En quittant un moment l'examen de la vanité, j'ai jugé jusqu'à l'éclat d'une grande renommée; mais que dirai-je de toutes ces prétentions à de misérables succès littéraires pour lesquels on voit tant de femmes négliger leurs sentimens et leurs devoirs? Absorbées par cet intérêt, elles abjurent, plus que les guerrières du temps de la chevalerie, le caractère distinctif de leur sexe; car il vaut mieux partager dans les combats les dangers de ce qu'on aime, que de se traîner dans les luttes de l'amour-propre, exiger du sentiment des hommages pour la vanité, et puiser ainsi à la source éternelle pour satisfaire le mouvement le plus éphémère, et le désir dont le but est le plus restreint: l'agitation que fait éprouver aux femmes une prétention plus naturelle, puisqu'elle tient de plus près à l'espoir d'être aimées; l'agitation que fait éprouver aux femmes le besoin de plaire par les agrémens de leur figure, offre aussi le tableau le plus frappant des tourmens de la vanité.

Regardez une femme au milieu d'un bal, désirant d'être trouvée la plus jolie, et craignant de n'y pas réussir. Le plaisir au nom

duquel on se rassemble est nul pour elle : elle ne peut en jouir dans aucun moment ; car il n'en est point qui ne soit absorbé et par sa pensée dominante, et par les efforts qu'elle fait pour la cacher. Elle observe les regards, les plus légers signes de l'opinion des autres, avec l'attention d'un moraliste et l'inquiétude d'un ambitieux, et voulant dérober à tous les yeux le tourment de son esprit, c'est à l'affectation de sa gaîté, pendant le triomphe de sa rivale, à la turbulence de la conversation, qu'elle veut entretenir pendant que cette rivale est applaudie, à l'empressement trop vif qu'elle lui témoigne, c'est au superflu de ses efforts enfin qu'on aperçoit son travail. La grâce, ce charme suprême de la beauté, ne se développe que dans le repos du naturel et de la confiance; les inquiétudes et la contrainte ôtent les avantages même qu'on possède ; le visage s'altère par la contraction de l'amour-propre. On ne tarde pas à s'en apercevoir, et le chagrin que cause une telle découverte augmente encore le mal qu'on voudroit réparer. La peine se multiplie par la peine, et le but s'éloigne par l'action même du désir ; et dans ce tableau, qui sembleroit ne devoir rappeler que l'histoire d'un enfant, se trouvent les douleurs d'un homme, les mouvemens qui

conduisent au désespoir et font haïr la vie ; tant les intérêts s'accroissent par l'intensité de l'attention qu'on y attache, tant la sensation qu'on éprouve naît du caractère qui la reçoit bien plus que de l'objet qui la donne.

Eh bien ! à côté du tableau de ce bal, où les prétentions les plus frivoles ont mis la vanité dans tout son jour, c'est dans le plus grand événement qui ait agité l'espèce humaine, c'est dans la révolution de France qu'il faut en observer le développement complet : ce sentiment, si borné dans son but, si petit dans son mobile, qu'on pouvoit hésiter à lui donner une place parmi les passions ; ce sentiment a été l'une des causes du plus grand choc qui ait ébranlé l'univers. Je n'appellerai point vanité le mouvement qui a porté vingt-quatre millions d'hommes à ne pas vouloir des priviléges de deux cent mille ; c'est la raison qui s'est soulevée, c'est la nature qui a repris son niveau. Je ne dirai pas même que la résistance de la noblesse à la révolution ait été produite par la vanité ; le règne de la terreur a fait porter sur cette classe des persécutions et des malheurs qui ne permettent plus de rappeler le passé. Mais c'est dans la marche intérieure de la révolution qu'on peut observer l'empire de la vanité, du désir des

applaudissemens éphémères, *du besoin de faire effet*, de cette passion native de France, et dont les étrangers, comparativement à nous, n'ont qu'une idée très-imparfaite. — Un grand nombre d'opinions ont été dictées par l'envie de surpasser l'orateur précédent, et de se faire applaudir après lui; l'introduction des spectateurs dans la salle des délibérations a suffi seule pour changer la direction des affaires en France. D'abord on n'accordoit aux applaudissemens que des phrases; bientôt, pour obtenir ces applaudissemens, on a cédé des principes, proposé des décrets, approuvé jusqu'à des crimes; et par une double et funeste réaction, ce qu'on faisoit pour plaire à la foule, égaroit son jugement, et ce jugement égaré exigeoit de nouveaux sacrifices. Ce n'est pas d'abord à satisfaire des sentimens de haine et de fureur que des décrets barbares ont été consacrés, c'est aux battemens de main des tribunes; ce bruit enivroit les orateurs et les jetoit dans l'état où les liqueurs fortes plongent les sauvages; et les spectateurs eux-mêmes qui applaudissoient, vouloient, par ces signes d'approbation, faire effet sur leurs voisins, et jouissoient d'exercer de l'influence sur leurs représentans. Sans doute, l'ascendant de la peur a succédé à l'é-

mulation de la vanité, mais la vanité avoit créé cette puissance qui a anéanti, pendant un temps, tous les mouvemens spontanés des hommes. Bientôt après le règne de la terreur, on voyoit la vanité renaître; les individus les plus obscurs se vantoient d'avoir été portés sur des listes de proscription : la plupart des François qu'on rencontre, tantôt prétendent avoir joué le rôle le plus important, tantôt assurent que rien de ce qui s'est passé en France ne seroit arrivé, si l'on avoit cru le conseil que chacun d'eux a donné dans tel lieu, à telle heure, pour telle circonstance. Enfin, en France, on est entouré d'hommes qui tous se disent le centre de cet immense tourbillon; on est entouré d'hommes qui tous auroient préservé la France de ses malheurs, si on les avoit nommés aux premières places du gouvernement; mais qui tous, par le même sentiment, se refusent à se confier à la supériorité, à reconnoître l'ascendant du génie ou de la vertu. C'est une importante question qu'il faut soumettre aux philosophes et aux publicistes, de savoir si la vanité sert ou nuit au maintien de la liberté dans une grande nation; elle met d'abord certainement un véritable obstacle à l'établissement d'un gouvernement nouveau; il suffit qu'une con-

stitution ait été faite par tels hommes, pour que tels autres ne veuillent pas l'adopter; il faut, comme après la session de l'assemblée constituante, éloigner les fondateurs pour faire adopter les institutions ; et cependant les institutions périssent, si elles ne sont pas défendues par leurs auteurs. L'envie, qui cherche à s'honorer du nom de défiance, détruit l'émulation, éloigne les lumières, ne peut supporter la réunion du pouvoir et de la vertu, cherche à les diviser pour les opposer l'un à l'autre, et crée la puissance du crime, comme la seule qui dégrade celui qui la possède. Mais quand de longs malheurs ont abattu les passions, quand on a tellement besoin de lois, qu'on ne considère plus les hommes que sous le rapport du pouvoir légal qui leur est confié, il est possible que la vanité, alors qu'elle est l'esprit général d'une nation, serve au maintien des institutions libres. Comme elle fait haïr l'ascendant d'un homme, elle soutient les lois constitutionnelles, qui, au bout d'un temps très-court, ramènent les hommes les plus puissans à une condition privée; elle appuie en général ce que veulent les lois, parce que c'est une autorité abstraite, dont tout le monde a sa part, et dont personne ne peut tirer de gloire. La vanité est l'ennemi de

l'ambition ; elle aime à renverser ce qu'elle ne peut obtenir ; la vanité fait naître une sorte de prétentions disséminées dans toutes les classes, dans tous les individus, qui arrête la puissance de la gloire, comme les brins de paille repoussent la mer des côtes de la Hollande. Enfin, la vanité de tous sème de tels obstacles, de telles peines dans la carrière publique de chacun, qu'au bout d'un certain temps le grand inconvénient des républiques, le besoin qu'elles donnent de jouer un rôle, n'existera peut-être plus en France : la haine, l'envie, les soupçons, tout ce qu'enfante la vanité, dégoûtera pour jamais l'ambition des places et des affaires ; on ne s'en approchera plus que par amour pour la patrie, par dévouement à l'humanité ; et ces sentimens généreux et philosophiques rendent les hommes impassibles, comme les lois qu'ils sont chargés d'exécuter. Cette espérance est peut-être une chimère, mais je crois vrai que la vanité se soumet aux lois, comme un moyen d'éviter l'éclat personnel des noms propres, et préserve une nation nombreuse et libre, lorsque sa constitution est établie, du danger d'avoir un homme pour usurpateur.

NOTE

Qu'il faut lire avant le Chapitre de l'amour.

De tous les chapitres de cet ouvrage, il n'en est point sur lequel je m'attende à autant de critiques que sur celui-ci; les autres passions ayant un but déterminé, affectent à peu près de la même manière tous les caractères qui les éprouvent. Le mot d'amour réveille dans l'esprit de ceux qui l'entendent, autant d'idées diverses que les impressions dont ils sont susceptibles. Un très-grand nombre d'hommes n'ont connu ni l'amour de la gloire, ni l'ambition, ni l'esprit de parti, etc. Tout le monde croit avoir eu de l'amour, et presque tout le monde se trompe en le croyant; les autres passions sont beaucoup plus naturelles, et par conséquent moins rares que celle-là; car elle est celle où il entre le moins d'égoïsme. Ce chapitre, me dira-t-on, est d'une couleur trop sombre; la pensée de la mort y est presque inséparable du tableau de l'amour, et l'amour embellit la vie, et l'amour est le charme de la nature. Non, il n'y a point d'amour dans les ouvrages gais, il n'y a point d'amour dans les pastorales gracieuses. — Sans doute, et les femmes doivent en convenir, il est assez doux de plaire et d'exercer ainsi sur tout ce qui vous entoure une puissance due à soi seule, une puissance qui n'obtient que des hommages volontaires, une puissance qui ne se fait obéir que parce qu'on l'aime, et disposant des autres contre leur intérêt même, n'obtient rien que de l'abandon, et ne peut se défier du calcul; mais qu'a de commun

le jeu piquant de la coquetterie avec le sentiment de l'amour ? Il se peut aussi que les hommes soient très-intéressés, très-amusés surtout, par l'attrait que leur inspire la beauté, par l'espoir ou la certitude de la captiver ; mais qu'a de commun ce genre d'impression avec le sentiment de l'amour? — Je n'ai voulu traiter dans cet ouvrage que des passions ; les affections communes dont il ne peut naître aucun malheur profond n'entroient point dans mon sujet, et l'amour, quand il est une passion, porte toujours à la mélancolie ; il y a quelque chose de vague dans ses impressions, qui ne s'accorde point avec la gaîté ; il y a une conviction intime au dedans de soi, que tout ce qui succède à l'amour est du néant, que rien ne peut remplacer ce qu'on éprouve ; et cette conviction fait penser à la mort dans les plus heureux momens de l'amour. Je n'ai considéré que le sentiment dans l'amour, parce que lui seul fait de ce penchant une passion. Ce n'est pas le premier volume de la Nouvelle Héloïse, c'est le départ de Saint-Preux, la lettre de la Meillerie, la mort de Julie, qui caractérisent la passion dans ce roman. — Il est si rare de rencontrer le véritable amour du cœur, que je hasarderai de dire que les anciens n'ont pas eu l'idée complète de cette affection. Phèdre est sous le joug de la fatalité, les sensations inspirent Anacréon, Tibulle mêle une sorte d'esprit madrigalique à ses peintures voluptueuses ; quelques vers de Didon, Ceyx et Alcyone dans Ovide, malgré la mythologie, qui distrait l'intérêt en l'éloignant des situations naturelles, sont presque les seuls morceaux où le sentiment ait toute sa force, parce qu'il est séparé de toute autre influence. Les Italiens mettent tant de poésie dans l'amour, que tous leurs sentimens s'offrent à vous

comme des images, vos yeux s'en souviennent plus que votre cœur. Racine, ce peintre de l'amour, dans ses tragédies sublimes à tant d'autres égards, mêle souvent aux mouvemens de la passion des expressions recherchées qu'on ne peut reprocher qu'à son siècle : ce défaut ne se trouve point dans la tragédie de Phèdre; mais les beautés empruntées des anciens, les beautés de verve poétique, en excitant le plus vif enthousiasme, ne produisent pas cet attendrissement profond qui naît de la ressemblance la plus parfaite avec les sentimens qu'on peut éprouver. On admire la conception du rôle de Phèdre, on se croit dans la situation d'Aménaïde. La tragédie de Tancrède doit donc faire verser plus de larmes. — Voltaire, dans ses tragédies; Rousseau, dans la Nouvelle Héloïse; Werther, des scènes de tragédies allemandes; quelques poètes Anglois, des morceaux d'Ossian, etc., ont transporté la profonde sensibilité dans l'amour. On avoit peint la tendresse maternelle, la tendresse filiale, l'amitié avec sensibilité, Oreste et Pylade, Niobé, la piété romaine; toutes les autres affections du cœur nous sont transmises avec les véritables sentimens qui les caractérisent : l'amour seul nous est représenté, tantôt sous les traits les plus grossiers, tantôt comme tellement inséparable ou de la volupté, ou de la frénésie, que c'est un tableau plutôt qu'un sentiment, une maladie plutôt qu'une passion de l'âme. C'est uniquement de cette passion que j'ai voulu parler; j'ai rejeté toute autre manière de considérer l'amour; j'ai recueilli pour composer les chapitres précédens, ce que j'ai remarqué dans l'histoire ou dans le monde; en écrivant celui-ci, je me suis laissée aller à mes seules impressions; j'ai rêvé plutôt qu'observé, que ceux qui se ressemblent se comprennent.

CHAPITRE IV.

De l'Amour.

Si l'Être tout-puissant, qui a jeté l'homme sur cette terre, a voulu qu'il conçût l'idée d'une existence céleste, il a permis que dans quelques instans de sa jeunesse, il pût aimer avec passion, il pût vivre dans un autre, il pût compléter son être en l'unissant à l'objet qui lui étoit cher. Pour quelque temps, du moins, les bornes de la destinée de l'homme, l'analyse de la pensée, la méditation de la philosophie, se sont perdues dans le vague d'un sentiment délicieux; la vie qui pèse étoit entraînante, et le but qui toujours paroît au-dessous des efforts, sembloit les surpasser tous. L'on ne cesse point de mesurer ce qui se rapporte à soi; mais les qualités, les charmes, les jouissances, les intérêts de ce qu'on aime n'ont de terme que dans notre imagination. Ah! qu'il est heureux le jour où l'on expose sa vie pour l'unique ami dont notre âme a fait choix! le jour où quelque acte d'un dévouement absolu lui donne au moins une idée du sentiment qui oppressoit le cœur par l'impossibilité de l'exprimer! Une femme,

dans ces temps affreux, dont nous avons vécu contemporains, une femme condamnée à mort avec celui qu'elle aimoit, laissant bien loin d'elle le secours du courage, marchoit au supplice avec joie, jouissoit d'avoir échappé au tourment de survivre, étoit fière de partager le sort de son amant, et présageant peut-être le terme où elle pouvoit perdre l'amour qu'il avoit pour elle, éprouvoit un sentiment féroce et tendre, qui lui faisoit chérir la mort comme une réunion éternelle. Gloire, ambition, fanatisme, votre enthousiasme a des intervalles; le sentiment seul enivre chaque instant; rien ne lasse de s'aimer, rien ne fatigue dans cette inépuisable source d'idées et d'émotions heureuses; et tant qu'on ne voit, qu'on n'éprouve rien que par un autre, l'univers entier est lui sous des formes différentes. Le printemps, la nature, le ciel, ce sont les lieux qu'il a parcourus; les plaisirs du monde, c'est ce qu'il a dit; ce qui lui a plu, les amusemens qu'il a partagés; ses propres succès à soi-même, c'est la louange qu'il a entendue, et l'impression que le suffrage de tous a pu produire sur le jugement d'un seul. Enfin, une idée unique est ce qui cause à l'homme le plus grand bonheur ou la folie du désespoir. Rien ne fatigue l'existence autant

que ces intérêts divers dont la réunion a été considérée comme un bon système de félicité; en fait de malheur on n'affoiblit pas ce qu'on divise : après la raison qui dégage de toutes les passions, ce qu'il y a de moins malheureux encore, c'est de s'abandonner entièrement à une seule. Sans doute ainsi l'on s'expose à recevoir la mort de ses propres affections ; mais le premier but qu'on doit se proposer, en s'occupant du sort des hommes, n'est pas la conservation de leur vie; le sceau de leur nature immortelle est de n'estimer l'existence physique qu'avec la possession du bonheur moral.

C'est par le secours de la réflexion, c'est en écartant de moi l'enthousiasme de la jeunesse que je considérerai l'amour, ou, pour mieux m'exprimer, le dévouement absolu de son être aux sentimens, au bonheur, à la destinée d'un autre, comme la plus haute idée de félicité qui puisse exalter l'espérance de l'homme. Cette dépendance d'un seul objet affranchit si bien du reste de la terre, que l'être sensible qui a besoin d'échapper à toutes les prétentions de l'amour-propre, à tous les soupçons de la calomnie, à tout ce qui flétrit enfin dans les relations qu'on entretient avec les hommes, l'être sensible trouve dans

cette passion quelque chose de solitaire et de concentré, qui inspire à l'âme l'élévation de la philosophie et l'abandon du sentiment. On échappe au monde par des intérêts plus vifs que tous ceux qu'il peut donner ; on jouit du calme de la pensée et du mouvement du cœur, et dans la plus profonde solitude, la vie de l'âme est plus active que sur le trône des Césars. Enfin, à quelque époque de l'âge qu'on transportât un sentiment qui vous auroit dominé depuis votre jeunesse, il n'est pas un moment où d'avoir vécu pour un autre ne fût plus doux que d'avoir existé pour soi, où cette pensée ne dégageât tout à la fois des remords et des incertitudes. Quand on n'a pour but que son propre avantage, comment peut-on parvenir à se décider sur rien? le désir échappe, pour ainsi dire, à l'examen qu'on en fait; l'événement amène souvent un résultat si contraire à notre attente, que l'on se repent de tout ce qu'on a essayé, que l'on se lasse de son propre intérêt comme de toute autre entreprise. Mais quand c'est au premier objet de ses affections que la vie est consacrée, tout est positif, tout est déterminé, tout est entraînant : *il le veut, il en a besoin, il en sera plus heureux ; un instant de sa journée pourra s'embellir au prix de tels efforts.* C'est assez

pour diriger le cours entier de la destinée ; plus de vague, plus de découragement, c'est la seule jouissance de l'âme qui la remplisse en entier, s'agrandisse avec elle, et se proportionnant à nos facultés, nous assure l'exercice et la jouissance de toutes. Quel est l'esprit supérieur qui ne trouve pas dans un véritable sentiment le développement d'un plus grand nombre de pensées, que dans aucun écrit, dans aucun ouvrage qu'il puisse ou composer ou lire? Le plus grand triomphe du génie c'est de deviner la passion; qu'est-ce donc qu'elle-même? Les succès de l'amour-propre, le dernier degré des jouissances de la personnalité, la gloire, que vaut-elle auprès d'être aimé? Qu'on se demande ce que l'on préféreroit d'être Aménaïde ou Voltaire. Ah! tous ces écrivains, ces grands hommes, ces conquérans s'efforcent d'obtenir une seule des émotions que l'amour jette comme par torrent dans la vie; des années de peines et d'efforts leur valent un jour, une heure de cet enivrement qui dérobe l'existence; et le sentiment fait éprouver, pendant toute sa durée, une suite d'impressions aussi vives et plus pures que le couronnement de Voltaire, ou le triomphe d'Alexandre.

C'est hors de soi que sont les seules jouis-

sances indéfinies. Si l'on veut sentir le prix de la gloire, il faut voir celui qu'on aime honoré par son éclat; si l'on veut apprendre ce que vaut la fortune, il faut lui avoir donné la sienne; enfin si l'on veut bénir le don inconnu de la vie, il faut qu'il ait besoin de votre existence, et que vous puissiez considérer en vous le soutien de son bonheur.

Dans quelque situation qu'une profonde passion nous place, jamais je ne croirai qu'elle éloigne de la véritable route de la vertu; tout est sacrifice, tout est oubli de soi dans le dévouement exalté de l'amour, et la personnalité seule avilit; tout est bonté, tout est pitié dans l'être qui sait aimer, et l'inhumanité seule bannit toute moralité du cœur de l'homme. Mais s'il est dans l'univers deux êtres qu'un sentiment parfait réunisse, et que le mariage ait liés l'un à l'autre, que tous les jours à genoux ils bénissent l'Être suprême; qu'ils voient à leurs pieds l'univers et ses grandeurs; qu'ils s'étonnent, qu'ils s'inquiètent même d'un bonheur qu'il a fallu tant de chances diverses pour assurer, d'un bonheur qui les place à une si grande distance du reste des hommes; oui, qu'ils s'effraient d'un tel sort. Peut-être, pour qu'il ne fût pas trop supérieur au nôtre, ont-ils déjà reçu tout le bonheur que nous espé-

rons dans l'autre vie; peut-être que pour eux il n'est pas d'immortalité.

J'ai vu, pendant mon séjour en Angleterre, un homme du plus rare mérite, uni depuis vingt-cinq ans à une femme digne de lui : un jour, en nous promenant ensemble, nous rencontrâmes ce qu'on appelle en anglois des *Gipsies*, des Bohémiens, errans souvent au milieu des bois, dans la situation la plus déplorable; je les plaignois de réunir ainsi tous les maux physiques de la nature. *Eh bien*! me dit alors M. L., *si pour passer ma vie avec elle, il avoit fallu me résigner à cet état, j'aurois mendié depuis trente ans, et nous aurions encore été bien heureux! Ah! oui*, s'écria sa femme, *même ainsi nous aurions été les plus heureux des êtres!* Ces mots ne sont jamais sortis de mon cœur. Ah! qu'il est beau ce sentiment qui, dans l'âge avancé, fait éprouver une passion peut-être plus profonde encore que dans la jeunesse; une passion qui rassemble dans l'âme tout ce que le temps enlève aux sensations, une passion qui fait de la vie un seul souvenir, et dérobant à sa fin tout ce qu'a d'horrible l'isolement et l'abandon, vous assure de recevoir la mort dans les mêmes bras qui soutinrent votre jeunesse, et vous entraînèrent aux liens brûlans de l'a-

mour. Quoi ! c'est dans la réalité des choses humaines qu'il existe un tel bonheur, et toute la terre en est privée ; et presque jamais l'on ne peut rassembler les circonstances qui le donnent! Cette réunion est possible, et l'obtenir pour soi ne l'est pas ! il est des cœurs qui s'entendent, et le hasard, et les distances, et la nature, et la société, séparent sans retour ceux qui se seroient aimés pendant tout le cours de leur vie ; et les mêmes puissances attachent l'existence à qui n'est pas digne de vous, ou ne vous entend pas, ou cesse de vous entendre!

Malgré le tableau que j'ai tracé, il est certain que l'amour est de toutes les passions la plus fatale au bonheur de l'homme. Si l'on savoit mourir, on pourroit encore se risquer à l'espérance d'une si heureuse destinée ; mais l'on abandonne son âme à des sentimens qui décolorent le reste de l'existence ; on éprouve, pendant quelques instans, un bonheur sans aucun rapport avec l'état habituel de la vie, et l'on veut survivre à sa perte ; l'instinct de la conservation l'emporte sur le mouvement du désespoir, et l'on existe, sans qu'il puisse s'offrir dans l'avenir une chance de retrouver le passé, une raison même de ne pas cesser de souffrir, dans la carrière des passions,

dans celle surtout d'un sentiment qui, prenant sa source dans tout ce qui est vrai, ne peut être consolé par la réflexion même. Il n'y a que les hommes capables de la résolution de se tuer (1) qui puissent, avec quelque ombre de sagesse, tenter cette grande route de bonheur : mais qui veut vivre et s'expose à rétrograder; mais qui veut vivre et renonce, d'une manière quelconque, à l'empire de soi-même, se voue comme un insensé au plus cruel des malheurs.

La plupart des hommes, et même un grand nombre de femmes, n'ont aucune idée du sentiment tel que je viens de le peindre, et Newton a plus de juges que la véritable passion de l'amour. Une sorte de ridicule s'est attaché à ce qu'on appelle des sentimens romanes-

---

(1) Je crains qu'on ne m'accuse d'avoir parlé trop souvent dans le cours de cet ouvrage, du suicide comme d'un acte digne de louanges; je ne l'ai point examiné sous le rapport toujours respectable des principes religieux; mais politiquement, je crois que les républiques ne peuvent se passer du sentiment qui portoit les anciens à se donner la mort; et dans les situations particulières, les âmes passionnées qui s'abandonnent à leur nature, ont besoin d'envisager cette ressource pour ne pas se dépraver dans le malheur, et plus encore, peut-être, au milieu des efforts qu'elles tentent pour l'éviter.

ques ; et ces pauvres esprits, qui mettent tant d'importance à tous les détails de leur amour-propre, ou de leurs intérêts, se sont établis comme d'une raison supérieure à ceux dont le caractère a transporté dans un autre l'égoïsme, que la société considère assez dans l'homme qui s'occupe exclusivement de lui-même. Des têtes fortes regardent les travaux de la pensée, les services rendus au genre humain, comme seuls dignes de l'estime des hommes. Il est quelques génies qui ont le droit de se croire utiles à leurs semblables; mais combien peu d'êtres peuvent se flatter de quelque chose de plus glorieux que d'assurer à soi seul la félicité d'un autre! Des moralistes sévères craignent les égaremens d'une telle passion. Hélas! de nos jours, heureuse la nation, heureux les individus qui dépendroient des hommes susceptibles d'être entraînés par la sensibilité! Mais, en effet, tant de mouvemens passagers ressemblent à l'amour, tant d'attraits d'un tout autre genre prennent, ou chez les femmes par vanité, ou chez les hommes dans leur jeunesse, l'apparence de ce sentiment, que ces ressemblances avilies ont presque effacé le souvenir de la vérité même. Enfin, il est des caractères aimans, qui, profondément convaincus de tout ce qui s'oppose au bonheur

de l'amour, des obstacles que rencontre et sa perfection, et surtout sa durée; effrayés des chagrins de leur propre cœur, des inconséquences de celui d'un autre, repoussent, par une raison courageuse, et par une sensibilité craintive, tout ce qui peut entraîner à cette passion : c'est de toutes ces causes que naissent et les erreurs adoptées, même par les philosophes, sur la véritable importance des attachemens du cœur, et les douleurs sans bornes qu'on éprouve en s'y livrant.

Il n'est pas vrai, malheureusement, qu'on ne soit jamais entraîné que par les qualités qui promettent une ressemblance certaine entre les caractères et les sentimens : l'attrait d'une figure séduisante, cette espèce d'avantage qui permet à l'imagination de supposer à tous les traits qui la captivent, l'expression qu'elle souhaite, agit fortement sur un attachement qui ne peut se passer d'enthousiasme; la grâce des manières, de l'esprit, de la parole, la grâce, enfin, comme plus indéfinissable que tout autre charme, inspire ce sentiment qui, d'abord, ne se rendant pas compte de lui-même, naît souvent de ce qu'il ne peut s'expliquer. Une telle origine ne garantit ni le bonheur, ni la durée d'une liaison; cependant dès que l'amour existe, l'illusion est

complète; et rien n'égale le désespoir que fait éprouver la certitude d'avoir aimé un objet indigne de soi. Ce funeste trait de lumière frappe la raison avant d'avoir détaché le cœur; poursuivi par l'ancienne opinion à laquelle il faut renoncer, on aime encore en mésestimant; on se conduit comme si l'on espéroit, en souffrant, comme s'il n'existoit plus d'espérance; on s'élance vers l'image qu'on s'étoit créée; on s'adresse à ces mêmes traits qu'on avoit regardés jadis comme l'emblème de la vertu, et l'on est repoussé par ce qui est bien plus cruel que la haine, par le défaut de toutes les émotions sensibles et profondes : on se demande si l'on est d'une autre nature, si l'on est insensé dans ses mouvemens; on voudroit croire à sa propre folie pour éviter de juger le cœur de ce qu'on aimoit; le passé même ne reste plus pour faire vivre de souvenirs : l'opinion qu'on est forcé de concevoir, se rejette sur les temps où l'on étoit déçu; on se rappelle ce qui devoit éclairer; alors le malheur s'étend sur toutes les époques de la vie, les regrets tiennent du remords, et la mélancolie, dernier espoir des malheureux, ne peut plus adoucir ces repentirs, qui vous agitent, qui vous dévorent, et vous font craindre

la solitude sans vous rendre capable de distraction.

Si, au contraire, il a existé dans la vie un heureux moment où l'on étoit aimé; si l'être qu'on avoit choisi étoit sensible, étoit généreux, étoit semblable à ce qu'on croit être, et que le temps, l'inconstance de l'imagination, qui détache même le cœur, qu'un autre objet, moins digne de sa tendresse, vous ait ravi cet amour dont dépendoit toute votre existence, qu'il est dévorant le malheur qu'une telle destruction de la vie fait éprouver! Le premier instant où ces caractères, qui tant de fois avoient tracé les sermens les plus sacrés de l'amour, gravent en traits d'airain que vous avez cessé d'être aimé; alors que, comparant ensemble les lettres de la même main, vos yeux peuvent à peine croire que l'époque, elle seule, en explique la différence; lorsque cette voix, dont les accens vous suivoient dans la solitude, retentissoient à votre âme ébranlée, et sembloient rendre présens encore les plus doux souvenirs; lorsque cette voix vous parle sans émotion, sans être brisée, sans trahir un mouvement du cœur, ah! pendant long-temps encore la passion que l'on ressent, rend impossible de croire qu'on ait cessé d'in-

téresser l'objet de sa tendresse. Il semble que l'on éprouve un sentiment qui doit se communiquer ; il semble qu'on ne soit séparé que par une barrière qui ne vient point de sa volonté ; qu'en lui parlant, en le voyant, il ressentira le passé, il retrouvera ce qu'il a éprouvé ; que des cœurs qui se sont tout confié, ne sauroient cesser de s'entendre ; et rien ne peut faire renaître l'entraînement dont une autre a le secret, et vous savez qu'il est heureux loin de vous, qu'il est heureux souvent par l'objet qui vous rappelle le moins : les traits de sympathie sont restés en vous seule, leur rapport est anéanti. Il faut pour jamais renoncer à voir celui dont la présence renouvelleroit vos souvenirs, et dont les discours les rendroient plus amers ; il faut errer dans les lieux où il vous a aimée, dans ces lieux dont l'immobilité est là, pour attester le changement de tout le reste ; le désespoir est au fond du cœur, tandis que mille devoirs, que la fierté même, commandent de le cacher ; on n'attire la pitié par aucun malheur apparent ; seule en secret, tout votre être a passé de la vie à la mort. Quelle ressource dans le monde peut-il exister contre une telle douleur ? Le courage de se tuer ; mais dans cette situation le secours même de cet acte terrible est privé

de la sorte de douceur qu'on peut y attacher; l'espoir d'intéresser après soi, cette immortalité si nécessaire aux âmes sensibles, est ravie pour jamais à celle qui n'espère plus de regrets. C'est là mourir en effet que n'affliger, ni punir, ni rattacher dans son souvenir, l'objet qui vous a trahi; et le laisser à celle qu'il préfère, est une image de douleur qui se place au-delà du tombeau, comme si cette idée devoit vous y suivre.

La jalousie, cette passion terrible dans sa nature, alors même qu'elle n'est pas excitée par l'amour, rend l'âme frénétique, quand toutes les affections du cœur sont réunies aux ressentimens les plus vifs de l'amour-propre. Tout n'est pas amour dans la jalousie comme dans le regret de n'être plus aimé; la jalousie inspire le besoin de la vengeance; le regret ne fait naître que le désir de mourir: la jalousie est une situation plus pénible, parce qu'elle se compose de sensations opposées, parce qu'elle est mécontente d'elle-même; elle se repent, elle se dévore, et la douleur n'est supportable que lorsqu'elle jette dans l'abattement. Les affections qui forcent à s'agiter dans le malheur, accroissent la peine par chaque mouvement qu'on fait pour l'éviter. Les affections qui mêlent ensemble l'or-

gueil et la tendresse, sont les plus cruelles de toutes ; ce que vous éprouvez de sensible affoiblit le ressort que vous trouveriez dans l'orgueil, et l'amertume qu'il inspire empoisonne la douceur que portent avec elles les peines du cœur, alors même qu'elles tuent.

A côté des malheurs causés par le sentiment, c'est peu que les circonstances extérieures qui peuvent troubler l'union des cœurs; quand on n'est séparé que par des obstacles étrangers au sentiment réciproque, on souffre, mais l'on peut et rêver et se plaindre : la douleur n'est point attachée à ce qu'il y a de plus intime dans la pensée, elle peut se prendre au dehors de soi. Cependant des âmes d'une vertu sublime ont trouvé en elles-mêmes des combats insurmontables : Clémentine peut se rencontrer dans la réalité, et mourir au lieu de triompher. C'est ainsi que, dans des degrés différens, l'amour bouleverse le sort des cœurs sensibles qui l'éprouvent.

Il est un dernier malheur dont la pensée n'ose approcher, c'est la perte sanglante de ce qu'on aime, c'est cette séparation terrible qui menace chaque jour tout ce qui respire, tout ce qui vit sous l'empire de la mort. Ah! cette douleur, sans bornes, est la moins redoutable de toutes : comment survivre à l'objet dont on

étoit aimé, à l'objet qu'on avoit choisi pour l'appui de sa vie, à celui qui faisoit éprouver l'amour tel qu'il anime un caractère tout entier créé pour le ressentir? Quoi! l'on croiroit possible d'exister dans un monde qu'il n'habitera plus, de supporter des jours qui ne le rameneront jamais, de vivre de souvenirs dévorés par l'éternité; de croire entendre cette voix, dont les derniers accens vous furent adressés, rappeler vers elle, en vain, l'être qui fut la moitié de sa vie, et lui reprocher les battemens d'un cœur qu'une main chérie n'échauffera plus?

Ce que j'ai dit s'applique presque également aux deux sexes; il me reste à considérer ce qui nous regarde particulièrement. O femmes! vous, les victimes du temple où l'on vous dit adorées, écoutez-moi.

La nature et la société ont déshérité la moitié de l'espèce humaine; force, courage, génie, indépendance, tout appartient aux hommes, et s'ils environnent d'hommages les années de notre jeunesse, c'est pour se donner l'amusement de renverser un trône; c'est comme on permet aux enfans de commander, certains qu'ils ne peuvent forcer d'obéir. Il est vrai, l'amour qu'elles inspirent donne aux femmes un moment de pouvoir absolu; mais c'est dans

l'ensemble de la vie, dans le cours même d'un sentiment, que leur destinée déplorable reprend son inévitable empire.

L'amour est la seule passion des femmes; l'ambition, l'amour de la gloire même leur vont si mal, qu'avec raison un très-petit nombre s'en occupent. Je l'ai dit, en parlant de la vanité; pour une qui s'élève, mille s'abaissent au-dessous de leur sexe, en en quittant la carrière; à peine la moitié de la vie peut-elle être intéressée par l'amour, il reste encore trente ans à parcourir quand l'existence est déjà finie. L'amour est l'histoire de la vie des femmes, c'est un épisode dans celle des hommes; réputation, honneur, estime, tout dépend de la conduite qu'à cet égard les femmes ont tenue; tandis que les lois de la moralité même, selon l'opinion d'un monde injuste, semblent suspendues dans les rapports des hommes avec les femmes; ils peuvent passer pour bons, et leur avoir causé la plus affreuse douleur qu'il soit donné à l'être mortel de produire dans l'âme d'un autre; ils peuvent passer pour vrais, et les avoir trompées: enfin, ils peuvent avoir reçu d'une femme les services, les marques de dévouement qui lieroient ensemble deux amis, deux compagnons d'armes, qui déshonoreroient l'un

des deux, s'il se montroit capable de les oublier; ils peuvent les avoir reçus d'une femme, et se dégager de tout, en attribuant tout à l'amour, comme si un sentiment, un don de plus diminuoit le prix des autres. Sans doute, il est des hommes dont le caractère est une honorable exception; mais telle est l'opinion générale sous ce rapport, qu'il en est bien peu qui osassent, sans craindre le ridicule, annoncer dans les liaisons du cœur la délicatesse de principes, qu'une femme se croiroit obligée d'affecter, si elle ne l'éprouvoit pas.

On dira que peu importe au sentiment l'idée du devoir, qu'il n'en a pas besoin tant qu'il existe, et qu'il n'existe plus dès qu'il en a besoin. Il n'est pas vrai du tout que dans la moralité du cœur humain, un lien ne confirme pas un penchant; il n'est pas vrai qu'il n'existe pas plusieurs époques dans le cours d'un attachement, où la moralité resserre les nœuds qu'un écart de l'imagination pouvoit relâcher. Les liens indissolubles s'opposent au libre attrait du cœur; mais un complet degré d'indépendance rend presque impossible une tendresse durable; il faut des souvenirs pour ébranler le cœur, et il n'y a point de souvenirs profonds, si l'on ne croit

pas aux droits du passé sur l'avenir, si quelque idée de reconnoissance n'est pas la base immuable du goût qui se renouvelle; il y a des intervalles dans tout ce qui appartient à l'imagination, et si la moralité ne les remplit pas, dans l'un de ces intervalles passagers, on se séparera pour toujours. Enfin, les femmes sont liées par les relations du cœur, et les hommes ne le sont pas : cette idée même est encore un obstacle à la durée de l'attachement des hommes; car là où le cœur ne s'est point fait de devoir, il faut que l'imagination soit excitée par l'inquiétude, et les hommes sont sûrs des femmes, par des raisons même étrangères à l'opinion qu'ils ont de leur plus grande sensibilité; ils en sont sûrs, parce qu'ils les estiment; ils en sont sûrs, parce que le besoin qu'elles ont de l'appui de l'homme qu'elles aiment, se compose de motifs indépendans de l'attrait même. Cette certitude, cette confiance, si douce à la foiblesse, est souvent importune à la force; la foiblesse se repose, la force s'enchaîne; et dans la réunion des contrastes dont l'homme veut former son bonheur, plus la nature l'a fait pour régner, plus il aime à trouver d'obstacles; les femmes, au contraire, se défiant d'un empire sans fondement réel, cherchent un maître, et se plai-

sent à s'abandonner à sa protection ; c'est donc presque une conséquence de cet ordre fatal, que les femmes détachent en se livrant, et perdent par l'excès même de leur dévouement.

Si la beauté leur assure des succès, la beauté n'ayant jamais une supériorité certaine, le charme de nouveaux traits peut briser les liens les plus doux du cœur; les avantages d'un caractère élevé, d'un esprit remarquable, attirent par leur éclat, mais détachent à la longue tout ce qui leur seroit inférieur. Et comme les femmes ont besoin d'admirer ce qu'elles aiment, les hommes se plaisent à exercer sur leur maîtresse l'ascendant des lumières, et souvent ils hésitent entre l'ennui de la médiocrité, et l'importunité de la distinction.

L'amour-propre, que la société, que l'opinion publique a réuni fortement à l'amour, se fait à peine sentir dans la situation des hommes vis-à-vis des femmes : celle qui leur seroit infidèle, s'avilit en les offensant, et leur cœur est guéri par le mépris. La fierté vient encore aggraver dans une femme les malheurs de l'amour; c'est le sentiment qui fait la blessure, mais l'amour-propre y jette des poisons. Le don de soi, ce sacrifice si

grand aux yeux d'une femme, doit se changer en remords, en souvenir de honte, quand elle n'est plus aimée; et lorsque la douleur, qui d'abord n'a qu'une idée, appelle enfin à son secours tous les genres de réflexions, les hommes condamnés à souffrir l'inconstance, sont consolés par chaque pensée qui les attire vers un nouvel avenir; les femmes sont replongées dans le désespoir par toutes les combinaisons qui multiplient l'étendue d'un tel malheur.

Il peut exister des femmes dont le cœur ait perdu sa délicatesse; elles sont aussi étrangères à l'amour qu'à la vertu; mais il est encore pour celles qui méritent seules d'être comptées parmi leur sexe, il est encore une inégalité profonde dans leurs rapports avec les hommes; les affections de leur cœur se renouvellent rarement; égarées dans la vie, quand leur guide les a trahies, elles ne savent ni renoncer à un sentiment qui ne laisse après lui que l'abîme du néant, ni renaître à l'amour dont leur âme est épouvantée. Une sorte de trouble sans fin, sans but, sans repos, s'empare de leur existence; les unes se dégradent, les autres sont plus près d'une dévotion exaltée que d'une vertu calme; toutes au moins sont marquées du sceau fatal de la douleur;

et pendant ce temps les hommes commandent les armées, dirigent les empires, et se rappellent à peine le nom de celles dont ils ont fait la destinée; un seul mouvement d'amitié laisse plus de traces dans leur cœur que la passion la plus ardente; toute leur vie est étrangère à cette époque, chaque instant y rattache le souvenir des femmes; l'imagination des hommes a tout conquis en étant aimé; le cœur des femmes est inépuisable en regrets; les hommes ont un but dans l'amour, la durée de ce sentiment est le seul bonheur des femmes. Les hommes, enfin, sont aimés parce qu'ils aiment; les femmes doivent craindre à chaque mouvement qu'elles éprouvent, et l'amour qui les entraîne, et l'amour qui va détruire le prestige qui enchaînoit sur leurs pas.

Êtres malheureux! êtres sensibles! vous vous exposez, avec des cœurs sans défense, à ces combats où les hommes se présentent entourés d'un triple airain; restez dans la carrière de la vertu, restez sous sa noble garde; là il est des lois pour vous, là votre destinée a des appuis indestructibles; mais si vous vous abandonnez au besoin d'être aimées, les hommes sont maîtres de l'opinion, les hommes ont de l'empire sur eux-mêmes; les

hommes renverseront votre existence pour quelques instans de la leur.

Ce n'est pas en renonçant au sort que la société leur a fixé, que les femmes peuvent échapper au malheur; c'est la nature qui a marqué leur destinée, plus encore que les lois des hommes; et pour cesser d'être leurs maîtresses, faudroit-il devenir leurs rivaux, et mériter leur haine, parce qu'il faut sacrifier leur amour? Il reste des devoirs, il reste des enfans, il reste aux mères ce sentiment sublime dont la jouissance est dans ce qu'il donne, et l'espoir dans ses bienfaits.

Sans doute, celle qui a rencontré un homme dont l'énergie n'a point effacé la sensibilité, un homme qui ne peut supporter la pensée du malheur d'un autre et met l'honneur aussi dans la bonté; un homme fidèle aux sermens que l'opinion publique ne garantit pas, et qui a besoin de la constance pour jouir du vrai bonheur d'aimer; celle qui seroit l'unique amie d'un tel homme, pourroit triompher au sein de la félicité, de tous les systèmes de la raison. Mais s'il est un exemple qui puisse donner à la vertu même des instans de mélancolie, quelle femme toutefois, quand l'époque des passions est passée, ne s'applaudit pas de s'être détournée de leur route? Qui

pourroit comparer le calme qui suit le sacrifice, et le regret des espérances trompées? A quel prix ne voudroit-on pas n'avoir jamais aimé, n'avoir jamais connu ce sentiment dévastateur qui, semblable au vent brûlant d'Afrique, sèche dans la fleur, abat dans la force, courbe enfin vers la terre la tige qui devoit et croître et dominer !

CHAPITRE V.

Du Jeu, de l'Avarice, de l'Ivresse, etc.

Après ce sentiment malheureux et sublime qui fait dépendre d'un seul objet le destin de notre vie, je vais parler des passions qui soumettent l'homme au joug des sensations égoïstes. Ces passions ne doivent point être rangées dans la classe des ressources qu'on trouve en soi; car rien n'est plus opposé aux plaisirs qui naissent de l'empire sur soi-même, que l'asservissement à ses désirs personnels. Dans cette situation toutefois, si l'on dépend de la fortune, on n'attend rien de l'opinion, de la volonté, des sentimens des hommes; et sous ce rapport, comme on a plus de liberté, on devroit obte-

nir plus de bonheur; néanmoins ces penchans avilissans ne valent aucune véritable jouissance; ils livrent à un instinct grossier, et cependant exposent aux mêmes chances que des désirs plus relevés.

L'on peut trouver dans ces passions honteuses la trace des affections morales dégénérées en impulsions physiques. Il y a dans les libertins, dans ceux qui s'enivrent, dans les joueurs, dans les avares, les deux espèces de mouvement qui font les ambitieux en tout genre, le besoin d'émotion et la personnalité : mais dans les passions morales, on ne peut être ému que par les sentimens de l'âme, et ce qu'on a d'égoïsme n'est satisfait que par le rapport des autres avec soi; tandis que le seul avantage de ces passions physiques, c'est l'agitation qui suspend le sentiment et la pensée; elles donnent une sorte de personnalité matérielle, qui part de soi pour revenir à soi, et fait triompher ce qu'il y a d'animal dans l'homme sur le reste de sa nature.

Examinons cependant, malgré le dégoût qu'un tel sujet inspire, les deux principes de ces passions, le besoin d'émotion et l'égoïsme. Le premier produit l'amour du jeu, et le second l'avarice; quoiqu'on puisse supposer qu'il faut aimer l'argent pour aimer le

jeu, ce n'est point là la source de ce penchant effréné; la cause élémentaire, la jouissance unique peut-être de toutes les passions, c'est le besoin et le plaisir de l'émotion. On ne trouve de bon dans la vie que ce qui la fait oublier; et si l'émotion pouvoit être un état durable, bien peu de philosophes se refuseroient à convenir qu'elle seroit le souverain bien. Il est, et je tâcherai de le prouver dans la troisième Partie de cet ouvrage, il est des distractions utiles et constantes pour l'homme qui sait se dominer; mais la foule des êtres passionnés qui veulent échapper à leur ennemi commun, la sensation douloureuse de la vie, se précipite dans une ivresse qui, confondant les objets, fait disparoître la réalité de tout. Dans un moment d'émotion, il n'y a plus de jugement, il n'y a que de l'espérance et de la crainte : on éprouve quelque chose du plaisir des rêves, les limites s'effacent, l'extraordinaire paraît possible, et les bornes ou les chaînes de ce qui est et de ce qui sera, s'éloignent ou se soulèvent à vos yeux. Dans le tumulte et la succession rapide des sensations qui s'emparent d'une âme violemment émue, le danger, même sans but, est un plaisir pendant la durée de l'action. Sans doute c'est un sen-

timent très-pénible que de craindre à l'avance le péril qui menace, c'est de la souffrance dans le calme; mais l'instant de la décision, mais le jeu, quelque cher qu'il soit dans le moment où il se hasarde, est une espèce de jouissance, c'est-à-dire, d'étourdissement. Cet état devient quelquefois tellement nécessaire à ceux qui l'ont éprouvé, qu'on voit des marins traverser de nouveau les mers, seulement pour ressentir l'émotion des dangers auxquels ils ont échappé.

Le grand jeu de la gloire est difficile à préparer; un tapis vert, des dés y suppléent. L'agitation de l'âme est un besoin trompeur auquel la plupart des hommes se livrent, sans penser à ce qui succède à cette agitation. Ils hasardent la fortune qui les fait vivre; ils se précipitent dans les batailles où la mort, ou plus encore les souffrances les menacent, pour retrouver ce mouvement qui les sépare des souvenirs et de la prévoyance, donne à l'existence quelque chose d'instantané, fait vivre et cesser de réfléchir.

Quel triste cachet de la destinée humaine! quelle irrécusable preuve de malheur, que ce besoin d'éviter le cours naturel de la vie, d'enivrer les facultés qui servent à la juger! Le monde est agité par l'inquiétude de chaque

homme, et ces armées innombrables qui couvrent la surface de la terre sont l'invention cruelle des soldats, des officiers, des rois, pour chercher dans la destinée quelque chose que la nature n'y a point mis, ou tout au moins pour obtenir cette interruption momentanée de la durée successive des idées habituelles, cette émotion qui soulage du poids de la vie.

Mais, indépendamment de tout ce qu'il faut hasarder et perdre pour se mettre dans une situation qui vous procure de telles sortes de jouissances, il n'existe rien de plus pénible que l'instant qui succède à l'émotion; le vide qu'elle laisse après elle est un plus grand malheur que la privation même de l'objet dont l'attente vous agitait. Ce qu'il y a de plus difficile à supporter pour un joueur, ce n'est pas d'avoir perdu, mais de cesser de jouer. Les mots qui servent aux autres passions sont très-souvent empruntés de celle-là, parce qu'elle est une image matérielle de tous les sentimens qui s'appliquent à de plus grandes circonstances; ainsi l'amour du jeu aide à comprendre l'amour de la gloire, et l'amour de la gloire à son tour explique l'amour du jeu.

Tout ce qui établit des analogies, des ressemblances, est un garant de plus de la vérité du système. Si l'on parvenoit à rallier la nature

morale à la nature physique, l'univers entier à une seule pensée, on auroit presque dérobé le secret de la Divinité.

La plupart des hommes cherchent donc à trouver le bonheur dans l'émotion, c'est-à-dire dans une sensation rapide, qui gâte un long avenir : d'autres se livrent par calcul, et surtout par caractère à la personnalité; mécontens de leurs relations avec les autres, ils croient avoir trouvé un secret sûr pour être heureux, en se consacrant à eux-mêmes, et ils ne savent pas que ce n'est pas seulement de la nature du joug, mais de la dépendance en elle-même que naît le malheur de l'homme. L'avarice est de tous les penchans celui qui fait le mieux ressortir la personnalité. Aimer l'argent, pour arriver à tel ou tel but, c'est le regarder comme un moyen, et non comme l'objet; mais il est une espèce d'hommes qui, considérant en général la fortune comme une manière d'acquérir des jouissances, ne veulent cependant en goûter aucune; les plaisirs, quels qu'ils soient, vous associent aux autres, tandis que la possibilité de les obtenir est en soi seul, et l'on dissipe quelque chose de son égoïsme, en le satisfaisant au dehors. L'avenir inquiète tellement les avares, qu'ils aiment à sacrifier le

présent comme pourroit le faire la vertu la plus relevée : la personnalité de l'avare va si loin, qu'il finit par immoler lui à lui-même; il s'aime tant demain, qu'il se prive de tout chaque jour pour embellir le jour suivant; et comme tous les sentimens qui ont le caractère de la passion dévorent jusqu'à l'objet même qu'ils chérissent, l'égoïsme devient destructeur du bien-être qu'il veut conserver, et l'avarice interdit tous les avantages que l'argent pourroit valoir.

Je ne m'arrêterai point à parler des malheurs causés par l'avarice; on ne voit point de gradation ni de nuance dans cette singulière passion; tout y paroît également douloureux et vil. Comment avoir l'idée de cette fureur de personnalité? Quel but que soi pour sa propre vie! quel homme peut se choisir pour l'objet de sa pensée, sans admettre d'intermédiaire entre sa passion et lui-même?

Il y a tant d'incertitude dans ce qu'on désire, de dégoût dans ce qu'on éprouve, qu'on ne peut concevoir comment on aurait le courage d'agir, si ses actions retournant à ses sensations, et ses sensations à ses actions, on savoit si positivement le prix de ce qu'on fait, la récompense de ses efforts. Comment exister

sans être utile, et se donner la peine de vivre quand personne ne s'affligeroit de nous voir mourir!

Si l'avare, si l'égoïste sont incapables de ces retours sensibles, il est un malheur particulier à de tels caractères auquel ils ne peuvent jamais échapper ; ils craignent la mort, comme s'ils avoient su jouir de la vie : après avoir sacrifié leurs jours présens à leurs jours à venir, ils éprouvent une sorte de rage, en voyant s'approcher le terme de l'existence: les affections du cœur augmentent le prix de la vie en diminuant l'amertume de la mort : tout ce qui est aride fait mal vivre et mal mourir; enfin les passions personnelles sont de l'esclavage autant que celles qui mettent dans la dépendance des autres; elles rendent également impossible l'empire sur soi-même, et c'est dans le libre et constant exercice de cette puissance qu'est le repos et ce qu'il y a de bonheur.

Les passions qui dégradent l'homme, en resserrant son égoïsme dans ses sensations, ne produisent pas, sans doute, ces bouleversemens de l'âme où l'homme éprouve toutes les douleurs que ses facultés lui permettent de ressentir; mais il ne reste aux peines causées par des penchans méprisables, aucun genre de consolation ; le dégoût qu'elles inspirent

aux autres passe jusqu'à celui qui les éprouve; il n'y a rien de plus amer dans l'adversité que de ne pas pouvoir s'intéresser à soi : l'on est malheureux sans trouver même de l'attendrissement dans son âme ; il y a quelque chose de desséché dans tout votre être, un sentiment d'isolement si profond, qu'aucune idée ne peut se joindre à l'impression de la douleur ; il n'y a rien dans le passé, il n'y a rien dans l'avenir, il n'y a rien autour de soi ; on souffre à sa place, mais sans pouvoir s'aider de sa pensée, sans oser méditer sur les différentes causes de son infortune, sans se relever par de grands souvenirs où la douleur puisse s'attacher.

CHAPITRE VI.

De l'Envie et de la Vengeance.

Il est des passions qui n'ont pas précisément de but, et cependant remplissent une grande partie de la vie ; elles agissent sur l'existence sans la diriger, et l'on sacrifie le bonheur à leur puissance négative ; car, par leur nature, elles n'offrent pas même l'illusion d'un espoir et d'un avenir, mais seulement elles donnent le besoin de satisfaire l'âpre sentiment qu'elles

inspirent ; il semble que de telles passions ne soient composées que du mauvais succès de toutes ; de ce nombre, mais avec des nuances différentes, sont l'envie et la vengeance.

L'envie ne promet aucun genre de jouissances, même de celles qui amènent du malheur à leur suite. L'homme qui a cette disposition voit dans le monde beaucoup plus de sujets de jalousie qu'il n'en existe réellement ; et pour se croire à la fois heureux et supérieur, il faudroit juger de son sort par l'envie que l'on inspire : c'est un mobile dont l'objet est une souffrance, et qui n'exerce l'imagination, cette faculté inséparable de la passion, que sur une idée pénible. La passion de l'envie n'a point de terme, parce qu'elle n'a point de but; elle ne se refroidit point, parce que ce n'est d'aucun genre d'enthousiasme, mais de l'amertume seule qu'elle s'alimente, et que chaque jour accroît ses motifs par ses effets ; celui qui commence par haïr inspire une irritation propre à faire mériter sa haine qui d'abord étoit injuste. Les poètes se sont exercés sur tous les emblèmes de malheur qu'il falloit attacher à l'envie. Quel triste sort, en effet, que celui d'une passion qui se dévore elle-même, et, poursuivie sans cesse par l'image de ce qui la blesse, ne peut se représenter une circonstance

quelconque où elle trouveroit du repos! Il y a tant de maux sur la terre cependant, qu'il sembleroit que tout ce qui arrive dans le monde dût être une jouissance pour l'envie; mais elle est si difficile en malheurs, que s'il reste de la considération à côté des revers, un sentiment à travers mille infortunes, une qualité parmi des torts, si le souvenir de la prospérité relève dans la misère, l'envieux souffre et déteste encore: il démêle, pour haïr, des avantages inconnus à celui qui les possède; il faudroit, pour qu'il cessât de s'agiter, qu'il crût tout ce qui existe inférieur à sa fortune, à ses talens, à son bonheur même; et il a la conscience, au contraire, que nul tourment ne peut égaler l'impression aride et desséchante que sa passion dominatrice produit sur lui. Enfin l'envie prend sa source dans ce terrible sentiment de l'homme qui lui rend odieux le spectacle du bonheur qu'il ne possède pas, et lui feroit préférer l'égalité de l'enfer aux gradations dans le paradis. La gloire, la vertu, le génie viennent se briser contre cette force destructive; elle met une borne aux efforts, aux élans de la nature humaine; son influence est souveraine: car qui blâme, qui déjoue, qui s'oppose, qui renverse, qui se saisit enfin de la force destructive, finit toujours par triompher.

Mais le mal que l'envieux sait causer ne lui compose pas même un bonheur selon ses vœux ; chaque jour la fortune ou la nature lui donnent de nouveaux ennemis ; vainement il en fait ses victimes, aucun de ses succès ne le rassure, il se sent inférieur à ce qu'il détruit, il est jaloux de ce qu'il immole ; enfin, à ses yeux même, il est toujours humilié, et ce supplice s'augmente par tout ce qu'il fait pour l'éviter.

Il est une passion dont l'ardeur est terrible, une passion plus redoutable dans ce temps que dans tous les autres, c'est la vengeance. Il ne peut être question de bonheur positif obtenu par elle, puisqu'elle ne doit sa naissance qu'à une grande douleur, qu'on croit adoucir en la faisant partager à celui qui l'a causée ; mais il n'est personne qui, dans diverses circonstances de sa vie, n'ait ressenti l'impulsion de la vengeance ; elle dérive immédiatement de la justice, quoique ses effets y soient souvent si contraires. Faire aux autres le mal qu'ils vous ont fait, se présente d'abord comme une maxime équitable ; mais ce qu'il y a de naturel dans cette passion ne rend ses conséquences ni plus heureuses, ni moins coupables ; c'est à combattre les mouvemens involontaires qui entraînent vers

un but condamnable, que la raison est particulièrement destinée; car la réflexion est autant dans la nature que l'impulsion.

Il est certain d'abord qu'on soutient difficilement l'idée de savoir heureux l'objet qui vous a plongé dans le désespoir. Ce tableau vous poursuit, comme, par un mouvement contraire, l'imagination de la pitié offre la peinture des douleurs qu'elle excite à soulager. L'opposition de votre peine et de la félicité de votre ennemi, produit dans le sang un véritable soulèvement.

Ce qu'on a le plus de peine aussi à supporter dans l'infortune, c'est l'absorbation, la fixation sur une seule idée; et tout ce qui porte la pensée au dehors de soi, tout ce qui excite à l'action trompe le malheur. Il semble qu'en agissant on va changer la situation de son âme; et le ressentiment, ou l'indignation contre le crime étant d'abord ce qui est le plus apparent dans sa propre douleur, on croit, en satisfaisant ce mouvement, échapper à tout ce qui doit le suivre; mais en observant un cœur généreux et sensible, on découvre qu'on seroit plus malheureux encore après s'être vengé qu'auparavant. L'occupation où l'on est de son ressentiment, l'effort qu'on fait sur soi pour le combattre,

remplit la pensée de diverses manières ; après s'être vengé, l'on reste seul avec sa douleur, sans autre idée que la souffrance. Vous rendez à votre ennemi, par votre vengeance, une espèce d'égalité avec vous ; vous le sortez de dessous le poids de votre mépris, vous vous sentez rapproché par l'action même de punir ; si l'effort que vous tenteriez pour vous venger étoit inutile, votre ennemi auroit sur vous l'avantage qu'on prend toujours sur les volontés impuissantes, quelle qu'en soit la nature et l'objet. Tous les genres d'égarement sont excusables dans les véritables douleurs ; mais ce qui démontre cependant combien la vengeance tient à des mouvemens condamnables, c'est qu'il est beaucoup plus rare de se venger par sensibilité que par esprit de parti, ou par amour-propre.

Les âmes généreuses qui se sont abandonnées à des mouvemens coupables, ont fait un tort immense à l'ascendant de la moralité ; elles ont réuni à des torts graves des motifs élevés, et le sens même des mots s'est trouvé changé par les pensées accessoires que leur exemple y a réunies. Le même terme exprime l'assassinat de César, et celui de Henri IV ; et les grands hommes qui se sont cru le droit de faire plier une loi de la moralité devant leurs

intentions sublimes, ont fait plus de mal par la latitude qu'ils ont donnée à l'idée de la vertu, que les scélérats méprisés dont les actions ont exalté l'horreur qu'inspire le crime. Enfin, par quelque motif qu'on se croie excité à la vengeance, il faut répéter à ceux qui voudroient s'y abandonner, non pas qu'ils n'y trouveroient pas de bonheur, ils ne le savent que trop; mais il faut leur répéter qu'il n'est point de fléau politique plus redoutable.

Cette passion pourroit perpétuer le malheur depuis la première offense, jusqu'à la fin de la race humaine : et dans les temps où les fureurs des partis ont emporté tous les hommes dans tous les sens au-delà des bornes de la vertu, de la raison et d'eux-mêmes, les révolutions ne cessent que quand chacun n'est plus agité par le besoin de prévenir ou d'éviter les effets de la vengeance.

On se persuade que la crainte d'être puni peut empêcher les hommes violens de se porter à de certains excès; ce n'est pas du tout connoître la nature de l'emportement. Quand on est criminel de sang-froid, comme on calcule toujours, tels périls, tels obstacles de plus peuvent arrêter; mais les hommes passionnés qui se précipitent dans les révolutions, sont

irrités par la crainte même, si l'on parvient à la leur faire éprouver; la peur excite les caractères impétueux au lieu de les contenir.

Il est une réflexion qui devroit servir de guide à ceux qui se mêlent des grands débats des hommes entre eux; c'est qu'ils doivent considérer leurs ennemis comme étant de leur nature; il y a malheureusement de l'homme jusque dans le scélérat, et l'on ne se sert jamais cependant de la connoissance de soi, pour s'aider à deviner un autre. On dit qu'il faut contraindre, humilier, punir, et l'on sait néanmoins que de pareils moyens ne produiroient dans notre âme qu'une exaspération irréparable; on voit ses ennemis comme une chose physique qu'on peut abattre, et soi-même, comme un être moral que sa propre volonté seule doit diriger.

S'il est une passion destructive du bonheur et de l'existence des pays libres, c'est la vengeance; l'enthousiasme qu'inspire la liberté, l'ambition qu'elle excite, met les hommes dans un plus grand mouvement, fait naître plus d'occasions d'être opposés les uns aux autres. L'amour de la patrie l'emportoit tellement chez les Romains sur toute autre passion, que les ennemis servoient ensemble et d'un commun accord, les intérêts de la république. Si

la vengeance n'est pas proscrite par l'esprit public dans une nation où chaque individu existe de toute sa force personnelle, où le despotisme ne comprimant point la masse, chaque homme a une valeur et une puissance particulières, les individus finiront par haïr tous les individus, et le lien de parti se rompant à mesure qu'un nouveau mouvement crée de nouvelles divisions, il n'y aura point d'homme qui n'ait, après un certain temps, des motifs pour détester successivement tout ce qu'il a connu dans sa vie.

Certes, le plus bel exemple qui pût exister de renonciation à la vengeance, ce seroit en France, si la haine cessoit de renouveler les révolutions; si le nom français, par orgueil et par patriotisme, rallioit tous ceux qui ne sont pas assez criminels pour que le pardon même ne fût pas cru de leur propre cœur. Sans doute, ce seroit un héroïque oubli, mais il est tellement nécessaire que, même en jugeant son étonnante difficulté, on a besoin de l'espérer encore. La France ne peut être sauvée que par ce moyen, et les partisans de la liberté, les amateurs des arts, les admirateurs du génie, les amis d'un beau ciel, d'une nature féconde, tout ce qui sait penser, tout ce qui a besoin de sentir, tout ce qui veut

vivre, enfin, de la vie des idées, ou des sensations fortes, implore à grands cris le salut de cette France.

CHAPITRE VII.

De l'Esprit de parti.

Il faut avoir vécu contemporain d'une révolution religieuse ou politique, pour savoir quelle est la force de cette passion. Elle est la seule dont la puissance ne se démontre pas également dans tous les temps et dans tous les pays. Il faut qu'une fermentation, causée par des événemens extraordinaires, développe ce sentiment, dont le germe existe toujours chez un grand nombre d'hommes, mais peut mourir avec eux sans qu'ils aient jamais eu l'occasion de le reconnoître.

Des querelles frivoles, telles que des disputes sur la musique, sur la littérature, peuvent donner quelques idées légères de la nature de l'esprit de parti; mais il n'existe tout entier, mais il n'est l'action dévorante qui consume les générations et les empires, que dans ces grands débats où l'imagination peut pui-

ser sans mesure tous les motifs d'enthousiasme ou de haine.

On doit d'abord distinguer l'esprit de parti, de l'amour-propre qui fait tenir à l'opinion qu'on a soutenue; il en diffère tellement qu'on peut même quelquefois mettre ces deux penchans en opposition. Un homme diversement célèbre, M. de Condorcet, avoit précisément le caractère de l'esprit de parti. Ses amis assurent qu'il auroit écrit contre son opinion, qu'il l'auroit et désavouée et combattue ouvertement, sans confier à personne le secret de ses efforts, s'il avoit cru que ce moyen pût servir à faire triompher la cause de cette opinion même. L'orgueil, l'émulation, la vengeance, la crainte, prennent le masque de l'esprit de parti, mais cette passion à elle seule est plus ardente; elle est du fanatisme et de la foi, à quelque objet qu'elle s'applique.

Eh! qu'y a-t-il au monde de plus violent et de plus aveugle que ces deux sentimens? Pendant les siècles déchirés par les querelles religieuses, on a vu des hommes obscurs, sans aucune idée de gloire, sans aucun espoir d'être connus, employer tous les moyens, braver tous les dangers pour servir la cause qu'ils avoient adoptée. Un beaucoup plus grand nombre d'hommes se mêle aux querelles po-

litiques, parce que dans les intérêts de ce genre, toutes les passions se joignent à l'esprit de parti, et décident à suivre l'un ou l'autre étendard; mais le pur fanatisme, dans tous les temps, et pour quelque but que ce soit, n'existe que dans un certain nombre d'hommes, qui auroient été catholiques ou protestans dans le quinzième siècle, et se font aujourd'hui aristocrates ou jacobins. Ce sont des esprits crédules, soit qu'ils se passionnent pour ou contre les vieilles erreurs; et leur violence, sans arrêt, leur donne le besoin de se placer à l'extrême de toutes les idées, pour y mettre à l'aise leur jugement et leur caractère.

L'exaltation de ce qu'on appelle la philosophie est une superstition comme le culte des préjugés; les mêmes défauts conduisent aux deux excès contraires, et c'est la différence des situations ou le hasard d'un premier mot, qui, dans la classe commune, fait de deux hommes de parti, deux ennemis ou deux complices.

L'homme éclairé, qui d'abord adopta la cause des principes, parce que sa pensée n'avoit pu s'astreindre à respecter des préjugés absurdes, alors qu'il embrasse une vérité avec l'esprit de parti, perd la faculté de raisonner,

ainsi que le partisan de l'erreur, et bientôt emploie des moyens semblables. De même qu'on a vu prêcher l'athéisme avec l'intolérance de la superstition, l'esprit de parti commande la liberté avec la fureur du despotisme.

On a dit souvent, dans le cours de la révolution de France, que les aristocrates et les jacobins tenoient le même langage, étoient aussi absolus dans leurs opinions, et, selon la diversité des situations, adoptoient un système de conduite également intolérant. Cette remarque doit être considérée comme une simple conséquence du même principe. Les passions rendent les hommes semblables entre eux, comme la fièvre jette dans le même état des tempéramens divers; et de toutes les passions, la plus uniforme dans ses effets, c'est l'esprit de parti.

Elle s'empare de vous comme une espèce de dictature, qui fait taire toutes les autorités de l'esprit, de la raison et du sentiment : sous cet asservissement, pendant qu'il dure, les hommes sont moins malheureux que par le libre arbitre qui reste encore aux autres passions ; dans celle-là, la route qu'il faut suivre est commandée comme le but qu'on doit atteindre : les hommes dominés par cette pas-

sion sont inébranlables jusque dans le choix de leurs moyens, ils ne voudroient pas les modifier, même pour arriver plus sûrement à leur objet : les chefs, comme dans toutes les religions, sont plus adroits, parce qu'ils sont moins enthousiastes ; mais les disciples se font un article de foi de la route autant que du but. Il faut que les moyens soient de la nature de la cause, parce que cette cause, paroissant la vérité même, doit triompher seulement par l'évidence et la force. Je vais rendre cette idée sensible par des exemples.

Dans l'assemblée constituante, les membres du côté droit auroient pu faire passer quelques-uns des décrets qui les intéressoient, s'ils eussent laissé la parole à des hommes plus modérés qu'eux, et par conséquent plus agréables au parti populaire; mais ils aimoient mieux perdre leur cause, en la faisant soutenir par l'abbé Maury, que de la gagner en la laissant défendre par un orateur qui ne fût pas précisément de leur opinion sous tous les autres rapports. Un triomphe acquis par une condescendance est une défaite pour l'esprit de parti.

Lorsque les constitutionnels luttoient contre les jacobins, si les aristocrates avoient adopté le système des premiers, s'ils avoient conseillé

au roi de se livrer à eux, ils auroient alors renversé l'ennemi commun, sans perdre l'espoir de se défaire un jour de leurs alliés. Mais dans l'esprit de parti, l'on aime mieux tomber, en entraînant ses ennemis, que triompher avec quelqu'un d'entre eux.

Lorsqu'en étant assidu aux élections, on pouvoit influer sur le choix des hommes dont alloit dépendre le sort de la France, les aristocrates aimoient mieux l'exposer au joug des scélérats, que de reconnoître quelques-uns des principes de la révolution, en votant dans les assemblées primaires.

L'intégrité du dogme importe davantage encore que le succès de la cause. Plus l'esprit de parti est de bonne foi, moins il admet de conciliation ou de traité d'aucun genre; et comme ce ne seroit pas croire véritablement à l'existence efficace de sa religion que de recourir à l'art pour l'établir, dans un parti, l'on se rend suspect en raisonnant, en reconnoissant même la force de ses ennemis, en faisant le moindre sacrifice pour assurer la plus grande victoire.

Quel exemple de cet esprit impliable, dans chaque détail comme dans l'ensemble, le parti populaire aussi n'a-t-il pas donné? Combien de fois n'a-t-il pas refusé tout ce qui pouvait

ressembler à une modification ? L'ambition sait se plier à chacune des circonstances pour profiter de toutes ; la vengeance même peut retarder ou détourner sa marche ; mais l'esprit de parti est comme les forces aveugles de la nature, qui vont toujours dans la même direction ; cette impulsion une fois donnée à la pensée, elle prend un caractère de roideur qui lui ôte, pour ainsi dire, ses attributs intellectuels : on croit se heurter contre quelque chose de physique lorsqu'on parle à des hommes qui se précipitent dans la ligne de leur opinion. Ils n'entendent, ni ne voient, ni ne comprennent : avec deux ou trois raisonnemens ils font face à toutes les objections ; et lorsque ces traits lancés n'ont pas convaincu, ils ne savent plus avoir recours qu'à la persécution.

L'esprit de parti unit les hommes entre eux par l'intérêt d'une haine commune, mais non par l'estime ou l'attrait du cœur ; il anéantit les affections qui existent dans l'âme, pour y substituer des liens formés seulement par les rapports d'opinion. L'on sait moins de gré à un homme de ce qu'il fait pour vous que pour votre cause. Vous avoir sauvé la vie est un mérite beaucoup moins grand à vos yeux que de penser comme vous ; et, par un code singulier, l'on n'établit les relations d'attachement

et de reconnoissance qu'entre les personnes du même avis. La limite de son opinion est aussi celle de ses devoirs ; et si l'on reçoit, dans quelque circonstance, des secours d'un homme qui suit un parti contraire au sien, il semble que la confraternité humaine n'existe plus avec lui, et que le service qu'il vous a rendu soit un hasard qu'on doit totalement séparer de celui qui l'a fait naître. Les grandes qualités d'un homme qui n'a pas la même religion politique que vous, ne peuvent être comptées par ses adversaires : les torts, les crimes même de ceux qui partagent votre opinion, ne vous détachent pas d'eux. Le grand caractère de la véritable passion est d'anéantir tout ce qui n'est pas elle, et une idée dominante absorbe toutes les autres.

Il n'est point de passion qui doive plus entraîner à tous les crimes, par cela même que celui qui l'éprouve est enivré de meilleure foi ; et que le but de cette passion n'étant pas personnel à l'individu qui s'y livre, il croit se dévouer en faisant le mal, conserve le sentiment de la vertu en commettant les plus grands crimes, et n'éprouve ni les craintes, ni les remords inséparables des passions égoïstes, des passions qui sont coupables aux yeux de celui même qui s'y abandonne.

L'esprit de parti n'a point de remords. Son premier caractère est de voir son objet tellement au-dessus de tout ce qui existe, qu'il ne peut se repentir d'aucun sacrifice quand il s'agit d'un tel but. La dépopulation de la France étoit conçue par la féroce ambition de Robespierre, exécutée par la bassesse de ses agens; mais cette affreuse idée étoit admise par l'esprit de parti lui seul, et l'on a dit, sans être un assassin, *il y a deux millions d'hommes de trop en France.*

L'esprit de parti est exempt de crainte, non pas seulement par l'exaltation de courage qu'il peut inspirer, mais par la sécurité qu'il fait naître : les jacobins et les aristocrates, depuis le commencement de la révolution, n'ont pas un instant désespéré du triomphe de leur opinion; et au milieu des revers qui ont frappé si constamment les aristocrates, il y avoit quelque chose de béat dans la certitude avec laquelle ils débitoient des nouvelles que la foi la plus superstitieuse auroit à peine adoptées.

Il y a cependant quelques nuances générales qui, sans application particulière à la révolution de France, distinguent l'esprit de parti de ceux qui défendent les anciens préjugés, d'avec l'esprit de parti de ceux qui veulent éta-

blir de nouveaux principes. L'esprit de parti des premiers est de meilleure foi, celui des novateurs est plus habile; la haine des premiers est plus profonde, celle des autres est plus agissante; les premiers s'attachent plus aux hommes, les novateurs davantage aux choses; les premiers sont plus implacables, les seconds plus meurtriers; les premiers regardent leurs adversaires comme des impies, les seconds les considèrent comme des obstacles; en sorte que les premiers détestent par sentiment, tandis que les autres détruisent par calcul, et qu'il y a moins de paix à espérer des partisans des anciens préjugés, et plus à redouter de la guerre faite par leurs ennemis.

Malgré ces différences cependant, les caractères généraux sont toujours pareils. L'esprit de parti est une sorte de frénésie de l'âme qui ne tient point à la nature de son objet. C'est ne plus voir qu'une idée, lui rapporter tout, et n'apercevoir que ce qui peut s'y réunir: il y a une sorte de fatigue à l'action de comparer, de balancer, de modifier, d'excepter, dont l'esprit de parti délivre entièrement. Les violens exercices du corps, l'attaque impétueuse qui n'exige aucune retenue, donnent une sensation physique très-vive et très-enivrante: il en est de même au moral de cet emportement

de la pensée qui, délivrée de tous ses liens, voulant seulement aller en avant, s'élance sans réflexion aux opinions les plus extrêmes.

Jamais il ne peut en coûter à l'esprit de parti, d'abandonner des avantages individuels dont on sait la mesure, pour un but tel que cette passion le fait concevoir, pour un but qui n'a jamais rien de réel, de jugé, ni de connu, et que l'imagination revêt de toutes les illusions dont la pensée est susceptible. La démocratie ou la royauté sont le paradis de leurs vrais enthousiastes; ce qu'elles ont été, ce qu'elles peuvent devenir n'a aucun rapport avec les sensations que leurs partisans éprouvent à leur nom; à lui seul il remue toutes les affections ardentes et crédules dont l'homme est susceptible.

Par cette analyse, on voit que la source de l'esprit de parti est tout-à-fait étrangère au sentiment du crime; mais si cet examen philosophique inspire un moment d'indulgence, combien les effets affreux de cette passion ne ramènent-ils pas à l'effroi qu'elle doit inspirer!

Il n'en est point qui puisse à cet excès borner la pensée et dépraver la moralité. L'esprit humain ne peut avoir son développement, ne peut faire de véritables progrès qu'en arrivant à l'impartialité la plus absolue, en effaçant au

dedans de soi la trace de toutes les habitudes, de tous les préjugés, en se faisant, comme Descartes, une méthode indépendante de toutes les routes déjà tracées. Or, quand la pensée est une fois saisie de l'esprit de parti, ce n'est pas des objets à soi, mais de soi vers les objets que partent les impressions; on ne les attend pas, on les devance, et l'œil donne la forme au lieu de recevoir l'image. Les hommes d'esprit qui, dans toute autre circonstance, cherchent à se distinguer, ne se servent jamais alors que du petit nombre d'idées qui leur sont communes avec les plus bornés d'entre ceux de la même opinion. Il y a une sorte de cercle magique tracé autour du sujet de ralliement, que tout le parti parcourt et que personne ne peut franchir; soit qu'on redoute, en multipliant ses raisonnemens, d'offrir un plus grand nombre de points d'attaque à ses ennemis : soit que la passion ait également dans tous les hommes plus d'identité que d'étendue, plus de force que de variété. Placés à l'extrême d'une idée comme des soldats à leur poste, jamais vous ne pourrez les décider à venir à la découverte d'un autre point de vue de la question; et tenant à quelques principes comme à des chefs, à des opinions, comme à des sermens, on diroit que vous leur proposez

une trahison, quand vous voulez les engager à examiner, à s'occuper d'une idée nouvelle, à combiner de nouveaux rapports.

Cette manière de ne considérer qu'un seul côté dans tous les objets, et de les présenter toujours dans le même sens, est ce que l'on peut imaginer de plus fatigant dès qu'on n'est pas susceptible de l'esprit de parti; et l'homme le plus impartial, témoin d'une révolution, finit par ne plus savoir comment retrouver le vrai, au milieu des tableaux imaginaires où chaque parti croit montrer la vérité avec évidence. Les géomètres appellent à eux la certitude par des moyens assurés; mais dans cette sphère d'idées où les sensations, les réflexions, les paroles même, s'aident mutuellement à former le corps des vraisemblances, quand les mots les plus nobles ont été déshonorés, les raisonnemens les plus justes faussement enchaînés, les sentimens les plus vrais opposés les uns aux autres, on se croit dans ce chaos que Milton auroit rendu mille fois plus horrible s'il l'avoit pu représenter, dans le monde intellectuel, confondant aux yeux de l'homme le juste et l'injuste, le crime et la vertu.

Un siècle, une nation, un homme, sous le seul rapport des lumières, sont très-long-

temps à se relever du fléau de l'esprit de parti. Les réputations n'ayant plus de rapport avec le mérite réel, l'émulation se ralentit en perdant son objet. L'injustice décourage de la recherche de la vérité; la gloire est rarement contemporaine, et la renommée elle-même est tellement investie par l'esprit de parti, que l'homme vertueux et grand peut ne pas obtenir son recours sur les siècles.

Cette passion étouffe dans les hommes supérieurs les facultés qu'ils tenoient de la nature; et cette carrière de vérité, indéfinie comme l'espace et le temps, dans laquelle l'homme qui pense jouit d'un avenir sans bornes, atteint un but toujours renaissant; cette carrière se referme à la voix de l'esprit de parti, et tous les désirs comme toutes les craintes, vouent à la servitude de la foi les têtes formées pour concevoir, découvrir et juger. Enfin, l'esprit de parti doit être de toutes les passions celle qui s'oppose le plus au développement de la pensée, puisque, comme nous l'avons déjà dit, ce fanatisme ne laisse pas même le choix des moyens pour assurer sa victoire, et que son propre intérêt ne l'éclaire point, quand il est entièrement de bonne foi.

L'esprit de parti arrive souvent à son but

par sa constance et son intrépidité, mais jamais par ses lumières : l'esprit de parti qui calcule n'est déjà plus, c'est alors une opinion, un plan, un intérêt; ce n'est plus la folie, l'aveuglement qui ne pourroit cesser sur un point sans laisser entrevoir tout le reste. Mais si cette passion borne la pensée, quelle influence n'a-t-elle pas sur le cœur!

Je commence par dire qu'il y a une époque de la révolution de France (la tyrannie de Robespierre) dont il me paroît impossible d'expliquer tous les effets par des idées générales, ni sur l'esprit de parti, ni sur les autres passions humaines; ce temps est hors de la nature, au-delà du crime; et, pour le repos du monde, il faut se persuader que nulle combinaison ne pouvant conduire à prévoir, à expliquer de semblables atrocités, ce concours fortuit de toutes les monstruosités morales est un hasard inouï dont des milliers de siècles ne peuvent ramener la chance.

Mais en-deçà de cet horrible terme, combien en France, combien dans tous les temps, l'esprit de parti n'a-t-il pas entraîné d'actions coupables! C'est une passion sans aucune espèce de contre-poids; tout ce qui se rencontre dans sa route doit être sacrifié au but qu'elle se propose. Toutes les autres passions étant

égoïstes, il s'établit dans plusieurs occasions une sorte de balance entre les divers intérêts personnels. Un ambitieux peut quelquefois préférer les plaisirs de l'amitié, les avantages de l'estime, à telle ou telle partie du pouvoir; mais dans l'esprit de parti il n'y a rien que d'absolu, parce qu'il n'y a rien de réel, et que la comparaison se faisant toujours du connu à l'inconnu, de ce qui a une borne, à ce qui est indéfini, ne permet jamais d'hésiter entre cette incommensurable espérance et quelque bien temporel que ce puisse être. Je me sers de l'expression *temporel*, parce que l'esprit de parti déifie la cause qu'il adopte, en espérant de son triomphe des effets au-dessus de la nature des choses.

L'esprit de parti est la seule passion qui se fasse une vertu de la destruction de toutes les vertus, une gloire de toutes les actions qu'on chercheroit à cacher, si l'intérêt personnel les faisoit commettre; et jamais l'homme n'a pu être jeté dans un état aussi redoutable, que lorsqu'un sentiment, qu'il croit honnête, lui commande des crimes; s'il est capable d'amitié, il est plus fier de la sacrifier; s'il est sensible, il s'enorgueillit de dompter sa peine : enfin la pitié, ce sentiment céleste, qui fait de la douleur un lien entre les hommes; la pitié, cette

vertu d'instinct, qui conserve l'espèce humaine, en préservant les individus de leurs propres fureurs, l'esprit de parti a trouvé le seul moyen de l'anéantir dans l'âme, en portant l'intérêt sur les nations entières, sur les races futures, pour le détacher des individus. L'esprit de parti efface les traits de sympathie pour y substituer des rapports d'opinion, il présente les malheurs actuels comme le moyen, comme la garantie d'un avenir immortel, d'un bonheur politique au-dessus de tous les sacrifices qu'on peut exiger pour l'obtenir.

Si l'on s'étoit convaincu d'un principe simple; c'est que les hommes n'ont pas le droit de faire le mal pour arriver au bien, nous n'aurions pas vu tant de victimes humaines immolées sur l'autel même des vertus. Mais depuis que ces transactions ont existé entre le présent et l'avenir, entre le sacrifice de la génération actuelle et les dons à faire à la génération future, il n'y a point eu de bornes qu'un nouveau degré de passion ne se crût en droit de franchir; et souvent des hommes, enclins au crime, croyant s'enivrer des exemples de Brutus, de Manlius, de Pison, ont proscrit la vertu, parce que de grands hommes avoient immolé le crime; ont assassiné ceux qu'ils haïssoient, parce que les Romains savoient

sacrifier ce qu'ils avoient de plus cher; ont massacré de foibles ennemis, parce que des âmes généreuses avoient attaqué leurs adversaires dans la puissance, et ne prenant du patriotisme que les sentimens féroces qu'il a pu produire à quelques époques, n'ont eu de grandeur que dans le mal, et ne se sont fiés qu'à l'énergie du crime.

Il sera vrai, cependant, que l'homme vertueux peut surpasser, en force active et dominante, le coupable le plus audacieux. Il manque encore un beau spectacle au monde, c'est un Sylla dans la route de la vertu, un homme dont le caractère démontre que le crime est une ressource de la foiblesse, et que c'est aux défauts des hommes de bien, mais non à leur moralité, qu'il faut attribuer leurs revers.

Après avoir esquissé le tableau de l'esprit de parti, il entre dans mon sujet de parler du bonheur que cette passion peut promettre. Il y a un moment de jouissance dans toutes les passions tumultueuses, c'est le délire qui agite l'existence, et donne au moral l'espèce de plaisir que les enfans éprouvent dans les jeux qui les enivrent de mouvement et de fatigue. L'esprit de parti peut très-bien suppléer à l'usage des liqueurs fortes; et si le petit nombre se dérobe à la vie par l'élévation de la pensée, la foule lui

échappe par tous les genres d'ivresse ; mais quand l'égarement a cessé, l'homme qui se réveille de l'esprit de parti est le plus infortuné des êtres.

D'abord l'esprit de parti ne peut jamais obtenir ce qu'il désire ; les extrêmes sont dans la tête des hommes, mais point dans la nature des choses. Jamais il n'existe un esprit de parti sans qu'il en fasse naître un autre qui lui soit opposé, et le combat ne finit que par le triomphe de l'opinion intermédiaire.

Il faut de l'esprit de parti pour lutter efficacement avec un autre esprit de parti contraire, et tout ce que la raison trouve absurde est précisément ce qui doit réussir contre un ennemi qui prendra aussi des mesures absurdes : ce qui est au dernier terme de l'exagération, transporte sur le terrain où il faut combattre, et donne des armes égales à celles de ses adversaires ; mais ce n'est point par calcul que l'esprit de parti prend ainsi des moyens extrêmes, et leur succès n'est point une preuve des lumières de ceux qui les emploient ; il faut que les chefs, comme les soldats, marchent en aveugles pour arriver ; et celui qui raisonneroit l'extravagance n'auroit jamais, à cet égard, l'avantage d'un véritable fou.

La puissance guerrière est une puissance

toute d'impulsion, et il n'y a que de la guerre dans l'esprit de parti ; car tous ces principes constitués pour l'attaque, ces lois servant d'arme offensive finissent avec la paix, et la victoire la plus complète d'un parti détruit nécessairement toute l'influence de son fanatisme ; rien n'est, rien ne peut rester comme il le veut.

C'est sans doute à l'instinct secret de l'empire que doit avoir le vrai sur les événemens définitifs, du pouvoir que doit prendre la raison dans les temps calmes ; c'est à cet instinct qu'est due l'horreur des combattans pour les partisans des opinions modérées. Les deux factions opposées les considèrent comme leurs plus grands ennemis, comme ceux qui doivent recueillir les avantages de la lutte sans s'être mêlés du combat ; comme ceux enfin qui ne peuvent acquérir que des succès durables, alors qu'ils commencent à en obtenir. Les jacobins, les aristocrates, craignent moins leurs succès réciproques, parce qu'ils les croient passagers, et se connoissent des défauts semblables qui donnent toujours autant d'avantage au vaincu qu'au vainqueur. Mais quand la fluctuation des idées ramène les affaires au point juste et possible, la puissance, la considération de l'esprit de parti est finie, le monde se rasseoit sur ses

bases, l'opinion publique honore la raison et la vertu, et cette époque inévitable peut se calculer comme les lois de la nature. Il n'y a point de guerre éternelle, et point de paix cependant sous la dictée des passions; point de repos sans accord, point de calme sans tolérance, point de parti donc qui, lorsqu'il a détruit ses ennemis, puisse satisfaire ses enthousiastes.

Il est d'ailleurs une autre observation, c'est que, dans ces sortes de guerres, le parti vaincu se venge toujours sur les hommes du triomphe qu'il cède aux choses. Les principes ressortent avec éclat des attaques de leurs antagonistes; les individus succombent sous les attaques de leurs adversaires. Tout homme extrême dans son parti n'est jamais propre à gouverner les affaires de ce parti, lorsqu'il cesse d'être en guerre; et la haine que les opposans portoient à la cause prend la forme du mépris pour ses plus criminels défenseurs. Ce qu'ils ont fait pour le triomphe de leur parti a perdu leur réputation individuelle; ceux même qui les applaudissoient, lorsqu'ils croyoient être préservés par eux de quelques dangers, veulent l'honneur de les juger, lorsque le péril est passé. La vertu est tellement l'idée primitive de tous les hommes, que les complices sont aussi sévères que

les juges, lorsque la solidarité n'existe plus; et les vaincus et les vainqueurs sont réconciliés ensemble, quand les uns renoncent à leur absurde cause, et les autres à leurs coupables chefs.

Les triomphes d'un parti ne servent donc jamais à ceux qui s'y sont montrés les plus violens et les plus injustes.

Mais quand l'esprit de parti, dans toute sa bonne foi, rendroit indifférent aux succès de l'ambition personnelle, jamais cette passion, considérée d'une manière générale, n'est complétement satisfaite par aucun résultat durable; et si elle pouvoit l'être, si elle atteignoit ce qu'elle appelle son but, il n'est point d'espoir qui fût plus détrompé, qui cessât plus sûrement au moment de la jouissance; car il n'en est point dont les illusions aient moins de rapport avec la réalité : il y a quelque chose de vrai dans les satisfactions que donnent la puissance, la gloire; mais lorsque l'esprit de parti triomphe, par cela même il est détruit.

Eh! quel réveil que cet instant! le malheur qu'il cause seroit encore possible à supporter, s'il venoit uniquement de la perte d'une grande espérance; mais par quels moyens racheter les sacrifices qu'elle a coû-

tés, et que devient un homme honnête, alors qu'il se reconnoît coupable d'actions qu'il condamne en recouvrant sa raison ?

Il en coûte de le dire, de peur de modifier l'horreur que doit inspirer le crime ; il y a, dans la révolution, des hommes dont la conduite publique est détestable, et qui, dans les relations privées, s'étoient montrés pleins de vertus. Je le répète, en examinant tous les effets du fanatisme, on acquiert la démonstration, que c'est le seul sentiment qui puisse réunir ensemble des actions coupables et une âme honnête ; de ce contraste doit naître le plus effroyable supplice dont l'imagination puisse se faire l'idée. Les malheurs qui sont causés par le caractère ont leur remède en lui-même ; il y a, jusque dans l'homme profondément criminel, une sorte d'accord qui seul peut faire qu'il existe, et reste lui-même ; les sentimens qui l'ont conduit au crime lui en dérobent l'horreur : il supporte le mépris par le même mouvement qui l'a porté à le mériter. Mais quel supplice que la situation qui permet à un homme estimable de se juger, de se voir, ayant commis de grands crimes !... C'est d'une telle supposition que les anciens ont tiré les plus terribles effets de leurs tragédies : ils attribuent

à la fatalité les actions coupables d'une âme vertueuse. Cette invention poétique, qui fait du rôle d'Oreste le plus déchirant de tous les spectacles, l'esprit de parti peut la réaliser. La main de fer du destin n'est pas plus puissante que cet asservissement à l'empire d'une seule idée, ce délire que toute pensée unique fait naître dans la tête de celui qui s'y abandonne; c'est la fatalité, pour ces temps-ci, que l'esprit de parti, et peu d'hommes sont assez forts pour lui échapper.

Aussi se réveilleront-ils un jour ceux qui seuls sont sincères, ceux qui seuls méritent les regrets; accablés de mépris, tandis qu'ils auroient besoin de considération; accusés du sang et des pleurs, tandis qu'ils seront encore capables de pitié: isolés dans l'univers sensible, tandis qu'ils pensoient s'unir à toute la race humaine. Ils éprouveront ces douleurs alors que les motifs qui les ont entraînés auront perdu toute réalité, même à leurs yeux, et ils ne conserveront de la funeste identité qui ne leur permet pas de se séparer de leur vie passée, que les remords pour garans; les remords, seuls liens des deux êtres les plus contraires. celui qu'ils se sont montré sous le joug de l'esprit de parti, celui qu'ils devoient être par les dons de la nature.

CHAPITRE VIII.

Du Crime.

Il faut le dire, quoiqu'on en frémisse, l'amour du crime en lui-même est une passion. Sans doute, ce sont toutes les autres qui conduisent à cet excès; mais quand elles ont entraîné l'homme à un certain terme de scélératesse, l'effet devient la cause, et le crime, qui n'étoit d'abord que le moyen, devient le but.

Cet horrible état demande une explication particulière, et peut-être faut-il avoir été témoin d'une révolution pour comprendre ce que je vais dire sur ce sujet.

Deux liens retiennent les hommes sous l'empire de la moralité, l'opinion publique et l'estime d'eux-mêmes. Il y a beaucoup d'exemples de braver la première en respectant la seconde; alors le caractère prend une sorte d'amertume et de misanthropie qui exclut beaucoup des bonnes actions que l'on fait pour être regardé, sans anéantir toutefois les sentimens honnêtes qui décident de l'accomplissement des principaux devoirs. Mais dès qu'on a rompu tout ce qui mettoit de la con-

séquence dans sa conduite, dès qu'on ne peut plus rattacher sa vie à aucun principe, quelque facile qu'il soit, la réflexion, le raisonnement étant alors impossibles à supporter, il passe dans le sang une sorte de fièvre qui donne le besoin du crime.

C'est une sensation physique transportée dans l'ordre moral, et même cette frénésie se manifeste assez ordinairement par des symptômes extérieurs. Robespierre et la plupart de ses complices avoient habituellement des mouvemens convulsifs dans les mains, dans la tête; on voyoit en eux l'agitation d'un constant effort. On commence à se livrer à un excès par entraînement; mais, à son comble, il amène toujours une sorte de tension involontaire et terrible; hors des lignes de la nature, dans quelque sens que ce soit, ce n'est plus la passion qui commande, mais la contraction qui soutient.

Certainement l'homme criminel croit toujours, d'une manière générale, marcher vers un objet quelconque; mais il y a un tel égarement dans son âme, qu'il est impossible d'expliquer toutes ses actions par l'intérêt du but qu'il veut atteindre : le crime appelle le crime; le crime ne voit de salut que dans de nouveaux crimes; il fait éprouver une rage

intérieure qui force à agir sans autre motif que le besoin d'action. On ne peut guère comparer cet état qu'à l'effet du goût du sang sur les betes féroces, alors même qu'elles n'éprouvent ni la faim, ni la soif. Si, dans le système du monde, les diverses natures des êtres, des espèces, des choses, des sensations, se tiennent par des intermédiaires, il est certain que la passion du crime est le chaînon entre l'homme et les animaux; elle est à quelques égards aussi involontaire que leur instinct, mais elle est plus dépravée; car c'est la nature qui a créé le tigre, et c'est l'homme qui s'est fait criminel; l'animal sanguinaire a sa place marquée dans le monde, et il faut que le criminel le bouleverse pour y dominer.

La trace de raisonnement qu'on peut apercevoir à travers le chaos des sensations d'un homme coupable, c'est la crainte des dangers auxquels ses crimes l'exposent. Quelle que soit l'horreur qu'inspire un scélérat, il surpasse toujours ses ennemis dans l'idée qu'il se fait de la haine qu'il mérite; par-delà les actions atroces qu'il commet à nos yeux, il sait encore quelque chose de plus que nous qui l'épouvante; il hait dans les autres l'opinion que, sans se l'avouer, il a de son propre caractère; et le dernier terme de sa fureur se-

roit de détester en lui-même ce qu'il lui reste de conscience, et de se déchirer s'il vivoit seul.

On s'étonne de l'inconséquence des scélérats; et c'est précisément ce qui prouve que le crime n'est plus pour eux l'instrument d'un désir, mais une frénésie sans motifs, sans direction fixe, une passion qui se meut sur elle-même. L'ambition, la soif du pouvoir, ou tout autre sentiment excessif, peut faire commettre des forfaits; mais lorsqu'ils sont arrivés à un certain excès, il n'est aucun but qu'ils ne dépassent; l'action du lendemain est commandée par l'atrocité même de celle de la veille; une force aveugle pousse les hommes dans cette pente une fois qu'ils s'y sont placés; le terme, quel qu'il soit, recule à leurs yeux à mesure qu'ils avancent. L'objet de toutes les autres passions est connu, et le moment de la possession promet du moins le calme de la satiété; mais dans cette horrible ivresse, l'homme se sent condamné à un mouvement perpétuel; il ne peut s'arrêter à aucun point limité, puisque la fin de tout est du repos, et que le repos est impossible pour lui; il faut qu'il aille en avant, non qu'au-devant de lui l'espérance apparoisse, mais parce que l'abîme est derrière, et que, comme

pour s'élever au sommet de la montagne Noire, décrite dans les *Contes Persans*, les degrés sont tombés à mesure qu'il les a montés.

Le sentiment dominant de la plupart de ces hommes est sans doute la crainte d'être punis de leurs forfaits; cependant il y a en eux une certaine fureur qui ne leur permettroit pas d'adopter les moyens les plus sûrs, s'ils étoient en même temps les plus doux; ce n'est que dans les crimes présens qu'ils cherchent la garantie des crimes passés; car toute résolution qui tendroit à la paix, à la réconciliation, fût-elle réellement utile à leurs intérêts, ne seroit jamais adoptée par eux; il y auroit dans de telles mesures une sorte de relâchement, de calme incompatible avec l'agitation intérieure, avec l'âpreté convulsive des hommes de cette nature.

Plus ils étoient nés avec des facultés sensibles, plus l'irritation qu'ils éprouvent est horrible; il vaut mieux, en fait de crimes, avoir affaire à ces êtres corrompus, pour qui la moralité n'a jamais été rien, qu'à ceux qui ont eu besoin de se dépraver, de vaincre quelques qualités naturelles. Ils sont plus offensés du mépris, ils sont plus inquiets d'eux-mêmes, ils s'élancent plus loin, pour mieux se séparer des combinaisons ordinaires, qui leur rappel-

leroient les anciennes traces de ce qu'ils ont senti et pensé.

Quand une fois les hommes sont arrivés à cet horrible période, il faut les rejeter hors des nations, car ils ne peuvent que les déchirer. L'ordre social, qui placeroit un tel criminel sur le trône du monde, ne l'apaiseroit pas envers les hommes ses esclaves. Rien de restreint dans des bornes fixes, fût-ce le plus haut point de prospérité, ne peut convenir à ces êtres furieux, qui détestent les hommes comme des témoins de leur vie.

Le plus énergique d'entre ces monstres finit par devenir avide de la haine, comme on l'est de l'estime. La nature morale dans les esprits ardens tend toujours à quelque chose de complet; et l'on veut étonner par le crime, quand il n'y a plus de grandeur possible que dans son excès. L'agrandissement de soi, ce désir qui, d'une manière quelconque, est toujours le principe de toute action au dehors, l'agrandissement de soi se retrouve dans l'effroi qu'on fait naître. Les hommes sont là pour craindre, s'ils ne sont pas là pour aimer; la terreur qu'on inspire flatte et rassure, isole et enivre, et, avilissant les victimes, semble absoudre leur tyran.

Mais, je m'aperçois qu'en parlant du crime

je n'ai pensé qu'à la cruauté; la révolution de France concentre toutes les idées dans cette horrible dépravation : et, après tout, quel crime y a-t-il au monde, si ce n'est ce qui est cruel, c'est-à-dire, ce qui fait souffrir les autres? Eh! de quelle nature est celui qui, pour son ambition, a pu donner la mort? de quelle nature est celui qui sait braver tout ce que cette idée a de solennel et de terrible, cette idée dont le retour immédiat sur soi-même devroit effrayer tout ce qui veut vivre? Cet acte irréparable, cet acte qui seul donne à l'homme un pouvoir sur l'éternité, et lui fait exercer une faculté qui n'est sans bornes que dans l'empire du malheur; cet acte, quand on a pu, dans la réflexion, le concevoir et l'ordonner, jette l'homme dans un monde nouveau : le sang est traversé; de ce jour, il sent que le repentir est impossible, comme le mal est ineffaçable; il ne se croit plus de la même espèce que tout ce qui traite du passé avec l'avenir. Si l'on pouvoit encore avoir quelque prise sur un tel caractère, ce seroit en lui persuadant tout à coup qu'il est absolument pardonné.

Il n'est peut-être point de tyran, même le plus prospère, qui ne voulût recommencer avec la vertu, s'il pouvoit anéantir le souvenir

de ses crimes : mais, d'abord, il est presque impossible, quand on le voudroit, de persuader à un coupable qu'on l'absout de ses forfaits. L'opinion qu'un criminel a de lui-même est d'une morale plus sévère que la pitié qu'il pourroit inspirer à un honnête homme; et, d'ailleurs, il est contre la nature des choses qu'une nation pardonne, quand même son intérêt le plus évident devroit l'y engager.

Il faudroit accueillir la première lueur du repentir comme un engagement éternel, et lier par leurs premiers pas ceux qui, peut-être, les commençoient au hasard; mais à peine un individu a-t-il assez de force sur lui-même pour suivre une telle conduite, sans se démentir. Par quels moyens peut-on confier à la foule un plan, qui ne peut réussir que s'il n'a jamais l'air d'en être un ? Comment faire adopter au grand nombre une marche combinée, qui doit avoir l'apparence d'un mouvement involontaire, et mouvoir la multitude à l'aide du secret de chacun ?

Un homme véritablement criminel ne peut donc point être ramené; il possède encore moins de moyens en lui-même, pour recourir aux leçons de la philosophie et de la vertu. L'ascendant de l'ordre et du beau moral perd tout son effet sur une imagination dépravée.

Au milieu des égaremens qui n'ont pas atteint cet excès, il reste toujours une portion de soi qui peut servir à rappeler la raison. On a senti dans tous les momens une arrière-pensée, qu'on est sûr de retrouver quand on le voudra; mais le criminel s'est élancé tout entier : s'il a du remords, ce n'est pas de celui qui retient, mais de celui qui excite de plus en plus à des actions violentes; c'est une sorte de crainte qui précipite les pas : et, d'ailleurs, tous les sentimens, toutes les sources d'émotion, tout ce qui peut enfin produire une révolution dans le fond du cœur de l'homme, n'existant plus, il doit suivre éternellement la même route.

Je n'ai pas besoin de parler de l'influence d'une telle frénésie sur le bonheur, le danger de tomber d'un tel état est le malheur même qui menace l'homme abandonné à ses passions; et ce danger seul suffit pour épouvanter de tout ce qui pourroit y conduire. Il n'y a que des nuances à côté de cette couleur; et les poètes anciens ont si bien senti ce que cette situation avoit d'épouvantable, que s'aidant, pour la peindre, de tous les contes allégoriques de la mythologie, ce n'est pas la souffrance seule du remords, mais la douleur même de la passion qu'ils ont exprimée dans leurs tableaux des enfers.

La plus grande partie des idées métaphysiques que je viens d'essayer de développer, sont indiquées par les fables reçues sur le destin des grands criminels; le tonneau des Danaïdes, Sysiphe, roulant sans cesse une pierre, et la remontant au haut de la même montagne pour la voir rouler en bas de nouveau, sont l'image de ce besoin d'agir, même sans objet, qui force un criminel à l'action la plus pénible, dès qu'elle le soustrait à ce qu'il ne peut supporter, le repos. Tantale, approchant sans cesse d'un but qui s'éloigne toujours devant lui, peint le supplice habituel des hommes qui se sont livrés au crime; ils ne peuvent atteindre à aucun bien, ni cesser de le désirer. Enfin, les anciens poètes philosophes ont senti que ce n'étoit pas assez de peindre les peines du repentir, qu'il falloit plus pour l'enfer, qu'il falloit montrer ce qu'on éprouvoit au plus fort de l'enivrement, ce que faisoit souffrir la passion du crime avant que, par le remords même, elle eût cessé d'exister.

On se demande pourquoi, dans un état si pénible, les suicides ne sont pas plus fréquens, car la mort est le seul remède à l'irréparable? Mais de ce que les criminels ne se tuent presque jamais, on ne doit point en conclure qu'ils sont moins malheureux que les hommes qui

se résolvent au suicide. Sans parler même du vague effroi que doit inspirer aux coupables ce qui peut suivre cette vie, il y a quelque chose de sensible ou de philosophique dans l'action de se tuer, qui est tout-à-fait étranger à l'être dépravé.

Si l'on quitte la vie pour échapper aux peines du cœur, on désire laisser quelques regrets après soi; si l'on est conduit au suicide par un profond dégoût de l'existence, qui sert à juger la destinée humaine, il faut que des réflexions profondes, de longs retours sur soi, aient précédé cette résolution; et la haine qu'éprouve l'homme criminel contre ses ennemis, le besoin qu'il a de leur nuire, lui feroient craindre de les laisser en repos par sa mort: la fureur dont il est agité, loin de le dégoûter de la vie, fait qu'il s'acharne davantage à tout ce qui lui a coûté si cher. Un certain degré de peine décourage et fatigue; l'irritation du crime attache à l'existence par un mélange de crainte et de fureur; elle devient une sorte de proie qu'on conserve pour la déchirer.

D'ailleurs, un caractère particulier aux grands coupables, c'est de ne point s'avouer à eux-mêmes le malheur qu'ils éprouvent, l'orgueil le leur défend; mais cette illusion,

ou plutôt cette gêne intérieure ne diminue rien de leurs souffrances, car la pire des douleurs est celle qui ne peut se reposer sur elle-même. Le scélérat est inquiet et défiant au fond de sa propre pensée; il traite avec lui-même comme avec une sorte d'ennemi; il garde avec sa réflexion quelques-uns des ménagemens qu'il observe pour se montrer au public; et, dans un tel état, il n'existe jamais l'espèce de calme méditatif, d'abandon à la réflexion, qu'il faut pour contempler toute la vérité et prendre d'après elle une résolution irrévocable.

Le courage qui fait braver la mort n'a point de rapport avec la disposition qui décide à se la donner : les grands criminels peuvent être intrépides dans le danger; c'est une suite de l'enivrement, c'est une émotion, c'est un moyen, c'est un espoir, c'est une action; mais ces mêmes hommes, quoique les plus malheureux des êtres, ne se tuent presque jamais, soit que la Providence n'ait pas voulu leur laisser cette sublime ressource, soit qu'il y ait dans le crime une ardente personnalité qui, sans donner aucune jouissance, exclut les sentimens élevés avec lesquels on renonce à la vie.

Hélas! il seroit si difficile de ne pas s'inté-

resser à l'homme plus grand que la nature, alors qu'il rejette ce qu'il tient d'elle, alors qu'il se sert de la vie pour détruire la vie, alors qu'il sait dompter par la puissance de l'âme le plus fort mouvement de l'homme, l'instinct de sa conservation. Il seroit si difficile de ne pas croire à quelques mouvemens de générosité dans l'homme qui, par repentir, se donneroit la mort, qu'il est bon que les véritables scélérats soient incapables d'une telle action; ce seroit une souffrance pour une âme honnête, que de ne pas pouvoir mépriser complétement l'être qui lui inspire de l'horreur.

SECTION II.

DES SENTIMENS QUI SONT L'INTERMÉDIAIRE ENTRE LES PASSIONS ET LES RESSOURCES QU'ON TROUVE EN SOI.

CHAPITRE PREMIER.

Explication du titre de la seconde Section.

L'AMITIÉ, la tendresse paternelle, filiale et conjugale, la religion dans quelques caractères, ont beaucoup des inconvéniens des passions; et dans d'autres, ces mêmes affections donnent la plupart des avantages des ressources qu'on trouve en soi. L'exigence, c'est-à-dire le besoin d'un retour quelconque de la part des autres, est le point de ressemblance par lequel l'amitié et les sentimens de la nature se rapprochent des peines de l'amour; et quand la religion est du fanatisme, tout ce que j'ai dit de l'esprit de parti s'applique entièrement à elle.

Mais quand l'amitié et les sentimens de la nature seroient sans exigence, quand la religion seroit sans fanatisme, on ne pourroit pas encore ranger de telles affections dans la classe des ressources qu'on trouve en soi; car ces

sentimens modifiés rendent néanmoins encore dépendant du hasard. Si vous êtes séparé de l'ami qui vous est cher, si les parens, les enfans, l'époux que le sort vous a donnés, ne sont pas dignes de votre amour, le bonheur que ces liens peuvent promettre n'est plus en votre puissance ; et quant à la religion, ce qui fait la base de ses jouissances, l'intensité de la foi, est un don absolument indépendant de nous : sans cette ferme croyance, on doit encore reconnoître l'utilité des idées religieuses ; mais il n'est au pouvoir de qui que ce soit de s'en donner le bonheur.

C'est donc sous ces différens rapports que j'ai classé le sujet des trois chapitres que l'on va lire, entre les passions asservissantes, et les ressources qui dépendent de soi seul.

CHAPITRE II.

De l'Amitié.

Je ne puis m'empêcher de m'arrêter au milieu de cet ouvrage, m'étonnant moi-même de la constance avec laquelle j'analyse les affections du cœur, et repousse loin d'elles toute espérance de bonheur durable. Est-ce ma vie que

je démens ? père, enfans, amis, amies; est-ce ma tendresse pour vous que je vais désavouer? Ah! non; depuis que j'existe je n'ai cherché, je n'ai voulu de bonheur que dans le sentiment, et c'est par mes blessures que j'ai trop appris à compter ses douleurs. Un jour heureux, un être distingué rattachent à ces illusions, et vingt fois on revient à cette espérance après l'avoir vingt fois perdue. Peut-être à l'instant où je parle, je crois, je veux encore être aimée; je laisse encore ma destinée dépendre tout entière des affections de mon cœur; mais celui qui n'a pu vaincre sa sensibilité n'est pas celui qu'il faut le moins croire sur les raisons d'y résister. Une sorte de philosophie dans l'esprit, indépendante de la nature même du caractère, permet de se juger comme un étranger, sans que les lumières influent sur les résolutions; de se regarder souffrir, sans que sa douleur soit allégée par le don de l'observer en soi-même; et la justesse des méditations n'est point altérée par la foiblesse de cœur, qui ne permet pas de se dérober à la peine. D'ailleurs les idées générales cesseroient d'avoir une application universelle, si l'on y mêloit l'impression détaillée des situations particulières. Pour remonter à la source des affections de l'homme, il faut agrandir ses réflexions en les séparant

de ses circonstances personnelles : elles ont fait naître la pensée, mais la pensée est plus forte qu'elles ; et le vrai moraliste est celui qui, ne parlant ni par invention, ni par réminiscence, peint toujours l'homme, et jamais lui.

L'amitié n'est point une passion, car elle ne vous ôte pas l'empire de vous-même; elle n'est pas une ressource qu'on trouve en soi, puisqu'elle vous soumet au hasard de la destinée et du caractère des objets de votre choix; enfin elle inspire le besoin du retour, et, sous ce rapport d'exigence, elle fait ressentir plusieurs des peines de l'amour, sans promettre des plaisirs aussi vifs. L'homme est placé, par toutes ses affections, dans cette triste alternative; s'il a besoin d'être aimé pour être heureux, tout système de bonheur certain et durable est fini pour lui ; et s'il sait y renoncer, c'est une grande partie de ses jouissances sacrifiées pour assurer celles qui lui resteront, c'est une réduction courageuse qui n'enrichit que dans l'avenir.

Je considérerai d'abord dans l'amitié, non ces liaisons fondées sur divers genres de convenance qu'il faut attribuer à l'ambition et à la vanité, mais ces attachemens purs et vrais, nés du simple choix du cœur, dont l'unique

cause est le besoin de communiquer ses sentimens et ses pensées, l'espoir d'intéresser, la douce assurance que ses plaisirs et ses peines répondent à un autre cœur. Si deux amis peuvent réussir à confondre leurs existences, à transporter l'un dans l'autre ce qu'il y a d'ardent dans la personnalité; si chacun d'eux n'éprouve le bonheur ou la peine que par la destinée de son ami; si, se confiant mutuellement dans leurs sentimens réciproques, ils goûtent le repos que donne la certitude, et le charme des affections abandonnées, ils sont heureux; mais que de douleurs peuvent naître de la poursuite de tels biens!

Deux hommes, distingués par leurs talens, et appelés à une carrière illustre, veulent se communiquer leurs desseins; ils souhaitent de s'éclairer ensemble: s'ils trouvent du charme dans ces conversations où l'esprit goûte aussi les plaisirs de l'intimité, où la pensée se montre à l'instant même de sa naissance, quel abandon d'amour-propre il faut supposer pour croire qu'en se confiant on ne se mesure jamais! qu'on exclue du tête-à-tête tout jugement comparatif sur le mérite de son ami et sur le sien, et qu'on se soit connu sans se classer! Je ne parle pas des rivalités perfides qui pourroient naître d'une concurrence quelconque;

je me suis attachée dans cet ouvrage à considérer les hommes selon leur caractère sous le point de vue le plus favorable. Les passions causent tant de malheur par elles-mêmes, qu'il n'est pas nécessaire, pour en détourner, de peindre leurs effets dans les âmes naturellement vicieuses. Nul homme, à l'avance, ne se croyant capable de commettre une mauvaise action, ce genre de danger n'effraie personne, et lorsqu'on le suppose, on se donne seulement pour adversaire l'orgueil de son lecteur. Imaginons donc qu'une ambition pareille, ou contraire, ne brouillera point deux amis. Comme il est impossible de séparer l'amitié des actions qu'elle inspire, les services réciproques sont un des liens qui doivent nécessairement en résulter; et qui peut se répondre que le succès des efforts de son ami n'influera pas sur vos sentimens pour lui! Si l'on n'est pas content de l'activité de son ami, si l'on croit avoir à s'en plaindre, à la perte de l'objet de ses désirs viendra bientôt se joindre le chagrin plus amer de douter du degré d'intérêt que votre ami mettoit à vous seconder. Enfin, en mêlant ensemble le sentiment et les affaires, les intérêts du monde et ceux du cœur, on éprouve une sorte de peine qu'on ne veut pas approfondir, parce qu'il est plus honorable de l'attribuer

au sentiment seul, mais qui se compose aussi d'une autre sorte de regrets, rendus plus douloureux par leur mélange avec les affections de l'âme. Il semble alors qu'il vaudroit mieux séparer entièrement l'amitié de tout ce qui n'est pas elle; mais son plus grand charme seroit perdu, si elle ne s'unissoit pas à votre existence entière : ne sachant pas, comme l'amour, vivre d'elle-même, il faut qu'elle partage tout ce qui compose vos intérêts et vos sentimens ; et c'est à la découverte, à la conservation de cet autre soi, que tant d'obstacles s'opposent.

Les anciens avoient une idée exaltée de l'amitié, qu'ils peignoient sous les traits de Thésée et de Pirithoüs, d'Oreste et de Pylade, de Castor et Pollux; mais sans s'arrêter à ce qu'il y a de mythologique dans ces histoires, c'est à des compagnons d'armes que l'on supposoit de tels sentimens; et les dangers que l'on affronte ensemble, en apprenant à braver la mort, rendent plus facile le dévouement de soi-même à un autre. L'enthousiasme de la guerre excite toutes les passions de l'âme, remplit les vides de la vie, et par la présence continuelle de la mort fait taire la plupart des rivalités, pour leur substituer le besoin de s'appuyer l'un sur l'autre, de lutter, de triom-

pher, ou de périr ensemble. Mais tous ces mouvemens généreux que produit le plus beau des sentimens des hommes, la valeur, sont plutôt les qualités propres au courage qu'à l'amitié : lorsque la guerre est finie, rien n'est moins probable que la réalité, la durée des rapports qu'on se croyoit avec celui qui partageoit nos périls.

Pour juger de l'amitié même, il faut l'observer dans les hommes qui ne parcourent ni la carrière militaire, ni celle de l'ambition ; et peut-être verra-t-on alors que ce sentiment est le plus exigeant de tous dans les âmes ardentes. On veut qu'il suffise à la vie, on s'agite du vide qu'il laisse, on en accuse le peu de sensibilité de son ami ; et quand on éprouveroit l'un pour l'autre un sentiment semblable, on seroit fatigué mutuellement de l'exigence réciproque. Je sais bien qu'au tableau de toutes ces inquiétudes on peut opposer les êtres froids qui, aimant comme ils font toutes les autres actions de leur vie, consacrent à l'amitié tel jour de la semaine, règlent par avance quel pouvoir sur leur bonheur ils donneront à ce sentiment, et s'acquittent d'un penchant comme d'un devoir ; mais j'ai déjà dit, dans l'Introduction de cet ouvrage, que je ne voulois m'occuper que

du destin des âmes passionnées : le bonheur des autres est assuré par toutes les qualités qui leur manquent.

Les femmes font habituellement de la confidence le premier besoin de l'amitié, et ce n'est plus alors qu'une conséquence de l'amour ; il faut que réciproquement une passion semblable les occupe, et leur conversation n'est souvent alors que le sacrifice alternatif fait, par celle qui écoute, à l'espérance de parler à son tour. La confidence même que l'on s'adresse l'une à l'autre de sentimens moins exclusifs, porte avec elle le même caractère ; et l'occupation qu'on a de soi est un tiers importun successivement à toutes deux. Que devient cependant le plaisir de se confier, si l'on aperçoit de l'indifférence, si l'on surprend un effort ? Tout est dit pour les âmes sensibles, et la personnalité seule peut continuer des entretiens dont l'œil pénétrant de la délicatesse a vu l'amitié fatiguée.

Les femmes, ayant toutes la même destinée, tendent toutes au même but ; et cette espèce de jalousie qui se compose du sentiment et de l'amour-propre, est la plus difficile à dompter. Il y a, dans la plupart d'entre elles, un art qui n'est pas de la fausseté, mais un certain arrangement de la vérité dont elles

ont toutes le secret, et dont cependant elles détestent la découverte. Jamais le commun des femmes ne pourra supporter de chercher à plaire à un homme devant une autre femme; il y a aussi une espèce de fortune commune à tout ce sexe en agrémens, en esprit, en beauté, et chaque femme se persuade qu'elle hérite de la ruine de l'autre. Il faudroit donc ou une absence totale de sentimens vifs qui, en détruisant la rivalité, amortiroit aussi toute espèce d'intérêt, ou une vraie supériorité, pour effacer la trace des obstacles généraux qui séparent les femmes entre elles; il faut trouver autant d'agrémens qu'on peut s'en croire, et plus de qualités positives, pour qu'il y ait du repos dans elle, et du dévouement en soi; alors le premier bien, sans doute, est l'amitié d'une femme. Quel homme éprouva jamais tout ce que le cœur d'une femme peut souffrir? l'être qui fut, ou seroit aussi malheureux que vous, peut seul porter du secours au plus intime, au plus amer de la douleur. Mais quand cet objet unique seroit rencontré, la destinée, l'absence ne pourroient-elles pas troubler le bonheur d'un tel lien? Et d'ailleurs celle qui croiroit posséder l'ami le plus parfait et le plus sensible, l'amie la plus distinguée, sa-

chant mieux que personne tout ce qu'il faut pour obtenir du bonheur dans de telles relations, seroit d'autant plus éloignée de conseiller comme la destinée de tous, la plus rare des chances morales.

Enfin deux amis d'un sexe différent, qui n'ont aucun intérêt commun, aucun sentiment absolument pareil, semblent devoir se rapprocher par cette opposition même; mais si l'amour les captive, je ne sais quel sentiment, mêlé d'amour-propre et d'égoïsme, fait trouver à un homme ou à une femme, liés par l'amitié, peu de plaisir à s'entendre parler de la passion qui les occupe. Ces sortes de liens, ou ne se maintiennent pas, ou cessent alors qu'on n'aime plus l'objet dont on s'entretenoit; on s'aperçoit tout à coup que lui seul vous réunissoit. Si ces deux amis, au contraire, n'ont point de premier objet, ils voudront obtenir l'un de l'autre cette préférence suprême. Dès qu'un homme et une femme ne sont point attachés ailleurs par l'amour, ils cherchent dans leur amitié tout le dévouement de ce sentiment, et il y a une sorte d'exigence naturelle, entre deux personnes d'un sexe différent, qui fait demander par degrés, et sans s'en apercevoir, ce que la passion seule peut donner, quelque

éloigné que l'un ou l'autre soit de la ressentir. On se soumet d'avance et sans peine à la préférence que son ami accorde à sa maîtresse; mais on ne s'accoutume pas à voir les bornes que la nature même de son sentiment met aux preuves de son amitié ; on croit donner plus qu'on ne reçoit, par cela même qu'on est plus frappé de l'un que de l'autre, et l'égalité est aussi difficile à établir sous ce rapport que sous tous les autres ; cependant elle est le but où tendent ceux qui se livrent à ce lien. L'amour se passeroit bien plutôt de réciprocité que l'amitié ; là où il existe de l'ivresse, on peut suppléer à tout par de l'erreur ; mais l'amitié ne peut se tromper, et lorsqu'elle compare, elle n'obtient presque jamais le résultat qu'elle désire ; ce qu'on mesure paroît si rarement égal ; il y a quelquefois plus de parité dans les extrêmes, et les sentimens sans bornes se croient plus aisément semblables.

Quelles tristes pensées ces analyses ne font-elles pas naître sur la destinée de l'homme! Quoi, plus le caractère est susceptible d'attachemens passionnés, plus il faut craindre de faire dépendre son bonheur du besoin d'être aimé! est-ce une réflexion qui doive livrer à la froide personnalité? Ce seroit, au

contraire, cette réflexion même qui devroit conduire à penser qu'il faut éloigner de toutes les affections de l'âme, jusqu'à l'égoïsme du sentiment. Contentez-vous d'aimer, vous qui êtes nés sensibles; c'est là l'espoir qui ne trompe jamais. Sans doute, l'homme qui s'est vu l'objet de la passion la plus profonde, qui recevoit à chaque instant une nouvelle preuve de la tendresse qu'il inspiroit, éprouvoit des émotions plus enivrantes. Ces plaisirs, non créés par soi, ressemblent aux dons du ciel, ils exaltent la destinée : mais ce bonheur d'un jour gâte toute la vie; le seul trésor intarissable, c'est son propre cœur. Celui qui consacre sa vie au bonheur de ses amis et de sa famille; celui qui, prévenant tous les sacrifices, ignore à jamais où se seroit arrêtée l'amitié qu'il inspire; celui qui, n'existant que dans les autres, ne peut plus mesurer ce qu'ils feroient pour lui; celui qui trouve dans les jouissances qu'il donne le prix des sentimens qu'il éprouve; celui dont l'âme est si agissante pour la félicité des objets de sa tendresse, qu'il ne lui reste aucun de ces momens de vague où la rêverie enfante l'inquiétude et le reproche, celui-là peut sans crainte s'exposer à l'amitié.

Mais un tel dévouement n'a presque point

d'exemple entre des égaux; il peut exister, causé par l'enthousiasme ou par un devoir quelconque; mais il n'est presque jamais possible dans l'amitié, dont la nature est d'inspirer le funeste besoin d'un parfait retour; et c'est parce que le cœur est fait ainsi, que je me suis réservé de peindre la bonté comme une ressource plus assurée que l'amitié, et meilleure pour le repos des âmes passionnément sensibles.

CHAPITRE III.

De la tendresse filiale, paternelle et conjugale.

Ce qu'il y a de plus sacré dans la morale, ce sont les liens des parens et des enfans : la nature et la société reposent également sur ce devoir, et le dernier degré de la dépravation est de braver l'instinct involontaire qui, dans ces relations, nous inspire tout ce que la vertu peut commander. Il y a donc toujours un bonheur certain attaché à de tels liens, l'accomplissement de ses devoirs. Mais j'ai dit dans l'Introduction de cet ouvrage, qu'en considérant toujours la vertu comme la base de l'existence de l'homme, je n'examinerois les

devoirs et les affections que dans leur rapport avec le bonheur : il s'agit donc de savoir maintenant quelles jouissances de sentiment les pères et les enfans peuvent attendre les uns des autres.

Le même principe, fécond en conséquences, s'applique à ces affections comme à tous les attachemens du cœur; si l'on y livre son âme assez vivement pour éprouver le besoin impérieux de la réciprocité, le repos cesse et le malheur commence. Il y a dans ces liens une inégalité naturelle qui ne permet jamais une affection de même genre, ni au même degré; l'une des deux est plus forte, et par cela même trouve des torts à l'autre, soit que les enfans chérissent leurs parens plus qu'ils n'en sont aimés, soit que les parens éprouvent pour leurs enfans plus de sentimens qu'ils ne leur en inspirent.

Commençons par la première supposition. Les parens ont, pour se faire aimer de leurs enfans dans leur jeunesse, beaucoup des avantages et des inconvéniens des rois; on attend d'eux beaucoup moins qu'on ne leur donne; on est flatté du moindre effort, on juge tout ce qu'ils font pour vous d'une manière relative, et cette sorte de mesure comparative est bien plus aisément satisfaite; ce

n'est jamais d'après ce qu'on désire, mais d'après ce qu'on a coutume d'attendre, qu'on apprécie leur conduite avec vous; et il est bien plus facile de causer une agréable surprise à l'habitude qu'à l'imagination. Les parens adoptent donc presque toujours, par calcul autant que par inclination, cette sorte de dignité qui se voile; ils veulent être jugés par ce qu'ils cachent, ils veulent qu'on se rappelle leurs droits à l'instant même où ils consentent à les oublier; mais ce prestige, comme tous, ne peut faire effet que pendant un temps. Le sentiment usurpateur veut chaque jour de nouvelles conquêtes : alors même qu'il a tout obtenu, il s'afflige souvent de ce qui manque à la nature de l'homme pour aimer; comment supporteroit-il d'être tenu volontairement à une certaine distance? Le cœur tend à l'égalité, et quand la reconnoissance se change en véritable tendresse, elle perd son caractère de soumission et de déférence. Celui qui aime ne croit plus rien devoir; il place au-dessus des bienfaits leur inépuisable source, le sentiment; et si l'on veut toujours maintenir les différences, les supériorités, le cœur se blesse et se retire. Les parens cependant ne savent ou ne veulent presque jamais adopter ce nouveau système;

et la différence d'âge est peut-être cause qu'ils ne se rapprochent jamais de vous que par des sacrifices; or il n'y a que l'égoïsme qui sache s'arranger du bonheur avec ce mot-là.

Quel que soit le dévouement des enfans sensibles et respectueux, les nouveaux penchans, les nouveaux devoirs qui les attirent, donnent à leurs parens une humeur sécrète qu'ils éprouveront toujours, parce qu'ils ne se l'avoueront jamais. Quand les parens aiment assez profondément leurs enfans pour vivre en eux, pour faire de leur avenir leur unique espérance, pour regarder leur propre vie comme finie, et prendre pour les intérêts de leurs enfans des affections personnelles, ce que je vais dire n'existe point; mais lorsque les parens restent dans eux-mêmes, les enfans sont à leurs yeux des successeurs, presque des rivaux, des sujets devenus indépendans, des amis dont on ne compte que ce qu'ils ne font pas, des obligés à qui on néglige de plaire, en se fiant sur leur reconnoissance, des associés d'eux à soi, plutôt que de soi à eux; c'est une sorte d'union dans laquelle les parens, donnant une latitude infinie à l'idée de leurs droits, veulent que vous leur teniez compte de ce vague de puissance, dont ils n'usent pas après se l'être supposé;

enfin, la plupart ont le tort habituel de se fonder toujours sur le seul obstacle qui puisse exister à l'excès de tendresse qu'on auroit pour eux, leur autorité; et de ne pas sentir, au contraire, que dans cette relation, comme dans toutes celles où il existe d'un côté une supériorité quelconque, c'est pour celui à qui l'avantage appartient, que la dépendance du sentiment est la plus nécessaire et la plus aimable. Une très-grande simplicité dans le caractère de vos parens, ou une supériorité si marquée, que leurs enfans soient heureux d'entretenir avec eux plutôt un culte qu'une liaison, peuvent détruire ces observations; mais c'est aux situations les plus communes qu'elles s'appliquent.

Dans la seconde supposition, peut-être la plus naturelle, le sentiment maternel, accoutumé par les soins qu'il donne à la première enfance, à se passer de toute espèce de retour, fait éprouver des jouissances très-vives et très-pures, qui portent souvent tous les caractères de la passion, sans exposer à d'autres orages que ceux du sort, et non des mouvemens intérieurs de l'âme; mais il est si tristement prouvé que, dès que le besoin de la réciprocité commence, le bonheur des sentimens s'altère, que l'enfance est l'époque de

la vie qui inspire à la plupart des parens l'attachement le plus vif, soit que l'empire absolu qu'on exerce alors sur les enfans les identifie avec vous-mêmes, soit que leur dépendance inspire une sorte d'intérêt qui attache plus que les succès même qu'ils ne doivent qu'à eux ; soit que tout ce qu'on attend des enfans alors étant en espérance, on possède à la fois ce qu'il y a de plus doux dans la vérité et dans l'illusion, le sentiment qu'on éprouve, et celui qu'on se flatte d'obtenir. Bientôt les événemens dans leur réalité nous présentent nos enfans élevés par nous, pour d'autres que pour nous-mêmes, s'élançant vers la vie, tandis que le temps nous place en arrière d'elle, pensant à nous par le souvenir, aux autres par l'espérance ; quels parens sont alors assez sages pour considérer les passions de la jeunesse comme les jeux de l'enfance, et pour ne pas vouloir occuper plus de place parmi les unes que parmi les autres ?

L'éducation, sans doute, influe beaucoup sur l'esprit et le caractère, mais il est plus aisé d'inspirer à son élève ses opinions que ses volontés ; le *moi* de votre enfant se compose de vos leçons, des livres que vous lui avez donnés, des personnes dont vous l'avez entouré ;

mais quoique vous puissiez reconnoître partout vos traces, vos ordres n'ont plus le même empire ; vous avez formé un homme, ce qu'il a pris de vous est devenu lui, et sert autant que ses propres réflexions à composer son indépendance. Enfin les générations successives étant souvent appelées par la durée de la vie de l'homme à exister simultanément, les pères et les enfans, dans la réciprocité de sentiment qu'ils veulent les uns des autres, oublient presque toujours de quel différent point de vue ils considèrent le monde ; la glace, qui renverse les objets qu'elle présente, les dénature moins que l'âge qui les place dans l'avenir ou dans le passé.

Il n'est rien qui exige plus de délicatesse de la part des parens, que la méthode qu'il faut suivre pour diriger la vie de leurs enfans sans aliéner leur cœur ; car il n'est pas même possible de sacrifier leur affection à l'espoir de leur être utile : toute influence durable sur la conduite finissant avec le pouvoir du sentiment, le point juste n'est presque jamais atteint dans cette relation. La tendresse des enfans pour leurs parens se compose, pour ainsi dire, de tous les événemens de leur vie : il n'est point d'attachement dans lequel il entre plus de causes étrangères à l'attrait du cœur,

il n'en est donc point dont la jouissance soit plus incertaine. La base principale d'un tel lien, l'ascendant du devoir et de la nature, ne peut être anéanti; mais dès qu'on aime ses enfans avec passion, on a besoin de toute autre chose que de ce qu'ils vous doivent; et l'on court, dans son sentiment pour eux, les mêmes chances qu'amènent toutes les affections de l'âme: enfin ce besoin de réciprocité, cette exigence, germe destructeur du seul don céleste fait à l'homme, la faculté d'aimer, cette exigence est plus fatale dans la relation des parens avec les enfans, parce qu'une idée d'autorité s'y mêle; elle est donc par la même raison plus funeste et plus naturelle. Toute l'égalité qui existe dans le sentiment de l'amour suffit à peine pour éloigner de son exigence l'idée d'un droit quelconque; il semble que celui qui aime le plus, par ce titre seul, porte atteinte à l'indépendance de l'autre; et combien plus cet inconvénient n'existe-t-il pas dans les rapports des parens avec les enfans! Plus ils ont de droits, plus ils doivent éviter de s'en appuyer pour être aimés; et cependant dès qu'une affection devient passionnée, elle ne se repose plus en elle-même, il faut nécessairement qu'elle agisse sur les autres.

La tendresse conjugale, lorsqu'elle existe,

donne ou les jouissances de l'amour ou celles de l'amitié, et je crois avoir déjà analysé les unes et les autres; il y a dans ce lien cependant quelque chose de particulier, en bien et en mal, qu'il faut examiner. Il est heureux, dans la route de la vie, d'avoir inventé des circonstances qui, sans le secours même du sentiment, confondent deux égoïsmes au lieu de les opposer; il est heureux d'avoir commencé l'association d'assez bonne heure pour que les souvenirs de la jeunesse aident à supporter, l'un avec l'autre, la mort qui commence à la moitié de la vie; mais indépendamment de ce qu'il est si aisé de concevoir sur la difficulté de se convenir, la multiplicité des rapports de tout genre qui dérivent des intérêts communs, offre mille occasions de se blesser, qui ne naissent pas du sentiment, mais finissent par l'altérer. Personne ne sait à l'avance combien peut être longue l'histoire de chaque journée; si l'on observe la variété des impressions qu'elle produit, et dans ce qu'on appelle, avec raison, le *ménage*, il se rencontre à chaque instant de certaines difficultés qui peuvent détruire pour jamais ce qu'il y avoit d'exalté dans le sentiment; c'est donc de tous les liens celui où il est le moins probable d'obtenir le bonheur romanesque du cœur: il faut

pour maintenir la paix dans cette relation, une sorte d'empire sur soi-même, de force, de sacrifice, qui rapproche beaucoup plus cette existence des plaisirs de la vertu, que des jouissances de la passion.

Sans cesse la main de fer de la destinée repousse l'homme dans l'incomplet; il semble que le bonheur est possible par la nature même des choses, qu'avec telle réunion de ce qui est épars dans le monde, on auroit la perfection désirée; mais dans le travail de cet édifice, une pierre renverse l'autre, un avantage exclut celui qui doubloit son prix; le sentiment dans sa plus grande force est exigeant par sa nature, et l'exigence détruit l'affection qu'elle veut obtenir. Souvent l'homme, inconséquent dans ses vœux, s'éloigne seulement, parce qu'il est trop aimé, et se voyant l'objet de tous les dévouemens et de toutes les qualités, confesse que l'excès même de l'attachement suffit pour effacer la trace de ses bienfaits. Quel conseil, quel résultat tirer de ces réflexions? La conclusion que j'ai annoncée, c'est que les âmes ardentes éprouvent par l'amitié, par les liens de la nature, plusieurs des peines attachées à la passion, et que par-delà la ligne du devoir et des jouissances qu'on peut puiser dans ses propres affections, le sentiment, de

quelque nature qu'il puisse être, n'est jamais une ressource qu'on trouve en soi; il met toujours le bonheur dans la dépendance de la destinée, du caractère, et de l'attachement des autres.

CHAPITRE IV.

De la Religion.

Je ne peindrai point la religion dans les excès du fanatisme. Les siècles et la philosophie ont épuisé ce sujet, et ce que j'ai dit sur l'esprit de parti est applicable à cette frénésie comme à toutes celles causées par l'empire d'une opinion; ce n'est pas non plus de ces idées religieuses, seul espoir de la fin de l'existence, que je veux parler. Le théisme des hommes éclairés, des âmes sensibles, est de la véritable philosophie; et c'est en considérant toutes les ressources que l'homme peut tirer de sa raison, qu'il faut compter cette idée, trop grande en elle-même, pour n'être pas d'un poids immense encore, malgré ses incertitudes.

Mais la religion, dans l'acception générale, suppose une inébranlable foi, et lorsqu'on a reçu du ciel cette profonde conviction, elle

suffit à la vie et la remplit tout entière; c'est sous ce rapport que l'influence de la religion est véritablement puissante, et c'est sous ce même rapport qu'on doit la considérer comme un don aussi indépendant de soi, que la beauté, le génie, ou tout autre avantage qu'on tient de la nature, et qu'aucun effort ne peut obtenir.

Comment seroit-il au pouvoir de la volonté de diriger notre disposition à cet égard? Aucune action sur soi-même n'est possible en matière de foi, la pensée est indivisible, l'on ne peut en détacher une partie pour travailler sur l'autre; on espère ou l'on craint, on doute ou l'on croit, selon la nature de l'esprit et des combinaisons qu'il fait naître.

Après avoir bien établi que la foi est une faculté qu'il ne dépend point de nous d'acquérir, examinons avec impartialité ce qu'elle peut pour le bonheur, et présentons d'abord ses principaux avantages.

L'imagination est la plus indomptable des puissances morales de l'homme, ses désirs et ses incertitudes le tourmentent tour à tour. La religion ouvre une longue carrière à l'espérance, et trace une route précise à la volonté; sous ces deux rapports elle soulage la pensée. Son avenir est le prix du présent; tout

se rapportant au même but, a le même degré d'intérêt. La vie se passe au dedans de soi, les circonstances extérieures ne sont qu'une manière d'exercer un sentiment habituel; l'événement n'est rien, le parti qu'on a pris est tout, et ce parti, toujours commandé par une loi divine, n'a jamais pu coûter un instant d'incertitude. Dès qu'on est à l'abri du remords, on ignore ces repentirs du cœur ou de l'esprit qui s'accusent du hasard même, et jugent de la résolution par ses effets. Les succès ou les revers ne donnent à la conscience des dévots, ni contentement ni regret; la morale religieuse ne laissant aucun vague sur aucune des actions de la vie, leur décision est toujours simple. Quand le vrai chrétien s'est acquitté de ses devoirs, son bonheur ne le regarde plus; il ne s'informe pas quel sort lui est échu, il ne sait pas ce qu'il faut désirer ou craindre, il n'est certain que de ses devoirs. Les meilleures qualités de l'âme, la générosité, la sensibilité, loin de faire cesser tous les combats intérieurs, peuvent, dans la lutte des passions, opposer l'une à l'autre des affections d'une égale force; mais la religion donne pour guide un code, où, dans toutes les circonstances, ce qu'on doit faire est résolu par une loi. Tout est fixe dans le présent, tout est indéfini dans l'avenir;

enfin l'âme éprouve une sorte de bien-être jamais plus vif, mais toujours calme ; elle est environnée d'une auréole qui l'éclaire au moins dans les ténèbres, si elle n'est pas aussi éclatante que le jour, et cet état la dérobant au malheur, sauve après tout plus des deux tiers de la vie.

S'il en est ainsi pour les destinées communes, si la religion compense les jouissances qu'elle ôte, elle est d'une utilité souveraine dans les situations désespérées. Lorsqu'un homme, après avoir commis de grands crimes, en éprouve un vrai remords, cette situation de l'âme est si violente qu'on ne peut la supporter qu'à l'aide d'idées surnaturelles. Sans doute le plus efficace des repentirs seroit des actions vertueuses, mais à la fin de la vie, même dans la jeunesse, quel coupable peut espérer de faire autant de bien qu'il a causé de mal? quelle somme de bonheur équivaut à l'intensité de la peine? qui est assez puissant pour expier du sang ou des pleurs? Une dévotion ardente suffit à l'imagination exaltée des criminels repentans; et dans ces solitudes profondes où les Chartreux et les Trapistes adoptoient une vie si contraire à la raison, les coupables convertis trouvoient la seule existence qui convînt à

l'agitation de leur âme ; peut-être même des hommes dont la nature véhémente les eût appelés dans le monde à commettre de grands crimes, livrés, dès leur enfance, au fanatisme religieux, ont enseveli dans les cloîtres l'imagination qui bouleverse les empires. Ces réflexions ne suffisent pas pour encourager de semblables institutions ; mais on voit que, sous toutes les formes, l'ennemi de l'homme c'est la passion, et qu'elle seule fait la grande difficulté de la destinée humaine.

Dans la classe de la société qui est livrée aux travaux matériels, l'imagination est encore la faculté dont il faut le plus craindre les effets. Je ne sais si l'on a détruit la foi religieuse du peuple en France ; mais on aura bien de la peine à remplacer pour lui toutes les jouissances réelles dont cette idée lui tenoit lieu ; la révolution y a suppléé pendant quelque temps. Un de ses grands attraits pour le peuple a été d'abord l'intérêt, l'agitation même qu'elle répandoit sur sa vie. La rapide succession des événemens, les émotions qu'elle faisoit naître, causoient une sorte d'ivresse qui hâtoit le temps, et ne laissoit plus sentir le vide, ni l'inquiétude de l'existence. On s'est trop accoutumé à penser que les hommes du peuple bornoient leur ambition à

la possession des biens physiques : on les a vus ardemment attachés à la révolution, parce qu'elle leur donnoit le plaisir de connoître les affaires, d'influer sur elles, de s'occuper de leurs succès. Toutes ces passions des hommes oisifs ont été découvertes par ceux qui n'avoient connu que le besoin du travail et le prix de son salaire ; mais lorsque l'établissement d'un gouvernement quelconque fait rentrer nécessairement les trois quarts de la société dans les occupations qui chaque jour assurent la subsistance du lendemain, lorsque le bouleversement d'une révolution n'offrira plus à chaque homme la chance d'obtenir tous les biens que l'opinion et l'industrie ont entassés depuis des siècles dans un empire de vingt-cinq millions d'hommes; quel trésor pourra-t-on ouvrir à l'espérance, qui se proportionne, comme la foi religieuse, aux désirs de tous ceux qui veulent y puiser ? Quelle idée magique qui, tout à la fois, contienne, resserre les actions dans le cercle le plus circonscrit, et satisfasse la passion dans son besoin indéfini d'espoir, d'avenir et de but ?

Si ce siècle est l'époque où les raisonnemens ont le plus ébranlé la possibilité d'une croyance implicite, c'est dans ce temps aussi

que les plus grands exemples de la puissance de la religion ont existé. On a sans cesse présent à sa pensée ces victimes innocentes qui, sous un régime de sang, périssoient, entraînant après elles ce qu'elles avoient de plus cher; jeunesse, beauté, vertus, talens, une puissance plus arbitraire que le destin, et non moins irrévocable, précipitoit tout dans le tombeau. Les anciens ont bravé la mort par le dégoût de l'existence; mais nous avons vu des femmes nées timides, des jeunes gens à peine sortis de l'enfance, des époux qui, s'aimant, avoient dans cette vie ce qui peut seul la faire regretter, s'avancer vers l'éternité, sans croire être séparés par elle, ne pas reculer devant cet abîme où l'imagination frémit de tout ce qu'elle invente, et moins lassés que nous des tourmens de la vie, supporter mieux l'approche de la mort.

Enfin un homme avoit vu toutes les prospérités de la terre se réunir sur sa tête, la destinée humaine sembloit s'être agrandie pour lui, et avoir emprunté quelque chose des rêves de l'imagination; roi de vingt-cinq millions d'hommes, tous leurs moyens de bonheur étoient réunis dans ses mains pour valoir à lui seul la jouissance de les dispenser de nouveau; né dans cette éclatante situation,

son âme s'étoit formée pour la félicité; et le hasard qui, depuis tant de siècles, avoit pris en faveur de sa race un caractère d'immutabilité, n'offroit à sa pensée aucune chance de revers, n'avoit pas même exercé sa réflexion sur la possibilité de la douleur; étranger au sentiment du remords, puisque dans sa conscience il se croyoit vertueux, il n'avoit éprouvé que des impressions paisibles; sa destinée et son caractère ne le préparant point à s'exposer aux coups du sort, il sembloit que son âme devoit succomber au premier trait du malheur. Cet homme cependant, qui manqua de la force nécessaire pour préserver son pouvoir, et fit douter de son courage, tant qu'il en eut besoin pour repousser ses ennemis; cet homme, dont l'esprit naturellement incertain et timide, ne sût ni croire à ses propres idées, ni même adopter en entier celles d'un autre; cet homme s'est montré tout à coup capable de la plus étonnante des résolutions, celle de souffrir et de mourir. Louis XVI s'est trouvé roi, pendant le premier orage d'une révolution sans exemple dans l'histoire. Les passions se disputoient son existence; il représentoit à lui seul toutes les idées contre lesquelles on étoit armé. A travers tant de dangers, il persista à ne prendre pour guide

que les maximes d'une piété superstitieuse; mais c'est à l'époque où la religion seule triomphe encore, c'est à l'instant où le malheur est sans espoir, que la puissance de la foi se développa tout entière dans la conduite de Louis. La force inébranlable de cette conviction ne permit plus d'apercevoir dans son âme l'ombre d'une foiblesse; l'héroïsme de la philosophie fut contraint à se prosterner devant sa simple résignation. Il reçut passivement tous les arrêts du malheur, et se montra cependant sensible pour ce qu'il aimoit, comme si les facultés de sa vie avoient doublé à l'instant de sa mort. Il compta, sans frémir, tous les pas qui le menèrent du trône à l'échafaud; et dans l'instant terrible où il lui fut encore prononcé cette sublime expression : *Fils de saint Louis, montez au ciel*, telle étoit son exaltation religieuse, qu'il est permis de croire que ce dernier moment même n'appartint point dans son âme à l'épouvante de la mort.

On ne m'accusera point, je crois, d'avoir affoibli le tableau de l'influence de la religion; cependant je ne pense pas qu'indépendamment de l'inutilité des efforts qu'on pourroit faire à cet égard sur soi-même, on doive compter l'absorbation de la foi au rang des meil-

leurs moyens de bonheur pour les hommes. Il n'est pas de mon sujet, dans cette première partie, de considérer la religion dans ses relations politiques, c'est-à-dire, dans l'utilité dont elle doit être à la stabilité et au bonheur de l'état social; mais je l'examine sous le rapport de ses effets individuels.

D'abord, la disposition qu'il faut donner à son esprit pour admettre les dogmes de certaines religions, est souvent, en secret, pénible à celui qui, né avec une raison éclairée, s'est fait un devoir de ne s'en servir qu'à de telles conditions; ramené, par intervalles, à douter de tout ce qui est contraire à la raison, il éprouve des scrupules de ses incertitudes, ou des regrets d'avoir tellement livré sa vie à ces incertitudes mêmes, qu'il faut ou reconnoître l'inutilité de son existence passée, ou dévouer encore ce qu'il en reste. Le cœur est aussi borné que l'esprit par la dévotion proprement dite : ce genre d'exaltation a divers caractères.

Alors qu'il naît du malheur, alors que l'excès des peines a jeté l'âme dans une sorte d'affoiblissement qui ne lui permet plus de se relever par elle-même, la sensibilité fait admettre ce qui conduit à la destruction de la sensibilité, ou du moins ce qui interdit d'aimer de tout l'abandon de son âme. On se fait dé-

fendre ce dont on ne pouvoit se garantir. La raison combat, avec désavantage, contre les affections passionnées. Quelque chose d'enthousiaste comme elle, des pensées qui, comme elle aussi, dominent l'imagination, servent de recours aux esprits qui n'ont pas eu la force de soutenir ce qu'ils avoient de passionné dans le caractère. Cette dévotion se sent toujours de son origine ; on voit, comme dit Fontenelle, *que l'amour a passé par là ;* c'est encore aimer sous des formes différentes, et toutes les inventions de la foiblesse pour moins souffrir, ne peuvent ni mériter le blâme, ni servir de règle générale ; mais la dévotion exaltée qui fait partie du caractère au lieu d'en être seulement la ressource, cette dévotion, considérée comme le but auquel tous doivent tendre, et comme la base de la vie, a un tout autre effet sur les hommes.

Elle est presque toujours destructive des qualités naturelles ; ce qu'elles ont de spontané, d'involontaire, est incompatible avec des règles fixes sur tous les objets. Dans la dévotion, l'on peut être vertueux sans le secours de l'inspiration de la bonté, et même, il est plusieurs circonstances où la sévérité de certains principes vous défend de vous y livrer. Des caractères privés de qualités naturelles,

à l'abri de ce qu'on appelle la dévotion, se sentent plus à l'aise pour exercer des défauts qui ne blessent aucune des lois dont ils ont adopté le code. Par-delà ce qui est commandé, tout ce qu'on refuse est légitime; la justice dégage de la bienfaisance, la bienfaisance de la générosité, et contens de solder ce qu'ils croient leurs devoirs, s'il arrive une fois dans la vie où telle vertu clairement ordonnée exige un véritable sacrifice, il est des biens, des services, des condescendances de tous les instans, qu'on n'obtient jamais de ceux qui, ayant tout réduit en devoir, n'ont pu dessiner que les masses, ne savent obéir qu'à ce qui s'exprime. Les qualités naturelles, développées par les principes, par les sentimens de la moralité, sont de beaucoup supérieures aux vertus de la dévotion. Celui qui n'a jamais besoin de consulter ses devoirs, parce qu'il peut se fier à tous ses mouvemens; celui qu'on pourroit trouver, pour ainsi dire, une créature moins rationnelle, tant il paroît agir involontairement et comme forcé par sa nature; celui qui exerce toutes les vertus véritables, sans se les être nommées d'avance, et se prise d'autant moins, que ne faisant jamais d'effort, il n'a pas l'idée d'un triomphe, celui-là est l'homme vraiment vertueux. Suivant

une expression de Dryden, différemment appliquée, la dévotion élève un mortel jusqu'aux cieux, la moralité naturelle fait descendre un ange sur la terre :

He raised a mortal to the skies
She drew an angel down.

On peut encore penser, en reconnoissant l'avantage des caractères inspirés par leurs propres penchans, que la dévotion étant d'un effet général et positif, donne des résultats plus semblables et plus certains dans l'association universelle des hommes; mais d'abord la dévotion a de grands inconvéniens pour les caractères passionnés, et n'en eût-elle point, ce seroit, comme je l'ai dit, au nombre des événemens heureux, et non des conseils efficaces qu'il seroit possible de la classer.

J'ai besoin de répéter que je ne comprends pas, dans cette discussion, ces idées religieuses d'un ordre plus relevé qui, sans influer sur chaque détail de la vie, ennoblissent son but, donnent au sentiment et à la pensée quelques points de repos dans l'abîme de l'infini. Il s'agit uniquement de ces dogmes dominateurs qui assurent à la religion beaucoup plus d'action sur l'existence, en réalisant ce qui restoit dans le vague, en asser-

vissant l'imagination par l'incompréhensible.

Les esprits ardens n'ont que trop de penchant à croire que le jugement est inutile ; et rien ne leur convient mieux que cette espèce de suicide de la raison abdiquant son pouvoir par son dernier acte, et se déclarant inhabile à penser, comme s'il existoit en elle quelque chose de supérieur à elle, qui pût décider qu'une autre faculté de l'homme le servira mieux. Les esprits ardens sont nécessairement lassés de ce qui est; et lorsqu'une fois ils admettent quelque chose de surnaturel, il n'y a plus d'autres bornes à cette création que les besoins de l'imagination, et, s'exaltant elle-même, elle n'a de repos que dans l'extrême, et ne supporte plus de modifications.

Enfin les affections du cœur, qui sont inséparables du vrai, sont nécessairement dénaturées par les erreurs, de quelque genre qu'elles soient; l'esprit ne se fausse pas seul, et quoiqu'il reste de bons mouvemens qu'il ne peut pas détruire, ce qui dans le sentiment appartient à la réflexion est absolument égaré par toutes les exagérations, et plus particulièrement encore par celle de la dévotion ; elle isole en soi-même, et soumet jusqu'à la bonté à de certains principes qui en restreignent beaucoup l'application.

Que seroit-ce si, quittant les idées nuancées, je parlois des exemples qu'il reste encore d'intolérance superstitieuse, de quiétisme, d'illuminisme, etc.; de tous ces malheureux effets du vide de l'existence, de la lutte de l'homme contre le temps, de l'insuffisance de la vie. Les moralistes doivent seulement signaler la route qui conduit au dernier terme de l'erreur : tout le monde est frappé des inconvéniens de l'excès, et personne ne pouvant se persuader qu'on en deviendra capable, l'on se regarde toujours comme étranger aux tableaux qu'on en pourroit lire.

J'ai donc dû, de toutes les manières, ne pas admettre la religion parmi les ressources qu'on trouve en soi, puisqu'elle est absolument indépendante de notre volonté, puisqu'elle nous soumet et à notre propre imagination, et à celle de tous ceux dont la sainte autorité est reconnue. En étant conséquente au système sur lequel cet ouvrage est fondé, au système qui considère la liberté absolue de l'être moral comme son premier bien, j'ai dû préférer et indiquer, comme le meilleur et le plus sûr des préservatifs contre le malheur, les divers moyens dont on va voir le développement.

SECTION III.

DES RESSOURCES QU'ON TROUVE EN SOI.

CHAPITRE PREMIER.

Que personne à l'avance ne redoute assez le malheur.

L'égoïsme est ce qui ressemble le moins aux ressources qu'on trouve en soi, telles que je les conçois : l'égoïsme est un caractère qu'on ne peut ni conseiller, ni détruire ; c'est une affection dont l'objet n'étant jamais ni absent, ni infidèle, peut, sous ce rapport, valoir quelques jouissances, mais cause de vives inquiétudes, absorbe, comme la passion pour un autre, sans faire éprouver l'espèce de jouissance toujours attachée au dévouement de soi ; d'ailleurs la personnalité, soit qu'on la considère comme un bien ou comme un mal, est une disposition de l'âme absolument indépendante de sa volonté. On n'y arrive point par effort, on y est, au contraire, entraîné. La sagesse s'acquiert, parce qu'elle est toute composée de sacrifices ; mais se donner un

goût, mais inspirer un penchant, sont des mots contradictoires. Enfin les caractères passionnés ne sont jamais susceptibles de ce qu'on appelle l'égoïsme; c'est bien à leur propre bonheur qu'ils tendent avec impétuosité; mais ils le cherchent au dehors d'eux; mais ils s'exposent pour l'obtenir; mais ils n'ont jamais cette personnalité prudente et sensuelle qui tranquillise l'âme, au lieu de l'agiter. Et comme cet ouvrage n'est consacré qu'à l'étude des caractères passionnés, tout ce qui n'entre pas dans ce sujet en doit être écarté.

Il s'agit des ressources qu'on peut trouver en soi après les orages des grandes passions; des ressources qu'on doit se hâter d'adopter, si l'on s'est convaincu de bonne heure de tout ce que j'ai tâché de développer dans l'analyse des affections de l'âme. Sans doute, si le désespoir décidoit toujours à se donner la mort, le cours de l'existence, ainsi fixé, pourroit se combiner avec plus de hardiesse; l'homme pourroit se risquer, sans crainte, à la poursuite de ce qu'il croit le bonheur parfait; mais qui peut braver le malheur, ne l'a jamais éprouvé.

Ce mot terrible, le malheur, s'entend dans les premiers jours de la jeunesse, sans que la pensée le comprenne. Les tragédies, les ou-

vrages d'imagination, vous représentent l'adversité comme un tableau où le courage et la beauté se déploient; la mort, ou un dénoûment heureux terminent, en peu d'instans, l'anxiété qu'on éprouve. Au sortir de l'enfance, l'image de la douleur est inséparable d'une sorte d'attendrissement, qui mêle du charme à toutes les impressions qu'on reçoit; mais il suffit souvent d'avoir atteint vingt-cinq années pour être arrivé à l'époque d'infortune marquée dans la carrière de toutes les passions.

Alors le malheur est long comme la vie, il se compose de vos fautes et du sort; il vous humilie et vous déchire. Les indifférens, les connoissances intimes même, vous représentent, par leurs manières avec vous, le tableau raccourci de vos infortunes. A chaque instant, les mots, les expressions les plus simples, vous apprennent de nouveau ce que vous savez déjà, mais ce qui frappe à chaque fois comme inattendu. Si vous faites des projets, ils retombent toujours sur la peine dominante; elle est partout, il semble qu'elle rende impraticables les résolutions même qui doivent y avoir le moins de rapport; c'est contre cette peine alors qu'on dirige ses efforts, on adopte des plans insensés pour la surmonter, et l'im-

possibilité de chacun d'eux, démontrée par la réflexion, est un nouveau revers au dedans de soi. On se sent saisi par une seule idée, comme sous la griffe d'un monstre tout-puissant; on contraint sa pensée, sans pouvoir la distraire; il y a un travail dans l'action de vivre qui ne laisse pas un moment de repos; le soir est la seule attente de tout le jour, le réveil est un coup douloureux qui vous représente chaque matin votre malheur avec l'effet de la surprise. Les consolations de l'amitié agissent à la surface, mais la personne qui vous aime le plus, n'a pas, sur ce qui vous intéresse, la millième partie des pensées qui vous agitent; de ces pensées qui n'ont point aasez de réalité pour être exprimées, et dont l'action est assez vive cependant pour vous dévorer. Excepté dans l'amour, où en parlant de vous, celui qui vous aime s'occupe de lui, je ne sais comment on peut se résoudre à entretenir un autre de sa peine autant qu'on y pense; et quel bien, d'ailleurs, en pourroit-on retirer? La douleur est fixe, et rien ne peut la déplacer, qu'un événement ou le courage. Alors que le malhenr se prolonge, il a quelque chose d'aride, de décourageant, qui lasse de soi-même, autant qu'il importune les autres. On se sent poursuivi par le sentiment

de l'existence, comme par un dard empoisonné; on voudroit respirer un jour, une heure, pour reprendre des forces, pour recommencer la lutte au dedans de soi, et c'est sous le poids qu'il faut se relever, c'est accablé qu'il faut combattre; on ne découvre pas un point sur lequel on puisse s'appuyer pour vaincre le reste. L'imagination a tout envahi, la douleur est au terme de toutes les réflexions, et il en arrive subitement de nouvelles qui découvrent de nouvelles douleurs. L'horizon recule devant soi à mesure que l'on avance; on essaie de penser pour vaincre les sensations, et les pensées les multiplient; enfin, l'on se persuade bientôt que ses facultés sont baissées; la dégradation de soi flétrit l'âme, sans rien ôter à l'énergie de la douleur; il n'est point de situation dans laquelle on puisse se reposer, on veut fuir ce qu'on éprouve, et cet effort agite encore plus. Celui qui peut être mélancolique, qui peut se résigner à la peine, qui peut s'intéresser encore à lui-même, n'est pas malheureux. Il faut être dégoûté de soi, et se sentir lié à son être, comme si l'on étoit deux, fatigués l'un de l'autre; il faut être devenu incapable de toutes les jouissances, de toutes les distractions, pour ne sentir qu'une dou-

leur; il faut, enfin, que quelque chose de sombre, desséchant l'émotion, ne laisse dans l'âme qu'une seule impression inquiète et brûlante. La souffrance est alors le centre de toutes les pensées, elle devient le principe unique de la vie, on ne se reconnoît que par sa douleur.

Si les paroles pouvoient transmettre ces sensations tellement inhérentes à l'âme, qu'en les exprimant on leur ôte toujours quelque chose de leur intensité; si l'on pouvoit concevoir d'avance ce que c'est que le malheur, je ne crois pas que personne pût rejeter avec dédain le système qui a pour but seulement d'éviter de souffrir. Des hommes froids, qui veulent se donner l'apparence de la passion, parlent du charme de la douleur, des plaisirs qu'on peut trouver dans la peine; et le seul joli mot de cette langue, aussi fausse que recherchée, c'est celui de cette femme, qui, regrettant sa jeunesse, disoit : *c'étoit le bon temps, j'étois bien malheureuse.* Mais jamais cette expression même n'eût été prononcée par un cœur passionné. Ce sont les caractères sans véritable chaleur, qui parlent sans cesse des avantages des passions, du besoin de les éprouver; les âmes ardentes les craignent; les âmes ardentes accueilleront tous les moyens

de se préserver de la douleur ; c'est à ceux qui savent la craindre que ces dernières réflexions sont dédiées ; c'est surtout à ceux qui souffrent, qu'elles peuvent apporter quelque consolation.

CHAPITRE II.

De la Philosophie.

La philosophie, dont je crois utile et possible aux âmes passionnées d'adopter les secours, est de la nature la plus relevée. Il faut se placer au-dessus de soi pour se dominer, au-dessus des autres pour n'en rien attendre. Il faut que, lassé de vains efforts pour obtenir le bonheur, on se résolve à l'abandon de cette dernière illusion, qui, en s'évanouissant, entraîne toutes les autres après elle. Il faut qu'on ait appris à concevoir la vie passivement, à supporter que son cours soit uniforme, à suppléer à tout par la pensée, à voir en elle les seuls événemens qui ne dépendent ni du sort, ni des hommes. Lorsqu'on s'est dit qu'il est impossible d'obtenir le bonheur, on est plus près d'atteindre à quelque chose qui lui ressemble, comme les hommes dérangés dans

leur fortune ne se retrouvent à l'aise, que lorsqu'ils se sont avoués qu'ils étoient ruinés. Quand on a fait le sacrifice de ses espérances, tout ce qui revient à compte d'elles, est un bien imprévu, dont aucun genre de crainte n'a précédé la possession. Il est une multitude de jouissances partielles qui ne dérivent point d'une même source, mais offrent des plaisirs épars à l'homme, dont l'âme paisible est disposée à les goûter; une grande passion, au contraire, les absorbe tous; elle ne permet pas seulement de savoir qu'ils existent.

Il n'y a plus de fleurs dans ce parterre qu'*elle* a parcouru; son amant n'y peut voir que la trace de ses pas. L'ambitieux, en apercevant ces hameaux, entourés de tous les dons de la nature, demande si le gouverneur de ce canton a beaucoup de crédit, ou si les paysans qui l'habitent peuvent élire un député. Aux yeux de l'homme passionné, les objets extérieurs ne représentent qu'une idée, parce qu'ils ne sont jugés que par un seul sentiment. Le philosophe, par un grand acte de courage, ayant délivré ses pensées du joug de la passion, ne les dirige plus toutes vers un objet unique, et jouit des douces impressions que chacune de ses idées peut lui valoir tour à tour et séparément.

Ce qui conduiroit surtout à penser que la vie est un voyage, c'est que rien n'y semble ordonné comme un séjour. Voulez-vous attacher votre existence à l'empire absolu d'une idée ou d'un sentiment : tout est obstacle, tout est malheur à chaque pas. Voulez-vous laisser aller la vie au gré du vent qui lui fait doucement parcourir des situations diverses ; voulez-vous du plaisir pour chaque jour sans le faire concourir à l'ensemble du bonheur de toute la destinée : vous le pouvez facilement ; et lorsque aucun des événemens de la vie n'est précédé par de brûlans désirs, ni suivi d'amers regrets, l'on trouve une part suffisante de félicité dans ces jouissances isolées que le hasard dispense sans but.

S'il n'étoit dans l'existence de l'homme qu'une seule époque, la jeunesse, peut-être pourroit-on la vouer aux grandes chances des passions ; mais à l'instant où la vieillesse commande une nouvelle manière d'exister, le philosophe seul sait supporter cette transition sans douleur. Si nos facultés, si nos désirs, qui naissent de nos facultés, étoient toujours d'accord avec notre destinée, à tous les âges on pourroit goûter quelque bonheur ; mais un coup simultané ne porte pas également atteinte à nos facultés et à nos désirs. Le temps

dégrade souvent notre destinée avant d'avoir affoibli nos facultés, affoiblit nos facultés avant d'avoir amorti nos désirs. L'activité de l'âme survit aux moyens de l'exercer; les désirs, à la perte des biens dont ils inspirent le besoin. La douleur de la destruction se fait sentir avec toute la force de l'existence; c'est assister soi-même à ses funérailles, et, violemment attaché à ce triste et long spectacle, renouveler le supplice de Mézence, lier ensemble la mort et la vie.

Quand la philosophie s'empare de l'âme, elle commence, sans doute, par lui faire mettre beaucoup moins de prix à ce qu'elle possède et à ce qu'elle espère. Les passions rehaussent beaucoup plus toutes les valeurs; mais quand ce tarif de modération est fixé, il subsiste pour tous les âges; chaque moment se suffit à lui-même, une époque n'anticipe point sur l'autre, jamais les orages des passions ne les confondent ni ne les précipitent. Les années, et tout ce qu'elles amènent avec elles, se succèdent tranquillement suivant l'intention de la nature, et l'homme participe au calme de l'ordre universel.

Je l'ai dit, celui qui veut mettre le suicide au nombre de ses résolutions, peut entrer dans la carrière des passions; il peut y aban-

donner sa vie, s'il se sent capable de la terminer, alors que la foudre aura renversé l'objet de tous ses efforts et de tous ses vœux; mais comme je ne sais quel instinct, qui appartient plus, je crois, à la nature physique qu'au sentiment moral, force souvent à conserver des jours dont tous les instans sont une nouvelle douleur, peut-on courir les hasards, presque certains, d'un malheur qui fera détester l'existence, et d'une disposition de l'âme qui inspirera la crainte de l'anéantir? Non que dans cette situation la vie ait encore quelques charmes, mais parce qu'il faut rassembler dans un même moment tous les motifs de sa douleur pour lutter contre l'indivisible pensée de la mort; parce que le malheur se répand sur l'étendue des jours, tandis que la terreur qu'inspire le suicide se concentre en entier dans un instant, et que pour se tuer, il faudroit embrasser le tableau de ses infortunes comme le spectacle de sa fin, à l'aide de l'intensité d'un seul sentiment et d'une seule idée.

Rien cependant n'inspire autant d'horreur que la possibilité d'exister, uniquement parce qu'on ne sait pas mourir; et comme c'est le sort qui peut attendre toutes les grandes passions, un tel objet d'effroi suffit pour faire

aimer cette puissance de philosophie, qui soutient toujours l'homme au niveau de la vie, sans l'y trop attacher, mais sans la lui faire haïr.

La philosophie n'est pas de l'insensibilité; quoiqu'elle diminue l'atteinte des vives douleurs, il faut une grande force d'âme et d'esprit pour arriver à cette philosophie dont je vante ici les secours; et l'insensibilité est l'habitude du caractère, et non le résultat d'un triomphe. La philosophie se sent de son origine. Comme elle naît toujours de la profondeur de la réflexion, et qu'elle est souvent inspirée par le besoin de résister à ses passions, elle suppose des qualités supérieures, et donne une jouissance de ses propres facultés tout-à-fait inconnue à l'homme insensible; le monde lui convient mieux qu'au philosophe; il ne craint pas que l'agitation de la société trouble la paix dont il goûte la douceur. Le philosophe, qui doit cette paix au travail de sa pensée, aime à jouir de lui-même dans la retraite.

La satisfaction que donne la possession de soi, acquise par la méditation, ne ressemble point aux plaisirs de l'homme personnel; il a besoin des autres, il est exigeant, il souffre impatiemment tout ce qui le blesse, il est dominé

par son égoïsme; et si ce sentiment pouvoit avoir de l'énergie, il auroit tous les caractères d'une grande passion; mais le bonheur que trouve un philosophe dans la possession de soi, est de tous les sentimens, au contraire, celui qui rend le plus indépendant.

Par une sorte d'abstraction, dont la jouissance est cependant réelle, on s'élève à quelque distance de soi-même pour se regarder penser et vivre; et comme on ne veut dominer aucun événement, on les considère tous comme des modifications de notre être qui exercent ses facultés et hâtent de diverses manières l'action de sa perfectibilité. Ce n'est plus vis-à-vis du sort, mais de sa conscience qu'on se place, et, renonçant à toute influence sur le destin et sur les hommes, on se complaît d'autant plus dans l'action du pouvoir qu'on s'est réservé, dans l'empire de soi-même, et l'on fait chaque jour avec bonheur quelque changement ou quelque découverte, dans la seule propriété sur laquelle on se croie des droits et de l'influence.

Il faut de la solitude à ce genre d'occupation; et s'il est vrai que la solitude soit un moyen de jouissance pour le philosophe, c'est lui qui est l'homme heureux. Non-seulement vivre seul est le meilleur de tous les états, parce

que c'est le plus indépendant, mais encore la satisfaction qu'on y trouve est la pierre de touche du bonheur; sa source est si intime, qu'alors qu'on le possède réellement, la réflexion rapproche toujours plus de la certitude de l'éprouver.

La solitude est, pour les âmes agitées par de grandes passions, une situation très-dangereuse. Ce repos auquel la nature nous appelle, qui semble la destination immédiate de l'homme; ce repos dont la jouissance paraît devoir précéder le besoin même de la société, et devenir plus nécessaire encore après qu'on a long-temps vécu au milieu d'elle; ce repos est un tourment pour l'homme dominé par une grande passion. En effet, le calme n'existant qu'autour de lui, contraste avec son agitation intérieure, et en accroît la douleur. C'est par de la distraction qu'il faut d'abord essayer d'affoiblir une grande passion; il ne faut pas commencer la lutte par un combat corps à corps, et avant de se hasarder à vivre seul, il faut avoir déjà agi sur soi-même. Les caractères passionnés, loin de redouter la solitude, la désirent; mais cela même est une preuve qu'elle nourrit leur passion, loin de la détruire. L'âme, troublée par les sentimens qui l'oppressent, se persuade

qu'elle soulagera sa peine en s'en occupant davantage; les premiers instans où le cœur s'abandonne à la rêverie sont pleins de charmes, mais bientôt cette jouissance le consume. L'imagination qui est restée la même, quoiqu'on ait éloigné d'elle ce qui sembloit l'enflammer, pousse à l'extrême toutes les chances de l'inquiétude; dans son isolement elle s'entoure de chimères; l'imagination dans le silence et la retraite, n'étant frappée par rien de réel, donne une même importance à tout ce qu'elle invente. Elle veut se sauver du présent, et elle se livre à l'avenir, bien plus propre à l'agiter, bien plus conforme à sa nature. L'idée qui la domine, laissée stationnaire par les événemens, se diversifie de mille manières par le travail de la pensée, la tête s'enflamme et la raison devient moins puissante que jamais. La solitude finit par effrayer l'homme malheureux; il croit à l'éternité de la douleur qu'il éprouve. La paix qui l'environne semble insulter au tumulte de son âme; l'uniformité des jours ne lui présente aucun changement même dans la peine; la violence d'un tel malheur au sein de la retraite, est une nouvelle preuve de la funeste influence des passions; elles éloignent de tout ce qui est simple et facile, et quoiqu'elles prennent leur

source dans la nature de l'homme, elles s'opposent sans cesse à sa véritable destination.

La solitude au contraire est le premier des biens pour le philosophe. C'est au milieu du monde que souvent ses réflexions, ses résolutions l'abandonnent, que les idées générales les plus arrêtées, cèdent aux impressions particulières. C'est là que le gouvernement de soi exige une main plus assurée; mais dans la retraite le philosophe n'a de rapports qu'avec le séjour champêtre qui l'environne, et son âme est parfaitement d'accord avec les douces sensations que ce séjour inspire; elle s'en aide pour penser et vivre. Comme il est rare d'arriver à la philosophie sans avoir fait quelques efforts pour obtenir des biens plus semblables aux chimères de la jeunesse, l'âme, qui pour jamais y renonce, compose son bonheur d'une sorte de mélancolie qui a plus de charme qu'on ne pense, et vers laquelle tout semble nous ramener. Les aspects, les incidens de la campagne sont tellement analogues à cette disposition morale, qu'on seroit tenté de croire que la Providence a voulu qu'elle devînt celle de tous les hommes, et que tout concourût à la leur inspirer, lorsqu'ils atteignent l'époque où l'âme se lasse de travailler à son propre sort, se fatigue même

de l'espérance, et n'ambitionne plus que l'absence de la peine. Toute la nature semble se prêter aux sentimens qu'ils éprouvent alors. Le bruit du vent, l'éclat des orages, le soir de l'été, les frimas de l'hiver ; ces mouvemens, ces tableaux opposés produisent des impressions pareilles, et font naître dans l'âme cette douce mélancolie, vrai sentiment de l'homme, résultat de sa destinée, seule situation du cœur, qui laisse à la méditation toute son action et toute sa force.

CHAPITRE III.

De l'Étude.

Lorsque l'âme est dégagée de l'empire des passions, elle permet à l'homme une grande jouissance; c'est l'étude, c'est l'exercice de la pensée, de cette faculté inexplicable dont l'examen suffiroit à sa propre occupation, si au lieu de se développer successivement, elle nous étoit accordée tout à coup dans sa plénitude.

Lorsque l'espoir de faire une découverte qui peut illustrer, ou de publier un ouvrage qui doit mériter l'approbation générale, est l'objet de nos efforts, c'est dans le traité des

passions qu'il faut placer l'histoire de l'influence d'un tel penchant sur le bonheur; mais il y a dans le simple plaisir de penser, d'enrichir ses méditations par la connoissance des idées des autres, une sorte de satisfaction intime qui tient à la fois au besoin d'agir et de se perfectionner; sentimens naturels à l'homme, et qui ne l'astreignent à aucune dépendance.

Les travaux physiques apportent à une certaine classe de la société, par des moyens absolument contraires, des avantages à peu près pareils dans leurs rapports avec le bonheur. Ces travaux suspendent l'action de l'âme, dérobent le temps; ils font vivre sans souffrir; l'existence est un bien dont on ne cesse pas de jouir; mais l'instant qui succède au travail rend plus doux le sentiment de la vie, et dans la succession de la fatigue et du repos, la peine morale trouve peu de place. L'homme qui occupe les facultés de son esprit, obtient de même, par leur exercice, le moyen d'échapper aux tourmens du cœur. Les occupations mécaniques calment la pensée en l'étouffant; l'étude, en dirigeant l'esprit vers des objets intellectuels, distrait de même des idées qui dévorent. Le travail, de quelque nature qu'il soit, affranchit l'âme des passions dont les

chimères se placent au milieu des loisirs de la vie.

La philosophie ne fait du bien que par ce qu'elle nous ôte ; l'étude rend une partie des plaisirs que l'on cherche dans les passions. C'est une action continuelle, et l'homme ne sauroit renoncer à l'action ; sa nature lui commande l'exercice des facultés qu'il tient d'elle. On peut proposer au génie de se plaire dans ses propres progrès ; au cœur, de se contenter du bien qu'il peut faire aux autres ; mais aucun genre de réflexion ne peut donner du bonheur dans le néant d'une éternelle oisiveté.

L'amour de l'étude, loin de priver la vie de l'intérêt dont elle a besoin, a tous les caractères de la passion, excepté celui qui cause tous ses malheurs, la dépendance du sort et des hommes. L'étude offre un but qui cède toujours en proportion des efforts, vers lequel les progrès sont certains, dont la route présente de la variété sans crainte de vicissitude, dont les succès ne peuvent être suivis de revers. Elle vous fait parcourir une suite d'objets nouveaux, elle vous fait éprouver une sorte d'événemens qui suffisent à la pensée, l'occupent et l'animent sans aucun secours étranger. Ces jours si semblables pour le malheur, si uniformes pour l'ennui, offrent à l'homme,

dont l'étude remplit le temps, beaucoup d'époques variées. Une fois il a saisi la solution d'un problème qui l'occupoit depuis long-temps; une autre fois une beauté nouvelle l'a frappé dans un ouvrage inconnu; enfin, ses jours sont marqués entre eux par les différens plaisirs qu'il a conquis par sa pensée : et ce qui distingue surtout cette espèce de jouissance, c'est que l'avoir éprouvée la veille, vaut la certitude de la retrouver le lendemain. Ce qui importe, c'est de donner à son esprit cette impulsion, de se commander les premiers pas, ils entraînent à tous les autres. L'instruction fait naître la curiosité. L'esprit répugne de lui-même à ce qui est incomplet, il aime l'ensemble, il tend au but, et de même qu'il s'élance vers l'avenir, il aspire à connoître un nouvel enchaînement de pensées qui s'offre en avant de ses efforts et de son espérance.

Soit qu'on lise, soit qu'on écrive, l'esprit fait un travail qui lui donne à chaque instant le sentiment de sa justesse ou de son étendue, et sans qu'aucune réflexion d'amour-propre se mêle à cette jouissance; elle est réelle, comme le plaisir que trouve l'homme robuste dans l'exercice du corps proportionné à ses forces. Quand Rousseau a peint les premières impressions de la statue de Pygmalion, avant de lui

faire goûter le bonheur d'aimer, il lui a fait trouver une vraie jouissance dans la sensation du *moi.* C'est surtout en combinant, en développant des idées abstraites, en portant son esprit chaque jour au-delà du terme de la veille, que la conscience de son existence morale devient un sentiment heureux et vif; et quand une sorte de lassitude succéderoit à cette exertion de soi-même, ce seroit aux plaisirs simples, au sommeil de la pensée, au repos enfin, mais non aux peines du cœur que la fatigue du travail nous livreroit.

L'âme trouve de vastes consolations dans l'étude et la méditation des sciences et des idées. Il semble que notre propre destinée se perde au milieu du monde qui se découvre à nos yeux; que des réflexions qui tendent à tout généraliser, nous portent à nous considérer nous-mêmes comme l'une des mille combinaisons de l'univers, et qu'estimant plus en nous la faculté de penser que celle de souffrir, nous donnions à l'une le droit de classer l'autre. Sans doute, l'impression de la douleur est absolue pour celui qui l'éprouve, et chacun la ressent d'après soi seul. Cependant il est certain que l'étude de l'histoire, la connoissance de tous les malheurs qui ont été éprouvés avant nous, livrent l'âme à des contem-

plations philosophiques dont la mélancolie est plus facile à supporter que le tourment de ses propres peines. Le joug d'une loi commune à tous ne fait pas naître ces mouvemens de rage qu'un sort sans exemple exciteroit; en réfléchissant sur les générations qui se sont succédées au milieu des douleurs, en observant ces mondes innombrables, où des milliers d'êtres partagent simultanément avec nous le bienfait ou le malheur de l'existence, l'intensité même du sentiment individuel s'affoiblit, et l'abstraction enlève l'homme à lui-même.

Quelles que soient les opinions que l'on professe, personne ne peut nier qu'il ne soit doux de croire à l'immortalité de l'âme; et lorsqu'on s'abandonne à la pensée, qu'on parcourt avec elle les conceptions les plus métaphysiques, elle embrasse l'univers, et transporte la vie bien loin au-delà de l'espace matériel que nous occupons. Les merveilles de l'infini paroissent plus vraisemblables. Tout, hors la pensée, parle de destruction; l'existence, le bonheur, les passions sont soumises aux trois grandes époques de la nature, *naître, croître et mourir*; mais la pensée, au contraire, avance par une sorte de progression dont on ne voit pas le terme; et, pour elle, l'éternité

semble avoir déjà commencé. Plusieurs écrivains se sont servis des raisonnemens les plus intellectuels pour prouver le matérialisme; mais l'instinct moral est contre cet effort, et celui qui attaque avec toutes les ressources de la pensée la spiritualité de l'âme, rencontre toujours quelques instans où ses succès même le font douter de ce qu'il affirme. L'homme donc qui se livre sans projet à ses impressions, reçoit par l'exercice des facultés intellectuelles un plus vif espoir de l'immortalité de l'âme.

L'attention qu'exige l'étude, en détournant de songer aux intérêts personnels, dispose à les mieux juger. En effet, une vérité abstraite s'éclaircit toujours davantage en y réfléchissant; mais une affaire, un événement qui nous affecte, s'exagère, se dénature lorsqu'on s'en occupe perpétuellement. Comme le jugement qu'on doit porter sur de telles circonstances dépend d'un petit nombre d'idées simples et promptement aperçues, le temps qu'on y donne par-delà est tout entier rempli par les illusions de l'imagination et du cœur. Ces illusions, devenant bientôt inséparables de l'objet même, absorbent l'âme par l'immense carrière qu'elles offrent aux craintes et aux regrets. La sage modération des philo-

sophes studieux dépend, peut-être, du peu de temps qu'ils consacrent à rêver aux événemens de leur vie, autant que du courage qu'ils mettent à les supporter. Cet effet naturel de la distraction que donne l'étude, est le secours le plus efficace qu'elle puisse apporter à la douleur; car aucun homme ne sauroit vivre à l'aide d'une continuelle suite d'efforts. Il faut une grande puissance de caractère pour se déterminer aux premiers essais, mais les succès qu'ils assurent deviennent une sorte d'habitude, qui amortit lentement les peines de l'âme.

Si les passions renaissoient sans cesse de leurs cendres, il faudroit y succomber; car on ne peut pas livrer beaucoup de ces combats qui coûtent tant au vainqueur : mais bientôt on s'accoutume à trouver de vraies jouissances ailleurs que dans les passions qu'on a surmontées, et l'on est heureux, et par les occupations de l'esprit, et par l'indépendance parfaite qu'on leur doit. Trouver dans soi seul une noble destinée, être heureux, non par la personnalité, mais par l'exercice de ses facultés, est un état qui flatte l'âme en la calmant.

Plusieurs traits de la vie des anciens philosophes, d'Archimède, de Socrate, de Platon,

ont dû même faire croire que l'étude étoit une passion ; mais si l'on peut s'y tromper par la vivacité de ses plaisirs, la nature de ses peines ne permet pas de s'y méprendre. Le plus grand chagrin qu'on puisse éprouver, c'est l'obstacle de quelques difficultés qui ajoutent au plaisir du succès. Le pur amour de l'étude ne met jamais en relation avec la volonté des hommes ; quel genre de douleur pourroit-il donc faire éprouver ?

Dans cette sorte de goût, il n'y a de naturel que ses plaisirs. L'espérance et la curiosité, seuls mobiles nécessaires à l'homme, sont suffisamment excités par l'étude dans le silence des passions. L'esprit est plus agité que l'âme ; c'est lui qu'il faut nourrir, c'est lui qu'on peut animer sans danger, le mouvement dont il a besoin se trouve tout entier dans les occupations de l'étude, et, à quelque degré qu'on porte l'action de cet intérêt, ce sont des jouissances qu'on augmente, mais jamais des regrets qu'on se prépare. Quelques anciens, exaltés sur les jouissances de l'étude, se sont persuadés que le paradis consistoit seulement dans le plaisir de connoître les merveilles du monde ; celui qui s'instruit chaque jour, qui s'empare du moins de ce que la Providence a abandonné à l'esprit humain, semble antici-

per sur ces éternelles délices et déjà spiritualiser son être.

Toutes les époques de la vie sont également propres à ce genre de bonheur ; d'abord, parce qu'il est assez démontré par l'expérience, que quand on exerce constamment son esprit, on peut espérer d'en prolonger la force ; et parce que, dût-on ne pas y parvenir, les facultés intellectuelles baissent en même temps que le goût qui sert à les mesurer, et ne laissent à l'homme aucun juge intérieur de son propre affoiblissement. Dans la carrière de l'étude tout préserve donc de souffrir ; mais il faut avoir agi long-temps sur son âme avant qu'elle cesse de troubler le libre exercice de la pensée.

L'homme passionné qui, sans efforts préalables, imagineroit de se livrer à l'étude, n'y trouveroit aucune des ressources que je viens de présenter. Combien l'instruction lui paroîtroit froide et lente auprès de ces rêveries du cœur, qui, plongeant dans l'absorption d'une pensée dominante, font de longues heures un même instant ! La folie des passions, ce n'est pas l'égarement de toutes les idées, mais la fixation sur une seule. Il n'est rien qui puisse distraire l'homme soumis à l'empire d'une idée unique. Ou il ne voit rien,

ou ce qu'il voit la lui rappelle. Il parle, il écrit sur des sujets divers ; mais pendant ce temps son âme continue d'être la proie d'une même douleur. Il accomplit les actions ordinaires de la vie comme dans un état de somnambulisme; tout ce qui pense, tout ce qui souffre en lui, appartient à un sentiment intérieur, dont la peine n'est pas un moment suspendue. Bientôt il est saisi d'un insurmontable dégoût pour les pensées étrangères à celle qui l'occupe; elles ne s'enchaînent point dans sa tête, elles ne laissent point de trace dans sa mémoire. L'homme passionné et l'homme stupide éprouvent par l'étude le même degré d'ennui, l'intérêt leur manque à tous les deux; car, par des causes différentes, les idées des autres ne trouvent en eux aucune idée correspondante : l'âme fatiguée s'abandonne enfin à l'impulsion qui l'entraîne, et consacre sa solitude à la pensée qui la poursuit; mais elle ne tarde pas à se repentir de sa foiblesse; la méditation de l'homme passionné enfante des monstres, comme celle du savant crée des prodiges. Le malheureux alors revient à l'étude pour échapper à la douleur; il arrache un quart d'heure d'attention à travers de longs efforts, il se commande telle occupation pendant un temps limité, et consacre ce temps à

l'impatience de le voir finir; il se captive non pour vivre, mais pour ne pas mourir, et ne trouve dans l'existence que l'effort qu'il fait pour la supporter.

Ce tableau ne prouve point l'inutilité des ressources de l'étude, mais il est impossible à l'homme passionné d'en jouir, s'il ne se prépare point, par de longues réflexions, à retrouver son indépendance; il ne peut, alors qu'il est encore esclave, goûter des plaisirs dont la liberté de l'âme donne seule la puissance d'approcher.

Je relis sans cesse quelques pages d'un livre intitulé : *La Chaumière indienne;* je ne sais rien de plus profond en moralité sensible que le tableau de la situation du Paria, de cet homme d'une race maudite, abandonné de l'univers entier, errant la nuit dans les tombeaux, faisant horreur à ses semblables sans l'avoir mérité par aucune faute; enfin, le rebut de ce monde où l'a jeté le don de la vie. C'est là que l'on voit l'homme véritablement aux prises avec ses propres forces. Nul être vivant ne le secourt, nul être vivant ne s'intéresse à son existence; il ne lui reste que la contemplation de la nature, et elle lui suffit; c'est ainsi qu'existe l'homme sensible sur cette terre; il est aussi d'une caste proscrite,

sa langue n'est point entendue, ses sentimens l'isolent, ses désirs ne sont jamais accomplis, et ce qui l'environne ou s'éloigne de lui, ou ne s'en rapproche que pour le blesser. Oh Dieu! faites qu'il s'élève au-dessus de ces douleurs dont les hommes ne cesseront de l'accabler! faites qu'il s'aide du plus beau de vos présens, de la faculté de penser, pour juger la vie au lieu de l'éprouver! et lorsque le hasard a pu combiner ensemble la réunion la plus fatale au bonheur, l'esprit et la sensibilité, n'abandonnez pas ces malheureux êtres destinés à tout apercevoir, pour souffrir de tout; soutenez leur raison à la hauteur de leurs affections et de leurs idées, éclairez-les du même feu qui servoit à les consumer!

CHAPITRE IV.

De la Bienfaisance.

La philosophie exige de la force dans le caractère, l'étude, de la suite dans l'esprit; mais malheur à ceux qui ne pourroient pas adopter la dernière consolation, ou plutôt la sublime jouissance qui reste encore à tous les caractères dans toutes les situations!

Il m'en a coûté de prononcer, qu'aimer avec passion n'étoit pas le vrai bonheur; je cherche donc dans les plaisirs indépendans, dans les ressources qu'on trouve en soi, la situation la plus analogue aux jouissances du sentiment; et la vertu, telle que je la conçois, appartient beaucoup au cœur; je l'ai nommée *bienfaisance,* non dans l'acception très-bornée qu'on donne à ce mot, mais en désignant ainsi toutes les actions de la bonté.

La bonté est la vertu primitive, elle existe par un mouvement spontané; et comme elle seule est véritablement nécessaire au bonheur général, elle seule est gravée dans le cœur; tandis que les devoirs qu'elle n'inspire pas, sont consignés dans des codes, que la diversité des pays et des circonstances peut modifier ou présenter trop tard à la connoissance des peuples. L'homme bon est de tous les temps, et de toutes les nations; il n'est pas même dépendant du degré de civilisation du pays qui l'a vu naître; c'est la nature morale dans sa pureté, dans son essence; c'est comme la beauté dans la jeunesse où tout est bien sans effort. La bonté existe en nous comme le principe de la vie, sans être l'effet de notre propre volonté; elle semble un don du ciel comme toutes les facultés, elle agit sans se connoître

et ce n'est que par la comparaison qu'elle apprend sa propre valeur. Jusqu'à ce qu'il eût rencontré le méchant, l'homme bon n'a pas dû croire à la possibilité d'une manière d'être différente de la sienne propre. La triste connoissance du cœur humain fait, dans le monde, de l'exercice de la bonté un plaisir plus vif; on se sent plus nécessaire, en se voyant si peu de rivaux, et cette pensée anime à l'accomplissement d'une vertu à laquelle le malheur et le crime offrent tant de maux à réparer.

La bonté recueille aussi toutes les véritables jouissances du sentiment; mais elle diffère de lui par cet éminent caractère où se retrouve toujours le secret du bonheur ou du malheur de l'homme; elle ne veut, elle n'attend rien des autres, et place sa félicité tout entière dans ce qu'elle éprouve. Elle ne se livre pas à un seul mouvement personnel, pas même au besoin d'inspirer un sentiment réciproque, et ne jouit que de ce qu'elle donne. Lorsqu'on est fidèle à cette résolution, ces hommes même qui troubleroient le repos de la vie, si l'on se rendoit dépendans de leur reconnoissance, vous donnent cependant des jouissances momentanées par l'expression de ce sentiment. Les premiers mouvemens de la reconnoissance ne laissent rien à désirer, et dans l'émo-

tion qui les accompagne, tous les caractères s'embellissent; on diroit que le présent est un gage certain de l'avenir; et lorsque le bienfaiteur reçoit la promesse, sans avoir besoin de son accomplissement, l'illusion même qu'elle lui cause est sans danger, et l'imagination peut en jouir, comme l'avare des biens que lui procureroit son trésor, si jamais il le dépensoit.

Il y a des vertus toutes composées de craintes et de sacrifices, dont l'accomplissement peut donner une satisfaction d'un ordre très-relevé à l'âme forte qui les pratique; mais peut-être, avec le temps, découvrira-t-on que tout ce qui n'est pas naturel n'est pas nécessaire, et que la morale, dans divers pays, est aussi chargée de superstition que la religion. Du moins, en parlant de bonheur, il est impossible de supposer une situation qui exige des efforts perpétuels; et la bonté donne des jouissances si faciles et si simples, que leur impression est indépendante du pouvoir même de la réflexion. Si cependant l'on se livre à des retours sur soi, ils sont tous remplis d'espérance; le bien qu'on a fait est une égide qu'on croit voir entre le malheur et soi; et lors même que l'infortune nous poursuit, on sait où se réfugier, on se transporte par la

pensée dans la situation heureuse que nos bienfaits ont procurée.

S'il étoit vrai que dans la nature des choses, il se fût rencontré des obstacles à la félicité parfaite que l'Être suprême auroit voulu donner à ses créatures, la bonté continueroit l'intention de la Providence, elle ajouteroit pour ainsi dire à son pouvoir.

Qu'il est heureux celui qui a sauvé la vie d'un homme! il ne peut plus croire à l'inutilité de son existence, il ne peut plus être fatigué de lui-même. Qu'il est plus heureux encore celui qui a assuré la félicité d'un être sensible! on ne sait pas ce qu'on donne en sauvant la vie; mais en vous arrachant à la douleur, en renouvelant la source de vos jouissances, on est certain d'être votre bienfaiteur.

Il n'est au pouvoir d'aucun événement de rien retrancher au plaisir que nous a valu la bonté. L'amour pleure souvent ses propres sacrifices, l'ambition voit en eux la cause de ses malheurs; la bonté, n'ayant voulu que le plaisir même de son action, ne peut jamais s'être trompée dans ses calculs. Elle n'a rien à faire avec le passé ni l'avenir; une suite d'instans présens composent sa vie; et son âme, constamment en équilibre, ne se porte jamais avec violence sur une époque, ni sur

une idée ; ses vœux et ses efforts se répandent également sur chacun de ses jours, parce qu'ils appartiennent à un sentiment toujours le même, et toujours facile à exercer.

Toutes les passions, certainement, n'éloignent pas de la bonté ; il en est une surtout qui dispose le cœur à la pitié pour l'infortune ; mais ce n'est pas au milieu des orages qu'elle excite que l'âme peut développer et sentir l'influence des vertus bienfaisantes. Le bonheur qui naît des passions est une distraction trop forte, le malheur qu'elles produisent cause un désespoir trop sombre pour qu'il reste à l'homme qu'elles agitent aucune faculté libre ; les peines des autres peuvent aisément émouvoir un cœur déjà ébranlé par sa situation personnelle, mais la passion n'a de suite que dans son idée ; les jouissances, que quelques actes de bienfaisance pourroient procurer, sont à peine senties par le cœur passionné qui les accomplit. Prométhée, sur son rocher, s'apercevoit-il du retour du printemps, des beaux jours de l'été ? Quand le vautour est au cœur, quand il dévore le principe de la vie, c'est là qu'il faut porter ou le calme ou la mort. Aucune consolation partielle, aucun plaisir détaché ne peut donner du secours ; cependant comme l'âme est toujours plus capable de

vertus et de jouissances relevées, alors qu'elle a été trempée dans le feu des passions, alors que son triomphe a été précédé d'un combat, la bonté même n'est une source vive de bonheur que pour l'homme qui a porté dans son cœur le principe des passions.

Celui qui s'est vu déchiré par des affections tendres, par des illusions ardentes, par des désirs même insensés, connoît tous les genres d'infortunes, et trouve à les soulager un plaisir inconnu à la classe des hommes qui semblent à moitié créés, et doivent leur repos seulement à ce qui leur manque. Celui qui, par sa faute, ou par le hasard, a beaucoup souffert, cherche à diminuer la chance de ces cruels fléaux, qui ne cessent d'errer sur nos têtes, et son âme, encore ouverte à la douleur, a besoin de s'appuyer par le genre de prière qui lui semble le plus efficace.

La bienfaisance remplit le cœur comme l'étude occupe l'esprit; le plaisir de sa propre perfectibilité s'y trouve également, l'indépendance des autres, le constant usage de ses facultés; mais ce qu'il y a de sensible dans tout ce qui tient à l'âme, fait de l'exercice de la bonté une jouissance qui peut seule suppléer au vide que les passions laissent après elles; elles ne peuvent se rabattre sur des objets d'un

ordre inférieur, et l'abîme que ces volcans ont creusé ne sauroit être comblé que par des sentimens actifs et doux qui transportent hors de vous-même l'objet de vos pensées, et vous apprennent à considérer votre vie sous le rapport de ce qu'elle vaut aux autres et non à soi; c'est la ressource, la consolation la plus analogue aux caractères passionnés, qui conservent toujours quelques traces des mouvemens qu'ils ont domptés. La bonté ne demande pas, comme l'ambition, un retour à ce qu'elle donne; mais elle offre cependant aussi une manière d'étendre son existence et d'influer sur le sort de plusieurs; la bonté ne fait pas, comme l'amour, du besoin d'être aimé son mobile et son espoir; mais elle permet aussi de se livrer aux douces émotions du cœur, et de vivre ailleurs que dans sa propre destinée : enfin, tout ce qu'il y a de généreux dans les passions se trouve dans l'exercice de la bonté, et cet exercice, celui de la plus parfaite raison, est encore quelquefois l'ombre des illusions de l'esprit et du cœur.

Dans quelque situation obscure ou destituée que le hasard nous ait jeté, la bonté peut étendre l'existence, et donner à chaque individu un des attributs du pouvoir, l'influence sur le sort des autres. La multitude

de peines que savent causer les hommes les plus médiocres en tous genres conduit à penser qu'un être généreux, quelle que fût sa position, se créeroit, en se consacrant uniquement à la bonté, un intérêt, un but, un gouvernement, pour ainsi dire, malgré les bornes de sa destinée.

Voyez Almont, sa fortune est restreinte, mais jamais un être malheureux ne s'est adressé à lui sans que, dans cet instant, il ne se soit trouvé les moyens de venir à son aide, sans que du moins un secours momentané n'ait épargné à celui qui prie le regret d'avoir imploré en vain; il n'a point de crédit, mais on l'estime; mais son courage est connu; il ne parle jamais que pour l'intérêt d'un autre; il a toujours une ressource à présenter à l'infortune, et il fait plus pour elle que le ministre le plus puissant, parce qu'il y consacre sa pensée tout entière. Jamais il ne voit un homme dans le malheur qu'il ne lui dise ce qu'il a besoin d'entendre, que son esprit, son âme ne découvrent la consolation directe ou détournée, que cette situation rend nécessaire, la pensée qu'il faut faire naître en lui, celle qu'il faut écarter, sans avoir l'air d'y tâcher. Toute cette connoissance du cœur humain, dont est née la flatterie des courtisans

envers leurs souverains, Almont l'emploie pour soulager les peines de l'infortuné; plus on est fier, plus on respecte l'homme malheureux, plus on se plie devant lui. Si l'amour-propre est content, Almont l'abandonne; mais s'il est humilié, s'il cause de la douleur, il le replace, il le relève, il en fait l'appui de l'homme que cet amour-propre même avoit abattu. Si vous rencontrez Almont, quand votre âme est découragée, sa vive attention à vos discours vous persuade que vous êtes dans une situation qui captive l'intérêt, tandis que, fatigué de votre peine, vous étiez convaincu, avant de le voir, de l'ennui qu'elle devoit causer aux autres; vous ne l'écouterez jamais sans que son attendrissement pour vos chagrins ne vous rende l'émotion dont votre âme desséchée étoit devenue incapable; enfin vous ne causerez point avec lui sans qu'il ne vous offre un motif de courage, et qu'òtant à votre douleur ce qu'elle a de fixe, il n'occupe votre imagination par un différent point de vue, par une nouvelle manière de considérer votre destinée; on peut agir sur soi par la raison, mais c'est d'un autre que vient l'espérance. Almont ne pense point à faire valoir sa prudence en vous conseillant; sans vous égarer, il cherche à vous distraire; il vous observe

pour vous soulager; il ne veut connoître les hommes que pour étudier comment on les console. Almont ne s'écarte jamais, en faisant beaucoup de bien, du principe inflexible qui lui défend de se permettre ce qui pourroit nuire à un autre. En réfléchissant sur la vie, on voit la plupart des êtres se renverser, se déchirer, s'abattre, ou pour leurs intérêts, ou seulement par indifférence pour l'image, pour la pensée de la douleur qu'ils n'éprouvent pas. Que Dieu récompense Almont, et puisse tout ce qui vit le prendre pour modèle! c'est là l'homme, tel que l'homme doit désirer qu'il soit.

Sans vouloir méconnoître le lien sacré de la religion, on peut affirmer que la base de la morale, considérée comme principe, c'est le bien ou le mal que l'on peut faire aux autres hommes par telle ou telle action. C'est sur ce fondement que tous ont intérêt au sacrifice de chacun, et qu'on retrouve, comme dans le tribut de l'impôt, le prix de son dévouement particulier dans la part de protection qu'assure l'ordre général. Toutes les véritables vertus dérivent de la bonté; et si l'on vouloit faire un jour l'arbre de la morale, comme il en existe un des sciences, c'est à ce devoir, à ce sentiment, dans son

acception la plus étendue, que remonteroit tout ce qui inspire de l'admiration et de l'estime.

CONCLUSION.

Je termine ici cette première Partie; mais, avant de commencer celle qui va suivre, je veux résumer ce que je viens de développer.

Quoi! va-t-on me dire, vous condamnez toutes les affections passionnées? quel triste sort nous offrez-vous donc sans *mobile*, sans *intérêt* et sans *but?* D'abord ce n'est pas du bonheur que j'ai cru offrir le tableau : les alchimistes seuls, s'ils s'occupoient de la morale, pourroient en conserver l'espoir; j'ai voulu m'occuper des moyens d'éviter les grandes douleurs. Chaque instant de la durée des peines morales me fait peur, comme les souffrances physiques épouvantent la plupart des hommes; et s'ils avoient d'avance, je le répète, une idée également précise des chagrins de l'âme, ils éprouveroient le même effroi des passions qui les y exposent. D'ailleurs, on peut trouver dans la vie un *intérêt*, un *mobile*, un *but*, sans être la proie des mouvemens passionnés; chaque circonstance mérite une préférence sur telle autre, et toute

préférence motive un souhait, une action; mais l'objet des désirs de la passion, ce n'est pas ce qui est, mais ce qu'elle suppose; c'est une sorte de fièvre qui présente toujours un but imaginaire qu'il faut atteindre avec des moyens réels; et mettant sans cesse l'homme aux prises avec la nature des choses, lui rend indispensablement nécessaire ce qui est tout-à-fait impossible.

Quand on vante le charme que les passions répandent sur la vie, c'est qu'on prend ses goûts pour des passions. Les goûts font mettre un nouveau prix à ce qu'on possède ou à ce qu'on peut obtenir; mais les passions ne s'attachent dans toute leur force qu'à l'objet qu'on a perdu, qu'aux avantages qu'on s'efforce en vain d'acquérir. Les passions sont l'élan de l'homme vers une autre destinée; elles font éprouver l'inquiétude des facultés, le vide de la vie; elles présagent peut-être une existence future, mais en attendant elles déchirent celle-ci.

En peignant les jouissances de l'étude et de la philosophie, je n'ai pas prétendu prouver que la vie solitaire soit celle qu'on doit toujours préférer : elle n'est nécessaire qu'à ceux qui ne peuvent pas se répondre d'échapper à l'ascendant des passions au milieu du monde;

car on n'est pas malheureux en remplissant les emplois publics, si l'on n'y veut obtenir que le témoignage de sa conscience ; on n'est pas malheureux dans la carrière des lettres, si l'on ne pense qu'au plaisir d'exprimer ses pensées, et qu'à l'espoir de les rendre utiles; on n'est pas malheureux dans les relations particulières, si l'on se contente de la jouissance intime du bien qu'on a pu faire, sans désirer la reconnoissance qu'il mérite; et dans le sentiment même, si n'attendant pas des hommes la céleste faculté d'un attachement sans bornes, on aime à se dévouer sans avoir aucun but que le plaisir du dévouement même. Enfin si, dans ces différentes situations, on se sent assez fort pour ne vouloir que ce qui dépend de soi seul, pour ne compter que sur ce qu'on éprouve, on n'a pas besoin de se consacrer à des ressources purement solitaires. La philosophie est en nous, et ce qui caractérise éminemment les passions, c'est le besoin des autres; tant qu'un retour quelconque est nécessaire, un malheur est assuré; mais l'on peut trouver dans les carrières diverses, où les passions se précipitent, quelque chose de l'intérêt qu'elles inspirent, et rien de leur malheur, si l'on domine la vie, au lieu de se laisser emporter par elle, si rien

de ce qui est vous enfin ne dépend jamais ni d'un tyran au dedans de vous-même, ni de sujets au dehors de vous.

Les enfans et les sages ont de grandes ressemblances, et le chef-d'œuvre de la raison est de ramener à ce que fait la nature. Les enfans reçoivent la vie goutte à goutte, ils ne lient point ensemble les trois temps de l'existence; le désir unit bien pour eux le jour avec le lendemain, mais le présent n'est point dévoré par l'attente; chaque heure prend sa part de jouissance dans leur petite vie; chaque heure a un sort tout entier, indépendamment de celle qui la précède ou de celle qui la suit; leur intérêt ne s'affoiblit point cependant par cette subdivision; il renaît à chaque instant, parce que la passion n'a point détruit tous les germes des pensées légères, toutes les nuances des sentimens passionnés, tout ce qui n'est pas elle enfin, et qu'elle anéantit. La philosophie ne peut rendre sans doute les impressions fraîches et brillantes de l'enfance, son heureuse ignorance de la carrière qui se termine par la mort; mais c'est cependant sur ce modèle qu'on doit former la science du bonheur moral, il faut descendre la vie, en regardant le rivage plutôt que le but. Les enfans, laissés à eux-mêmes,

sont les êtres les plus libres, le bonheur les affranchit de tout; les philosophes doivent tendre au même résultat par la crainte du malheur.

Les passions ont l'air de l'indépendance; et dans le fait, il n'est point de joug plus asservissant; elles luttent contre tout ce qui existe, elles renversent la barrière de la moralité, cette barrière qui assure l'espace au lieu de le resserrer; mais c'est pour se briser ensuite contre des obstacles toujours renaissans, et priver l'homme enfin de sa puissance sur lui-même. Depuis la gloire, qui a besoin du suffrage de l'univers, jusqu'à l'amour, qui rend nécessaire le dévouement d'un seul objet, c'est en raison de l'influence des hommes sur nous que le malheur doit se calculer; et le seul système vrai pour éviter la douleur, c'est de ne diriger sa vie que d'après ce qu'on peut faire pour les autres, mais non d'après ce qu'on attend d'eux. Il faut que l'existence parte de soi, au lieu d'y revenir, et que, sans jamais être le centre, on soit toujours la force impulsive de sa propre destinée.

La science du bonheur moral, c'est-à-dire d'un malheur moindre, pourroit être aussi positive que toutes les autres; on pourroit trouver ce qui vaut le mieux pour le plus grand nombre des hommes, dans le plus grand

nombre des situations; mais ce qui restera toujours incertain, c'est l'application de cette science à tel ou tel caractère : par quelle chaîne, dans ce genre de code, peut-on lier la minorité, ni même un seul individu à la règle générale? et celui qui ne peut s'y soumettre mérite également l'attention du philosophe. Le législateur prend les hommes en masse, le moraliste un à un; le législateur doit s'occuper de la nature des choses, le moraliste de la diversité des sensations; enfin, le législateur doit toujours examiner les hommes sous le point de vue de leurs relations entre eux; et le moraliste considérant chaque individu comme un ensemble moral tout entier, un composé de plaisirs et de peines, de passions et de raison, voit l'homme sous différentes formes, mais toujours dans son rapport avec lui-même.

Une dernière réflexion, la plus importante de toutes, reste donc à faire, c'est de savoir jusqu'à quel point il est possible aux âmes passionnées d'adopter le système que j'ai développé. Il faut dans cet examen reconnoître d'abord combien des événemens, semblables en apparence, diffèrent, selon le caractère de ceux qui les éprouvent. Il ne seroit pas juste de vanter autant la puissance intérieure de l'homme, si ce n'étoit pas par la nature et le

degré même de cette force qu'on doit juger de l'intensité des peines de la vie. Tel homme est conduit par ses goûts naturels dans le port, où tel autre ne peut être porté que par les flots de la tempête ; et tandis que tout est calculé d'avance dans le monde physique, les sensations de l'âme varient selon la nature de l'objet et de l'organisation morale de celui qui en reçoit l'impression. Il n'y a de justice dans les jugemens qui sont relatifs au bonheur, que si on les fonde sur autant de notions particulières qu'il y a d'individus qu'on veut connoître. On peut trouver dans les situations les plus obscures de la vie des combats et des victoires, dont l'effort est au-dessus de tout ce que les annales de l'histoire ont consacré. Il faut compter dans chaque caractère les douleurs qui naissent des contrastes de bonheur ou d'infortune, de gloire ou de revers, dont une même destinée offre l'exemple ; il faut compter les défauts au rang des malheurs, les passions parmi les coups du sort ; et plus même les caractères peuvent être accusés de singularité, plus ils commandent l'attention du philosophe ; les moralistes doivent être comme ces religieux placés sur le sommet du mont Saint-Bernard, il faut qu'ils se consacrent à reconduire les voyageurs égarés.

Excluant jusqu'au mot de pardon, qui semble détruire la douce égalité qui doit exister entre le consolateur et l'infortuné, ce n'est pas des torts, mais de la douleur qu'il importe de s'occuper; c'est donc au nom du bonheur seul que j'ai combattu les passions. Considérant, comme je l'ai dit ailleurs, le crime et ses effets comme un fléau de la nature qui dépravoit tellement l'homme, que ce n'étoit plus par la philosophie, mais par la force réprimante des lois qu'il devoit être arrêté, je n'ai examiné dans les passions que leur influence sur celui même qu'elles dominent. Sous le rapport de la morale, sous le rapport de la politique, il existera beaucoup de distinctions à faire entre les passions viles et généreuses, entre les passions sociales et anti-sociales; mais, en ne calculant que les peines qu'elles causent, elles sont presque toutes également funestes au bonheur.

Je dis à l'homme qui ne veut se plaindre que du sort, qui croit voir dans sa destinée un malheur sans exemple avant lui, et ne s'attache qu'à lutter contre les événemens; je lui dis : Parcourez avec moi toutes les chances des passions humaines, voyez si ce n'est pas de leur essence même, et non d'un coup du sort inattendu, que naissent vos tourmens. S'il

existe une situation dans l'ordre des choses possibles qui puisse vous en préserver, je la chercherai avec vous, je tâcherai de contribuer à vous l'assurer; mais le plus grand argument à présenter contre les passions, c'est que leur prospérité est peut-être plus fatale au bonheur de celui qui s'y livre que l'adversité même. Si vous êtes traversé dans vos projets pour acquérir et conserver la gloire, votre esprit peut s'attacher à l'événement qui, tout à coup, a interrompu votre carrière, et se repaître d'illusions, plus faciles encore dans le passé que dans l'avenir. Si l'objet qui vous est cher vous est enlevé par la volonté de ceux dont elle dépend, vous pouvez ignorer à jamais ce que votre propre cœur auroit ressenti, si votre amour, en s'éteignant dans votre âme, vous eût fait éprouver ce qu'il y a de plus amer au monde, l'aridité de ses propres impressions; il vous reste encore un souvenir sensible, seul bien des trois quarts de la vie; je dirai plus, si c'est par des fautes réelles dont le regret occupe à jamais votre pensée, que vous croyez avoir manqué le but où tendoit votre passion, votre vie est plus remplie, votre imagination a quelque chose où se prendre, et votre âme est moins flétrie que si, sans événemens malheureux, sans obstacles insur-

montables, sans démarches à se reprocher, la passion par cela seulement qu'elle est elle, eût, au bout d'un certain temps, décoloré la vie, après être retombée sur le cœur qui n'auroit pu la soutenir. Qu'est-ce donc qu'une destinée qui entraîne avec elle, ou l'impossibilité d'arriver à son but, ou l'impuissance d'en jouir?

Loin de moi cependant ces axiomes impitoyables des âmes froides et des esprits médiocres; *on peut toujours se vaincre, on est toujours le maître de soi;* et qui donc a l'idée non-seulement de la passion, mais même d'un degré de plus de passion qu'il n'auroit pas éprouvé, qui peut dire : là finit la nature morale? Newton n'eût pas osé tracer les bornes de la pensée, et le pédant que je rencontre veut circonscrire l'empire des mouvemens de l'âme; il voit qu'on en meurt, et croit encore qu'on se seroit sauvé en l'écoutant. Ce n'est point en assurant aux hommes que tous peuvent triompher de leurs passions, qu'on rend cette victoire plus facile. Fixer leur pensée sur la cause de leur malheur, analyser les ressources que la raison et la sensibilité peuvent leur présenter, est un moyen plus sûr, parce qu'il est bien plus vrai. Quand le tableau des douleurs est vivement retracé, quelles leçons

peuvent ajouter à la force du besoin qu'on a de cesser de souffrir? Tout ce que vous pouvez pour l'homme infortuné, c'est d'essayer de le convaincre qu'il respireroit un air plus doux dans l'asile où vous l'invitez; mais si ses pieds sont attachés à la terre du feu qu'il habite, vous paroîtra-t-il moins digne d'être plaint?

J'aurai rempli mon but, si j'ai donné quelque espoir de repos à l'âme agitée; si, en ne méconnoissant aucune de ses peines, en avouant la terrible puissance des sentimens qui la gouvernent, en lui parlant sa langue, enfin, j'ai pu m'en faire écouter. La passion repousse tous les conseils qui ne supposent pas la douloureuse connoissance d'elle-même, et vous dédaigne aisément comme appartenant à une autre nature. Je le crois cependant, mon accent n'a pas dû lui paroître étranger, c'est mon seul motif pour espérer qu'à travers tant de livres sur la morale, celui-ci peut encore être utile.

Que je me repentirois néanmoins de cet écrit, si venant se briser, comme tant d'autres, contre la puissance terrible des passions, il ajoutoit seulement à la certitude que croient avoir les âmes froides de la facilité qu'on doit trouver à vaincre les sentimens qui troublent la vie! Non, ne condamnez pas ces infortunés

qui ne savent pas cesser de l'être ; vous, de qui leurs destinées dépendent, secourez-les comme ils veulent être secourus; celui qui peut soulager le malheur ne doit plus penser à le juger, et les idées générales sont cruelles à l'homme qui souffre, si c'est un autre, et non pas lui, qui les applique à sa situation personnelle.

En composant cet ouvrage, où je poursuis les passions comme destructives du bonheur, où j'ai cru présenter des ressources pour vivre sans le secours de leur impulsion, c'est moi-même aussi que j'ai voulu persuader; j'ai écrit pour me retrouver, à travers tant de peines, pour dégager mes facultés de l'esclavage des sentimens, pour m'élever jusqu'à une sorte d'abstraction qui me permît d'observer la douleur en mon âme, d'examiner dans mes propres impressions les mouvemens de la nature morale, et de généraliser ce que la pensée me donnoit d'expérience. Une distraction absolue étant impossible, j'ai essayé si la méditation même des objets qui nous occupent, ne conduisoit pas au même résultat, et si, en approchant du fantôme, il ne s'évanouissoit pas plus tôt qu'en s'en éloignant. J'ai essayé si ce qu'il y a de poignant dans la douleur personnelle, ne s'émoussoit pas un peu, quand nous nous placions nous-mêmes

comme une part du vaste tableau des destinées, où chaque homme est perdu dans son siècle, le siècle dans le temps, et le temps dans l'incompréhensible. Je l'ai essayé, et je ne suis pas sûre d'avoir réussi dans la première épreuve de ma doctrine sur moi-même; seroit ce donc à moi qu'il conviendroit d'affirmer son absolu pouvoir? Hélas! en s'approchant, par la réflexion, de tout ce qui compose le caractère de l'homme, on se perd dans le vague de la mélancolie. Les institutions politiques, les relations civiles vous présentent des moyens presque certains de bonheur ou de malheur public; mais les profondeurs de l'âme sont si difficiles à sonder! Tantôt la superstition défend de penser, de sentir, déplace toutes les idées, dirige tous les mouvemens en sens inverse de leur impulsion naturelle, et sait vous attacher à votre malheur même, dès qu'il est causé par un sacrifice ou peut en devenir l'objet; tantôt la passion ardente, effrénée, ne sait pas supporter un obstacle, consentir à la moindre privation, dédaigne tout ce qui est avenir, et poursuivant chaque instant comme le seul, ne se réveille qu'au but ou dans l'abîme. Inexplicable phénomène que cette existence spirituelle de l'homme qui, en la comparant à la matière, dont tous les

attributs sont complets et d'accord, semble n'être encore qu'à la veille de sa création, au chaos qui la précède!

Un seul sentiment peut servir de guide dans toutes les situations, peut s'appliquer à toutes les circonstances, c'est la pitié : avec quelle disposition plus efficace pourroit-on supporter et les autres et soi-même? L'esprit observateur et assez fort pour se juger, découvre dans lui-même la source de toutes les erreurs. L'homme est tout entier dans chaque homme. Dans quels égaremens ne s'est pas souvent perdue la pensée qui précède les actions, la pensée, ou quelque chose encore de plus fugitif qu'elle? Il faut que ce secret intime qu'on ne pourroit revêtir de paroles, sans lui donner une existence qu'il n'a pas, il faut que ce secret intime serve à rendre inépuisable le sentiment de la pitié (1).

---

(1) Smith, dans son excellent ouvrage de la théorie des sentimens moraux, attribue la pitié à cette sympathie qui nous fait nous transporter dans la situation d'un autre, et supposer ce que nous éprouverions à sa place. C'est bien là certainement l'une des causes de la pitié; mais l'inconvénient de cette définition, comme de toutes, est de resserrer la pensée que faisoit naître le mot qu'on a défini : il étoit revêtu des idées accessoires et des impressions particulières à chaque homme qui l'entendoit,

On dit qu'en s'abandonnant à la pitié, les individus et les gouvernemens peuvent être injustes : d'abord les individus d'une condition privée ne sont presque jamais dans une situation qui commande de résister à la bonté ; les rapports avec les autres sont si peu étendus, les événemens qui offrent quelque bien à faire sont dépendans d'un si petit nombre de chances, qu'en se rendant difficile sur les occasions qu'on peut saisir, on condamne sa vie à l'inutile insensibilité. Je ne sais pas une délibération plus importante que celle qui conduiroit à se faire un devoir de causer une peine, ou de refuser un service en sa puissance ; il faut avoir si présent à la pensée la chaîne des idées

---

et vous restreignez sa signification par une analyse toujours incomplète quand un sentiment en est l'objet ; car un sentiment est un composé de sensations et de pensées que vous ne faites jamais comprendre qu'à l'aide de l'émotion et du jugement réunis. La pitié est souvent séparée de tout retour sur soi-même ; si, par abstraction, vous vous figuriez un genre de douleur qui exigeât, pour la souffrir, une organisation tout-à-fait différente de la vôtre, vous auriez encore pitié de cette douleur ; il faut que les caractères les plus opposés puissent éprouver de la pitié pour des impressions qu'ils n'auroient jamais ressenties : il faut enfin que le spectacle du malheur remue les hommes par commotion, par talisman, sans examen ni combinaison.

morales, l'ensemble de la nature humaine ; il faut être si sûr de voir un bien dans un mal, un mal dans un bien ! Non : loin de réprimer, à cet égard, les imprudences des hommes, on devroit plutôt les détourner de calculer autant les inconvéniens des sentimens généreux, et de s'arroger ainsi un jugement que Dieu seul a droit de prononcer ; car c'est à la Providence que semble appartenir cette sublime balance où sont pesés les effets relatifs du bonheur et du malheur. Les hommes, pour lesquels il n'existe que des unités, des momens, des occasions, doivent rarement se refuser aux biens partiels qu'ils peuvent répandre.

Les législateurs eux-mêmes gouvernent souvent à l'aide d'idées trop générales ; ce grand principe, que l'intérêt de la minorité doit toujours céder à celui de la majorité, dépend absolument du genre de sacrifices qu'on impose à la minorité ; car, en le poussant à l'extrême, on arriveroit au système de Robespierre. Ce n'est pas le nombre des individus, mais les douleurs qu'il faut compter ; et si l'on pouvoit supposer la possibilité de faire souffrir un innocent pendant plusieurs siècles, il seroit atroce de l'exiger pour le salut même d'une nation entière ; mais ces alternatives effrayantes n'existent point dans la réalité.

Les vérités d'un certain ordre sont à la fois conseillées par la raison et inspirées par le cœur; il est presque toujours de la politique d'écouter la pitié; il n'y a pas de milieu entre elle et le dernier terme de la cruauté, et Machiavel, dans le code même de la tyrannie, a dit, *qu'il falloit savoir s'attacher ceux qu'on ne pouvoit faire périr.*

On n'obéit pas long-temps aux lois trop sévères; mais l'état qui les maintient, sans pouvoir les faire exécuter, a tous les inconvéniens de la rigueur et de la foiblesse. Rien n'use la force d'un gouvernement comme la disproportion entre les délits et les peines; il se présente alors comme un ennemi, tandis qu'il doit paroître comme le chef, comme le principe régulateur de l'empire. Au lieu de se confondre, pour ainsi dire, dans votre esprit avec la nature des choses, il semble un obstacle qu'il faut renverser; et l'agitation de quelques-uns, l'espoir qu'ils conservent, tout insensé qu'il est, de détruire ce qui les opprime, ébranle la confiance de ceux même qui sont contens du gouvernement. Enfin, de quelque manière qu'on réfléchisse sur le sentiment de la pitié, on le trouve fécond en résultats prospères pour les individus et pour les nations, et l'on se persuade que c'est la

seule idée primitive qui soit attachée à la nature de l'homme, parce que c'est la seule dont il ait besoin pour toutes les vertus, comme pour toutes les jouissances.

Une belle cause finale dans l'ordre moral, c'est la prodigieuse influence de la pitié sur les cœurs; il semble que l'organisation physique elle-même soit destinée à en recevoir l'impression. Une voix qui se brise, un visage altéré, agissent sur l'âme directement comme les sensations; la pensée ne se met point entre deux, c'est un choc, c'est une blessure; cela n'est point intellectuel, et ce qu'il y a de plus sublime encore dans cette disposition de l'homme, c'est qu'elle est consacrée particulièrement à la foiblesse; et lorsque tout concourt aux avantages de la force, ce sentiment lui seul rétablit la balance, en faisant naître la générosité; ce sentiment ne s'émeut que pour un objet sans défense, qu'à l'aspect de l'abandon, qu'au cri de la douleur; lui seul défend les vaincus après la victoire, lui seul arrête les effets de ce vil penchant des hommes à livrer leur attachement, leurs facultés, leur raison même à la décision du succès; mais cette sympathie pour le malheur est une affection si puissante, réunit tellement ce qu'il y a de plus fort dans les impressions

physiques et morales, qu'y résister suppose un degré de dépravation dont on ne peut éprouver trop d'horreur.

Ces êtres seuls n'ont plus de droits à l'association mutuelle de misères et d'indulgence, qui, en se montrant sans pitié, ont effacé en eux le sceau de la nature humaine : le remords d'avoir manqué à quelque principe de morale que ce soit, est l'ouvrage du raisonnement, ainsi que la morale elle-même; mais le remords d'avoir bravé la pitié doit poursuivre comme un sentiment personnel, comme un danger pour soi, comme une terreur dont on est l'objet; on a une telle identité avec l'être qui souffre, que ceux qui parviennent à la détruire acquièrent souvent une sorte de dureté pour eux-mêmes, qui sert encore, sous quelques rapports, à les priver de tout ce qu'ils pourroient attendre de la pitié des autres; cependant, s'il en est temps encore, qu'ils sauvent un infortuné, qu'ils épargnent un ennemi vaincu, et, rentrés dans les liens de l'humanité, ils seront de nouveau sous sa sauvegarde.

C'est dans la crise d'une révolution qu'on entend répéter sans cesse, que la pitié est un sentiment puéril, qui s'oppose à toute action nécessaire à l'intérêt général, et qu'il

faut la reléguer avec les affections efféminées, indignes des hommes d'état ou des chefs de parti; c'est, au contraire, au milieu d'une révolution que la pitié, ce mouvement involontaire dans toute autre circonstance, devroit être une règle de conduite. Tous les liens qui retenoient sont déliés, l'intérêt de parti devient pour tous les hommes le but par excellence : ce but, étant censé renfermer et la véritable vertu et le seul bonheur général, prend momentanément la place de toute autre espèce de loi. Or, dans un temps où la passion s'est mise dans le raisonnement, il n'y a qu'une sensation, c'est-à-dire, quelque chose qui est un peu de la nature de la passion même, qu'il soit possible de lui opposer avec succès. Lorsque la justice est reconnue, on peut se passer de pitié; mais une révolution, quel que soit son but, suspend l'état social, et il faut remonter à la source de toutes les lois, dans un moment où ce qu'on appelle un pouvoir légal est un nom qui n'a plus de sens. Les chefs de parti peuvent se croire assez sûrs d'eux-mêmes pour se guider toujours d'après la plus haute sagesse; mais il n'y a rien de si funeste pour eux que des sectaires privés de l'instinct de la pitié; d'abord ils sont, par cela même, incapables d'enthousiasme pour

les individus; ces sentimens tiennent l'un et l'autre, quoique par des rapports différens, à la faculté de l'imagination. La fureur, la vengeance s'allient sans doute avec l'enthousiasme; mais ces mouvemens qui rendent cruels momentanément, n'ont pas d'analogie avec ce qu'on a vu de nos jours, un système continuel, et par conséquent à froid, de méconnoître toute pitié. Or, quand cet affreux système existe dans les soldats, ils jugent leurs chefs tout comme leurs ennemis, ils conduisent à l'échafaud ce qu'ils avoient estimé la veille, ils appartiennent uniquement à la puissance d'un raisonnement, et dépendent, par conséquent, de tel enchaînement de mots, qui se placera dans leurs têtes comme un principe et des conséquences. On ne peut gouverner la foule que par des sensations. Malheur donc aux chefs qui, en étouffant dans leurs partisans tout ce qui est humain, tout ce qui est remuable enfin par l'imagination, ou le sentiment, en font des assassins raisonneurs, qui marchent au crime par la métaphysique, et immolent tout au premier arrangement de syllabes qui sera pour eux de la conviction!

Cromwell retenoit le peuple par la superstition; on lioit les Romains par le serment; les Grecs se laissoient mener par l'enthousiasme

qu'ils éprouvoient pour les grands hommes. Si l'espèce de sentiment national, qui faisoit en France un point d'honneur de la générosité, de cette pitié des vainqueurs, si cette espèce de sentiment ne reprend pas quelque puissance, jamais le gouvernement n'obtiendra un empire constant et volontaire sur une nation qui n'aura pas un instinct moral quelconque, par lequel on puisse l'entraîner et la réunir ; car qu'y a-t-il de plus divisant au monde que le raisonnement ?

Enfin, la pitié est encore nécessaire pour trouver un terme à la guerre intérieure ; il n'y a point de fin aux ressources du désespoir, et les discussions les plus habiles, et les victoires les plus sanglantes ne font qu'augmenter la haine. Une sorte d'élan de l'âme, tout composé d'enthousiasme et de pitié, arrête seul les guerres intestines, et rappelle également le mot de patrie à tous les partis qui la déchirent. Cette commotion produit plus en un jour que tous les écrits et les combinaisons politiques ; l'homme lutte contre sa nature, en voulant donner à l'esprit seul la grande influence sur la destinée humaine.

Et vous, Français, vous, guerriers invincibles, vous, leurs chefs, vous qui les avez dirigés et soutenus par vos intrépides ressources,

c'est à vous tous que l'on doit les triomphes de la victoire; c'est à vous qu'il appartient de proclamer la générosité! Sans l'exercice de cette vertu, quelle palme nouvelle vous resteroit-il encore à cueillir? Vos ennemis sont vaincus, ils n'offrent plus aucune résistance, ils ne serviront plus à votre gloire, même par leurs défaites. Voulez-vous encore étonner: pardonnez; vous êtes vainqueurs, la terreur ou l'enthousiasme prosternent à vos pieds plus de la moitié de l'univers; mais qu'avez-vous fait encore pour le malheur, et qu'est-ce que l'homme, s'il n'a pas consolé l'homme, s'il n'a pas combattu la puissance du mal sur la terre? La plupart des gouvernemens sont vindicatifs, parce qu'ils craignent, parce qu'ils n'osent être clémens. Vous, qui n'avez rien à redouter, vous, qui devez avoir pour vous la philosophie et la victoire, soulagez toutes les infortunes véritables, toutes celles qui sont vraiment dignes de pitié; la douleur qui accuse est toujours écoutée; la douleur a raison contre les vainqueurs du monde. Que veut-on en effet, du génie, des succès, de la liberté, des républiques; qu'en veut-on? quelques peines de moins, quelques espérances de plus. Vous qui rentrerez dans vos foyers, ou dans une condition privée, que serez-vous, si vous ne vous

montrez pas généreux ? des guerriers pendant la paix, des génies dans l'art de la guerre, alors que toutes les pensées se tourneront vers la prospérité de l'intérieur, et que les dangers passés laisseront à peine des traces. Attachez-vous à l'avenir par la vertu, fixez la reconnaissance par des bienfaits qui durent; il n'est point de Capitole, il n'est point de triomphes qui puissent ajouter à votre éclat; vous êtes au pinacle de la gloire militaire; la générosité seule plane encore au-dessus de vos têtes. Heureuse situation que celle de la toute-puissance, quand les obstacles n'existent plus au dehors, quand la force est en soi-même, quand on peut faire le bien, sans qu'un motif étranger à la vertu vous anime, sans que le soupçon d'un tel motif puisse jamais vous approcher! (1)

(1) Dans un écrit, publié il y a deux ans, dans un écrit honoré du suffrage qui pouvoit le plus enorgueillir, cité par M. Fox plaidant pour la paix devant le parlement d'Angleterre, j'ai dit : *Si l'on ne fait pas la paix avec les Français cette année, qui sait au centre de quel empire ils la refuseront l'année prochaine?* (Réflexions sur la paix) Jamais prédiction, je crois, ne s'est mieux accomplie. On pourroit, avec le même degré de certitude, présager quels seroient les résultats des étonnantes victoires des Français, s'ils en abusoient, s'ils

J'aurois pu traiter la générosité, la pitié, la plupart des questions agitées dans cet ouvrage, sous le simple rapport de la morale qui en fait une loi; mais je crois la vraie morale tellement d'accord avec l'intérêt général, qu'il me semble toujours que l'idée du devoir a été trouvée pour abréger l'exposé des principes de conduite qu'on auroit pu développer à l'homme d'après ses avantages personnels; et comme dans les premières années de la vie on défend ce qui fait mal, dans l'enfance de la vie humaine on lui commande encore ce qu'il seroit toujours possible de lui prouver. Heureuse, si j'aï pu convaincre l'intérêt personnel! heureuse aussi, si j'avois diminué son activité, en présentant aux hommes une analyse exacte de ce que vaut la vie, une analyse qui démontrât que les destinées diffèrent entre elles bien plus par les caractères que par les situations; que les plaisirs que l'on peut éprouver, dans quel-

---

adoptoient à cet égard un système révolutionnaire. Mais il y a un si grand foyer de lumières dans ce pays, le gouvernement républicain, par sa nature même, est à la longue tellement soumis à la véritable opinion publique, que les premières conséquences doivent éclairer sur le principe, et qu'on ne persiste pas, dans ce qui ruine, avec l'aveuglement dont plusieurs cabinets monarchiques ont donné l'exemple pendant cette guerre.

ques circonstances que ce soit, sont soumis à des chances certaines, qui, à la longue, réduisent tout au même terme; et que ce bonheur qu'on croit toujours trouver dans les objets extérieurs, n'est qu'un fantôme créé par l'imagination, qu'elle poursuit après l'avoir fait naître, et qu'elle veut atteindre au dehors, tandis qu'il n'a d'existence qu'en elle.

RÉFLEXIONS
SUR
LE SUICIDE.

C'est en 1813 que ma mère a publié les *Réflexions sur le Suicide;* mais j'ai cru devoir intervertir l'ordre chronologique que j'ai suivi jusqu'ici, et réunir cet écrit à l'ouvrage sur l'Influence des Passions. Ce rapprochement sembloit indiqué par l'analogie des sujets : toutefois j'ai été déterminé par un autre motif. Quelques personnes dont l'opinion mérite toujours d'être respectée, lorsqu'elle est sincère, avoient vu avec regret l'apologie du Suicide, que renferme l'ouvrage sur l'Influence des Passions : je n'ai pu me refuser à leur rappeler avec quelle profonde conviction de la haute philosophie du christianisme, ma mère a traité le même sujet quelques années plus tard. (*Note de l'Éditeur.*)

A SON ALTESSE ROYALE

LE PRINCE ROYAL

DE SUÈDE.

Stockholm, décembre 1812.

Monseigneur,

J'ai écrit ces réflexions sur le Suicide dans un moment où le malheur me faisoit éprouver le besoin de me fortifier par le secours de la méditation. C'est près de vous, Monseigneur, que mes peines se sont adoucies; mes enfans et moi nous avons fait comme ces bergers d'Arabie, qui, lorsqu'ils voient venir l'orage, se retirent à l'abri du laurier. Vous n'avez jamais considéré la mort, Monseigneur, que comme dévouement à la patrie; et jamais

votre âme n'a pu être atteinte par ce découragement que ressentent quelquefois les êtres qui se croient inutiles sur la terre. Néanmoins votre esprit transcendant n'est étranger à aucun sujet philosophique, et vous voyez de trop haut pour que rien puisse vous échapper. Je n'avois jusqu'à ce jour dédié mes ouvrages qu'à la mémoire de mon père; je vous ai demandé, Monseigneur, l'honneur de vous rendre hommage, parce que votre vie publique signale à tous les yeux les vertus réelles, qui seules méritent l'admiration des penseurs.

Un courage intrépide vous distingue personnellement entre tous les braves; mais ce courage est dirigé par une bonté non moins sublime; le sang des guerriers, les pleurs du pauvre, les inquiétudes même du foible sont l'objet de votre humanité prévoyante. Vous craignez la souffrance de vos semblables, et le rang éminent où vous êtes placé ne pourra jamais effacer de votre cœur la sympathie. Un Français disoit de vous, Monseigneur, que vous réunissiez *la chevalerie du républicanisme à la che-*

valerie de la royauté : en effet, dans quelque sens que la générosité puisse s'exercer, elle vous est toujours native.

Dans les rapports de la société vous ne mettez point à la gêne, par une roideur factice, l'esprit et l'âme de ceux qui vous entourent. Vous pourriez pour ainsi dire gagner tout un peuple *un* à *un*, si chaque individu qui le compose avoit le bonheur de s'entretenir un quart d'heure avec vous; mais à côté de cette affabilité pleine de grâces, votre mâle énergie vous attache tous les caractères forts.

Cette nation suédoise, jadis si célèbre par ses exploits, et qui conserve encore les grandes qualités que ses ancêtres ont manifestées, chérit en vous le présage de sa gloire. Vous respectez les droits de cette nation, Monseigneur, par penchant et par conscience, et l'on vous a vu, dans plusieurs circonstances difficiles, aussi fier des barrières constitutionnelles, que d'autres en seroient impatiens.

Les devoirs ne vous semblent jamais des bornes, mais des appuis, et c'est ainsi que

votre déférence habituelle pour la sagesse expérimentée du roi ajoute un nouveau lustre au pouvoir qu'il vous confie.

Poursuivez, Monseigneur, la carrière dans laquelle un si bel avenir vous est offert, et vous montrerez au monde ce qu'il avoit désappris; c'est que les véritables lumières enseignent la morale, et que les héros vraiment magnanimes, loin de mépriser l'espèce humaine, ne se croient supérieurs aux autres hommes que par les sacrifices même qu'ils leur font.

Je suis avec respect,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

MONSEIGNEUR,

La très-humble et très-obéissante servante,

NECKER, B^ne^ DE STAËL-HOLSTEIN.

RÉFLEXIONS

SUR

LE SUICIDE.

C'est pour les malheureux qu'il faut écrire; ceux qui sont en possession des prospérités de ce monde ne s'instruisent que par leur propre expérience, et les idées générales en toutes choses ne leur paroissent que du temps perdu. Il n'en est pas ainsi de ceux qui souffrent : la réflexion est leur plus sûr asile, et, séparés par l'infortune des distractions de la société, ils s'examinent eux-mêmes et cherchent, comme un malade qui se retourne dans un lit de douleur, quelle est la position la moins pénible qu'ils puissent se procurer.

L'excès du malheur fait naître la pensée du suicide, et cette question ne sauroit être trop approfondie; elle tient à toute l'organisation morale de l'homme. Je me flatte de présenter quelques aperçus nouveaux sur les motifs qui peuvent conduire à cette action, et sur ceux qui doivent en détourner. Je discuterai ce su-

jet sans malveillance comme sans exaltation. Il ne faut pas haïr ceux qui sont assez malheureux pour détester la vie ; il ne faut pas louer ceux qui succombent sous un grand poids ; car s'ils pouvoient marcher en le portant, leur force morale seroit plus grande (1).

Les personnes qui d'ordinaire condamnent le suicide, se sentant sur le terrain du devoir et de la raison, se servent souvent, pour soutenir leur opinion, de certaines formes méprisantes, qui peuvent blesser leurs adversaires; elles mêlent aussi quelquefois, à la censure méritée d'un acte coupable, d'injustes attaques contre l'enthousiasme en général. Il me semble, au contraire, que c'est par les principes mêmes du véritable enthousiasme, c'est-à-dire, de l'amour du beau moral, qu'on peut aisément montrer combien la résignation à la destinée est d'un ordre plus élevé que la révolte contre elle.

Je me propose de présenter la question du suicide sous trois rapports différens : j'exami-

---

(1) J'ai loué l'acte du suicide dans mon ouvrage sur l'Influence des Passions, et je me suis toujours repentie depuis de cette parole inconsidérée. J'étois alors dans tout l'orgueil et toute la vivacité de la première jeunesse ; mais à quoi serviroit-il de vivre, si ce n'étoit dans l'espoir de s'améliorer ?

nerai d'abord *quelle est l'action de la souffrance sur l'âme humaine ;* secondement, je montrerai *quelles sont les lois que la religion chrétienne nous impose relativement au suicide*, et troisièmement, je considérerai *en quoi consiste la plus grande dignité morale de l'homme sur cette terre.*

PREMIÈRE SECTION.

QUELLE EST L'ACTION DE LA SOUFFRANCE SUR L'AME HUMAINE.

On ne sauroit se le dissimuler; il y a, sous le rapport des impressions causées par la douleur, autant de différence entre les individus qu'il en peut exister relativement au génie et au caractère; non-seulement les circonstances, mais la manière de les sentir, diffèrent tellement, que des personnes très-estimables d'ailleurs peuvent ne pas s'entendre à cet égard; et cependant, de toutes les bornes de l'esprit, la plus insupportable, c'est celle qui nous empêche de comprendre les autres.

Il me semble que le bonheur consiste *dans la possession d'une destinée en rapport avec nos facultés*. Nos désirs sont une chose momentanée et souvent funeste même à nous; mais nos facultés sont permanentes, et leurs besoins ne cessent jamais : il se peut donc que la conquête du monde fût nécessaire à Alexandre, comme la possession d'une cabane à un berger. Il ne s'ensuivroit pas que la race hu-

maine dût se prêter à servir d'aliment aux facultés gigantesques d'Alexandre ; mais on peut dire que, d'après sa nature, lui ne savoit être heureux qu'ainsi.

La puissance d'aimer, l'activité de la pensée, le prix qu'on attache à l'opinion, font de tel ou tel genre de vie une existence douce pour les uns et tout-à-fait pénible pour les autres. L'inflexible loi du devoir est la même pour tous ; mais les forces morales sont purement individuelles ; et la profonde connoissance du cœur humain peut seule donner à nos jugemens sur le bonheur et le malheur de ceux qui ne nous ressemblent pas, une équité philosophique.

Il me semble donc qu'il ne faut jamais disputer sur ce que chacun éprouve ; le conseil ne peut porter que sur la conduite et la fermeté d'âme, dont la vertu et la religion font une égale loi dans toutes les situations ; mais les causes du malheur et son intensité varient autant que les circonstances et les individus. Ce seroit vouloir compter les flots de la mer qu'analyser les combinaisons du sort et du caractère. Il n'y a que la conscience qui soit en nous comme un être simple et invariable, dont nous pouvons tous obtenir ce dont nous avons tous besoin, le repos de l'âme. La plu-

part des hommes se ressemblent, non pas dans ce qu'ils font, mais dans ce qu'ils peuvent faire, et nul être capable de réfléchir ne niera qu'en commettant des fautes contre la morale, on ne sente toujours qu'on étoit le maître de les éviter. Si donc on reconnoît qu'il est ordonné à l'homme sur cette terre de supporter la douleur, on ne sauroit s'excuser ni par la violence de cette douleur, ni par la vivacité du sentiment qu'elle cause. Chaque individu possède en lui-même les moyens d'accomplir son devoir ; et ce qu'il y a d'admirable dans la nature morale, comme dans la nature physique, c'est à quel point le nécessaire est également et universellement réparti ; tandis que le superflu est diversifié de mille manières.

La douleur physique et la douleur morale sont une et même chose dans leur action sur l'âme ; car la maladie est une peine aussi-bien qu'une souffrance ; mais la douleur physique fait d'ordinaire périr le corps, tandis que les douleurs morales servent à régénérer l'âme.

Il ne suffit pas de croire, avec les stoïciens, *que la douleur n'est point un mal* ; il faut être convaincu qu'elle est un bien, pour s'y résigner. Le plus petit mal seroit insupportable, si l'on le considéroit comme purement acci-

dentel; l'irritabilité individuelle influant sur la manière de sentir, on n'auroit pas plus le droit de blâmer un homme qui se tueroit pour une piqûre d'épingle, que pour une attaque de goutte; pour une contrariété, que pour un chagrin. Le moindre sentiment de douleur peut révolter l'âme, s'il ne tend pas à la perfectionner; car il y a plus d'injustice dans un léger mal, s'il est inutile, que dans la plus grande peine, si elle tend vers un noble but.

Ce n'est pas ici le cas de remonter à la grande question métaphysique qui a vainement occupé tous les philosophes, *l'origine du mal.* Nous ne pouvons concevoir la liberté de l'homme sans la possibilité du mal. Nous ne pouvons concevoir la vertu sans la liberté de l'homme, ni la vie éternelle sans la vertu; cette chaîne, dont le premier anneau nous est tout à la fois incompréhensible et indispensable, doit être considérée comme la condition de notre être. Si la réflexion et le sentiment nous conduisent à croire qu'il y a toujours dans les voies de la Providence une justice cachée ou manifeste, nous ne pouvons considérer la souffrance ni comme accidentelle ni comme arbitraire. L'homme auroit le même droit de se plaindre pour un bonheur de moins que pour une peine de plus, s'il croyoit que la Divinité pût com-

muniquer à la créature des qualités ou des puissances sans bornes, et qu'ainsi l'infini fût transmissible. Pourquoi l'homme ne s'irriteroit-il pas de n'avoir pas toujours vécu comme de devoir cesser d'être ? Enfin sur quelles bases reposent ses plaintes ? Est-ce contre le système de l'univers qu'il se révolte, ou contre la part qu'il a dans un ensemble soumis à d'invariables lois ?

La douleur est un des élémens nécessaires de la faculté d'être heureux, et nous ne pouvons concevoir l'une sans l'autre. La vivacité de nos désirs tient aux difficultés qu'ils rencontrent ; l'ébranlement de nos jouissances, à la crainte de les perdre ; la vivacité de nos affections, aux dangers qui menacent les objets de notre amour. Enfin nul mortel n'a pu délier le nœud gordien du plaisir et de la peine que par le fer qui tranche la vie.

Oui, diront quelques individus malheureux, nous nous soumettons à la balance des biens et des maux que le cours ordinaire des événemens amène ; mais quand nous sommes traités en ennemis par le sort, il est juste d'échapper à ses coups. D'abord le régulateur qui détermine le résultat de cette balance est tout entier en nous-mêmes : le même genre de vie qui réduit l'un au désespoir combleroit de joie l'homme

placé dans une sphère d'espérances moins élevée. Cette réflexion n'est point en opposition avec ce que j'ai dit sur les ménagemens qu'on doit aux diverses manières de sentir : sans doute le bonheur de l'un peut être en désaccord avec le caractère de l'autre ; mais la résignation convient également à tous. S'il y a dans la nature physique deux forces opposées qui font mouvoir le monde, l'impulsion et la gravitation, on peut affirmer aussi que le besoin d'agir et la nécessité de se soumettre, la volonté et la résignation, sont les deux pôles de l'être moral, et l'équilibre de la raison ne peut se trouver qu'entre deux.

La plupart des hommes ne comprennent guère que deux puissances dans la vie, le sort et leur volonté, qui peut, à ce qu'ils croient, influer sur ce sort ; ils passent donc d'ordinaire de l'irritation à l'orgueil. Quand ils sont en état d'irritation, ils maudissent le destin, comme les enfans battent la table contre laquelle ils se heurtent ; et quand ils sont satisfaits des événemens de la vie, ils se les attribuent tout entiers, et se complaisent dans les moyens qu'ils ont employés pour les diriger ; ils considèrent ces moyens comme l'unique source de leur félicité. Il y a erreur dans ces deux façons de voir.

La volonté de l'homme agit d'ordinaire, il est vrai, concurremment avec la destinée; mais quand cette destinée devient de la nécessité, c'est-à-dire quand elle prend le caractère de l'irréparable, elle est la manifestation des desseins de la Providence sur nous. Un homme d'esprit disoit : *la nécessité rafraichit.* Il faut s'élever à une grande hauteur pour adopter ce mot dans son entier ; mais toujours est-il vrai qu'on doit avoir pour le sort un genre de respect. C'est une puissance qui, tour à tour subite et lente, imprévue ou préparée, se saisit de la vie à une certaine époque et en détermine le cours; mais loin que le sort soit aveugle, comme on se plaît à le dire, l'on croiroit qu'il nous connoît, car presque toujours il nous atteint dans nos foiblesses les plus intimes. C'est le tribunal secret qui nous juge, et lorsqu'il paroît injuste, peut-être savons-nous seuls ce qu'il veut nous dire et ce qu'il exige de nous.

Il n'y a point de doute que nous ne sortions sensiblement meilleurs de l'épreuve de l'adversité, quand nous nous y soumettons avec une fermeté douce. Les plus grandes qualités de l'âme ne se développent que par la souffrance, et ce perfectionnement de nous-mêmes nous rend, après un certain temps, le bonheur; car le cercle se referme et nous ramène aux

jours d'innocence qui précédèrent nos fautes. C'est donc se soustraire à la vertu que de se tuer parce qu'on est malheureux : c'est se soustraire aux jouissances que cette vertu nous auroit données, quand nous aurions triomphé de nos peines par son secours. Les Platoniciens disoient *que l'âme avoit besoin d'un certain temps de séjour sur cette terre pour s'épurer des passions coupables.* On croiroit en effet que la vie a pour but de renoncer à la vie. La nature physique accomplit cette œuvre par la destruction, et la nature morale par le sacrifice. L'existence humaine bien conçue n'est autre chose que l'abdication de la personnalité pour rentrer dans l'ordre universel. Les enfans ne comprennent qu'eux; les jeunes gens, qu'eux et les amis qui font partie d'eux-mêmes; mais dès que les avant-coureurs du déclin arrivent, il faut, ou se consoler par les pensées générales, ou s'abandonner à toutes les terreurs que présente la dernière moitié de la vie; car c'est bien peu de chose que les circonstances heureuses ou malheureuses de chaque individu, en comparaison des lois inflexibles de la nature. La vieillesse et la mort devroient mettre tous les hommes au désespoir bien plus que leurs chagrins particuliers; mais on se soumet facile-

ment à la condition universelle, et l'on se révolte contre son propre partage, sans réfléchir que la condition universelle se retrouve dans chaque lot, et que les différences sont plus apparentes que réelles.

En traitant *de la dignité morale de l'homme*, je prononcerai fortement la différence qui existe entre le suicide et le dévouement, c'est-à-dire, entre le sacrifice de soi aux autres, ou, ce qui est la même chose, à la vertu; et le renoncement à l'existence, parce qu'elle nous est à charge. Les motifs qui déterminent à se donner la mort changent tout-à-fait la nature de cette action; car lorsqu'on abdique la vie pour faire du bien à ses semblables, on immole, pour ainsi dire, son corps à son âme, tandis que, quand on se tue par l'impatience de la douleur, on sacrifie presque toujours sa conscience à ses passions.

On a néanmoins eu tort de prétendre que le suicide étoit un acte de lâcheté : cette assertion forcée n'a convaincu personne; mais on doit distinguer dans ce cas la bravoure de la fermeté. Il faut, pour se tuer, ne pas craindre la mort; mais c'est manquer de fermeté d'âme que de ne pas savoir souffrir. Une sorte de rage est nécessaire pour vaincre en soi l'instinct conservateur de la vie, quand ce n'est

pas un sentiment religieux qui nous en demande le sacrifice. La plupart de ceux qui ont vainement essayé de se donner la mort n'ont pas renouvelé leurs tentatives, parce qu'il y a dans le suicide, comme dans tous les actes désordonnés de la volonté, une certaine folie qui s'apaise quand elle touche de trop près à son but. Le malheur n'est presque jamais une chose absolue; ses rapports avec nos souvenirs ou nos espérances en composent souvent la plus grande partie; et quand une secousse très-vive s'opère en nous-mêmes, notre douleur s'offre souvent à notre imagination sous un aspect tout différent.

Revoyez, après dix ans, une personne qui a subi une grande privation de quelque nature qu'elle soit, et vous saurez qu'elle souffre et jouit par une autre cause que cette privation même, dans laquelle consistoit son malheur dix ans auparavant. Il n'est pas dit pour cela que le bonheur soit rentré dans son âme, mais l'espérance et la crainte ont pris en elle un autre cours; et c'est de l'activité de ces deux sentimens que se compose la vie morale.

Il y a une cause de suicide qui intéresse presque tous les cœurs de femme : c'est l'amour; le charme de cette passion est sûrement

le principal motif des erreurs qu'on commet dans la manière de juger l'homicide de soi-même. On veut que l'amour subjugue les plus hautes puissances de l'âme, et qu'il n'y ait rien au-dessus de son empire. Tous les genres d'enthousiasme ayant subi l'atteinte de l'incrédulité moqueuse, les romans ont maintenu le prestige du sentiment dans quelques contrées du monde où la bonne foi s'est retirée; mais de tous les malheurs de l'amour il n'en est qu'un, ce me semble, contre lequel la force de l'âme puisse se briser : c'est la mort de l'objet qu'on aime et dont on est aimé.

Un frissonnement intérieur obscurcit la nature entière, quand le cœur avec lequel se confondoit notre existence repose glacé dans le tombeau. Cette douleur, l'unique peut-être qui dépasse ce que Dieu nous a donné de force contre la souffrance, a pourtant été considérée par divers moralistes comme plus facile à supporter que celles dans lesquelles l'orgueil offensé se mêle de quelque manière. En effet, dans le malheur que cause l'infidélité de ce qu'on aime, c'est bien le cœur qui reçoit la blessure, mais l'amour-propre y verse ses poisons. Sans doute aussi un sentiment plus noble que l'amour-propre nous déchire quand nous sommes obligés de renoncer à l'estime

que nous avions conçue pour le premier objet de nos affections, quand il ne reste plus d'un enthousiasme aussi profond que le souvenir des vaines apparences qui l'ont causé. Mais il faut cependant se le prononcer avec rigueur, du moment que dans une liaison intime et sincère, telle qu'elle doit exister entre des êtres vrais et purs, l'un des deux est infidèle, l'un des deux peut tromper; c'est qu'il étoit indigne du sentiment qu'il inspiroit. Je ne veux point, par ce raisonnement, imiter ces pédans qui réduisent les peines de la vie à des syllogismes. On souffre de mille manières, on souffre par des sentimens divers, opposés, contradictoires; et nul n'a le droit de contester à qui que ce soit sa douleur. Mais dans tout chagrin de l'âme, où l'amour-propre peut entrer pour quelque chose, il est aussi insensé que coupable de vouloir se tuer; car tout ce qui tient à la vanité est nécessairement passager, et il ne faut pas accorder à ce qui est passager le droit de nous lancer dans l'éternité.

Un malheur entièrement dégagé de tout mouvement d'orgueil seroit donc le seul qui motiveroit le suicide; mais par cela même qu'un tel malheur consiste en entier dans la sensibilité, la religion en adoucit l'amertume. La Providence, qui veut que toutes les bles-

sures de l'âme humaine puissent être guéries, vient au secours de celui qu'elle a frappé d'un coup au-dessus de ses forces. Souvent alors les palmes de l'ange de paix ombragent notre tête abattue, et qui sait si cet ange n'est pas l'objet même que nous regrettons? qui sait si, touché de nos larmes, il n'a pas obtenu du ciel le pouvoir de veiller sur nous?

Les peines de sentiment qu'aigrit l'amour-propre sont nécessairement modifiées par le temps; et les peines dont la touchante nature est sans mélange d'aucun mouvement d'orgueil inspirent une disposition religieuse qui porte l'âme à la résignation.

Les plus fréquentes causes du suicide dans les temps modernes, ce sont la ruine et le déshonneur. Les revers de la fortune, telle que la société est combinée, causent une peine très-vive, et qui se multiplie sous mille formes diverses. La plus cruelle de toutes cependant, c'est la perte du rang qu'on occupoit dans le monde. L'imagination agit autant sur le passé que sur l'avenir, et l'on fait avec les biens qu'on possède une alliance dont la rupture est cruelle; mais, après un certain temps, une situation nouvelle présente une nouvelle perspective à presque tous les hommes. Le bonheur est tellement composé de sensations

relatives, que ce ne sont pas les choses en elles-mêmes, mais leur rapport avec la veille ou le lendemain qui agit sur l'imagination. Si la destinée ou les menaces d'un maître ont fait craindre à un homme tel degré de douleur, et qu'il apprenne que la moitié de ce qu'il redoutoit lui est épargnée, son impression sera toute différente de celle qu'il auroit ressentie, s'il n'avoit pas éprouvé une aussi grande terreur. Le sort entre presque toujours en composition avec les infortunés; on diroit qu'il se repent, comme tout autre souverain, d'avoir fait trop de mal.

L'opinion exerce sur la plupart des individus une action poignante dont il est très-difficile de diminuer la force : ce mot, *je suis déshonoré*, trouble entièrement l'esprit de l'homme social, et l'on ne peut s'empêcher de plaindre celui qui succombe sous le poids de ce malheur, car probablement il ne l'avoit pas mérité, puisqu'il le ressent avec tant d'amertume. Mais il faut encore ranger sous deux classes principales les causes du déshonneur : celles qui tiennent à des fautes que notre conscience nous reproche, ou celles qui naissent d'erreurs involontaires et nullement criminelles.

Le remords tient nécessairement à l'idée

qu'on se fait de la justice divine, car si nous ne comparions pas nos actions à ce type suprême de l'équité, nous n'aurions dans la vie que des regrets. On ne peut considérer l'existence que sous deux rapports, ou comme une partie de jeu dont le gain ou la perte consiste dans les biens de ce monde, ou comme un noviciat pour l'immortalité. Si nous nous en tenons à la partie de jeu, nous ne saurions voir dans notre propre conduite que la conséquence de raisonnemens bien ou mal faits : si nous avons la vie à venir pour but, ce n'est qu'à l'intention que notre conscience s'attache. L'homme borné aux intérêts de cette terre peut avoir des regrets, mais il n'y a de remords que pour l'homme religieux ; or, il suffit de l'être pour sentir que l'expiation est le premier devoir, et que la conscience nous commande de supporter les suites de nos fautes, afin de les réparer, s'il se peut, en faisant du bien. Le déshonneur mérité est donc pour l'homme religieux une juste punition à laquelle il ne se croit pas le droit de se soustraire : car, quoique parmi les actions humaines il y en ait un grand nombre de plus perverses que le suicide, il n'en est pas qui semble nous dérober aussi formellement à la protection de Dieu.

Les passions entraînent à des actes coupa-

bles dont le bonheur est le but; mais dans le suicide il y a un renoncement à tout secours venant d'en haut qu'on ne sauroit concilier avec aucune disposition pieuse.

Celui qui est vraiment atteint par le remords s'écriera comme l'enfant prodigue : *Je sais ce que je ferai, je retournerai vers mon père, je me prosternerai devant lui et je lui dirai : mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne mérite plus d'être appelé votre fils.* C'est avec cette résignation touchante que s'exprime l'être religieux; car plus il se croit criminel, moins il s'attribue le droit de quitter la vie, puisqu'il n'a point fait de cette vie ce qu'exigeoit le Dieu dont il la tenoit. Quant aux coupables qui n'ont point foi à l'existence future et dont la considération dans ce monde est perdue, le suicide, d'après leur manière de penser, n'a d'autre inconvénient pour eux que de les priver des chances heureuses qui leur resteroient encore, et chacun peut estimer ces chances ce qu'il veut, d'après le calcul des probabilités.

Je crois qu'on peut affirmer que le déshonneur non mérité n'est jamais durable. L'influence de la vérité sur le public est telle qu'il suffit d'attendre pour être mis à sa place. Le temps est quelque chose de sacré qui semble

agir indépendamment même des événemens qu'il renferme. C'est un appui du foible et de l'infortuné, c'est enfin l'une des formes mystérieuses par lesquelles la Divinité se manifeste à nous. Le public qui est, à quelques égards, une chose si différente de chaque individu; le public qui est un homme d'esprit, quoiqu'il se compose de tant d'êtres stupides; le public qui a de la générosité, quoique des platitudes sans nombre soient commises par ceux qui en font partie; le public finit toujours par se rallier à la justice dès que des circonstances prédominantes et momentanées ont disparu. *Possédez vos âmes en paix par la patience*, dit l'Évangile. Ce conseil de la piété est aussi celui de la raison. Quand on réfléchit sur les livres saints, on y trouve l'admirable réunion des meilleurs conseils pour se passer de succès dans ce monde, et souvent aussi des meilleurs moyens pour en obtenir.

Les douleurs physiques, les infirmités incurables, toutes ces misères enfin que l'existence corporelle traîne après elle, sembleroient une des causes de suicide les plus plausibles, et cependant ce n'est presque jamais, surtout parmi les modernes, ce genre de malheur qui porte à se tuer. Les douleurs qui sont

dans le cours ordinaire des choses accablent, mais ne révoltent pas. Il faut qu'il se mêle de l'irritation dans ce qu'on éprouve, pour qu'on se livre à la colère contre le destin, et qu'on veuille ou s'en affranchir ou s'en venger, comme d'un oppresseur. Il y a un singulier genre d'erreur dans la manière dont la plupart des hommes considèrent leur destinée. L'on ne sauroit trop présenter cette erreur sous ses diverses faces, tant elle a d'influence sur les impressions de l'âme : on diroit qu'il suffit d'avoir un certain nombre de compagnons d'infortune pour se résigner aux événemens quels qu'ils soient, et qu'on ne trouve d'injustice que dans les malheurs qui nous sont personnels. Cependant ces variétés comme ces ressemblances ne sont-elles pas pour la plupart compensées, et ne sont-elles pas toutes, je le répète, également comprises dans les lois de la nature ?

Je ne m'arrêterai point aux consolations, communes qu'on peut tirer de l'espoir d'un changement dans les circonstances : il est des genres de peines qui ne sont pas susceptibles de cette sorte de soulagement; mais je crois qu'on peut hardiment prononcer qu'un travail fort et suivi a soulagé la plupart de ceux qui s'y sont livrés. Il y a un avenir dans toute

occupation, et c'est d'un avenir dont l'homme a sans cesse besoin. Les facultés nous dévorent comme le vautour de Prométhée, quand elles n'ont point d'action au dehors de nous, et le travail exerce et dirige ces facultés : enfin, quand on a de l'imagination, et la plupart de ceux qui souffrent en ont beaucoup, on peut trouver des plaisirs toujours renouvelés dans l'étude des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, soit qu'on en jouisse comme amateur ou comme artiste. Une femme d'esprit a dit que *l'ennui se méloit à toutes les peines*, et cette réflexion est pleine de profondeur. L'ennui véritable, celui des esprits actifs, c'est l'absence d'intérêt pour tout ce qui nous entoure, combinée avec des facultés qui rendent cet intérêt nécessaire : c'est la soif sans la possibilité de se désaltérer. Tantale est une assez juste image de l'âme dans cet état. L'occupation rend de la saveur à l'existence, et les beaux-arts ont tout à la fois l'originalité des objets particuliers et la grandeur des idées universelles. Ils nous maintiennent en rapport avec la nature; on peut l'aimer sans le secours de ces médiateurs aimables, mais ils apprennent cependant à la mieux goûter.

Il ne faut pas dédaigner, dans quelque tristesse qu'on soit plongé, les dons primitifs du

Créateur, la vie et la nature. L'homme social met trop d'importance au tissu de circonstances dont se compose son histoire personnelle. L'existence est en elle-même une chose merveilleuse. L'on voit souvent des malades n'invoquer qu'elle. Les sauvages sont heureux seulement de vivre ; les prisonniers se représentent l'air libre comme le bien suprême ; les aveugles seroient prêts à donner tout ce qu'ils possèdent pour revoir encore les objets extérieurs ; les climats du midi, qui animent les couleurs et développent les parfums, produisent une impression indéfinissable ; les consolations philosophiques ont moins d'empire que les jouissances causées par le spectacle de la terre et du ciel. Ce qu'il faut donc le plus soigner parmi nos moyens de bonheur, c'est la puissance de la contemplation. On est si à l'étroit dans soi-même, tant de choses nous y agitent et nous y blessent, qu'on a sans cesse besoin de se plonger dans cette mer des pensées sans bornes ; l'on doit, comme dans le Styx, s'y rendre invulnérable, ou tout au moins résigné.

Nul n'osera dire qu'on peut tout supporter dans ce monde, nul n'osera se confier assez dans ses forces pour en répondre ; il est bien peu d'êtres doués de quelques facultés supé-

rieures que le désespoir n'ait atteints plus d'une fois, et la vie ne semble souvent qu'un long naufrage, dont les débris sont l'amitié, la gloire et l'amour. Les rives du temps qui s'est écoulé pendant que nous avons vécu en sont couvertes ; mais si nous en avons sauvé l'harmonie intérieure de l'âme, nous pouvons encore entrer en communication avec les œuvres de la Divinité.

La clémence du ciel, le repos de la mort, une certaine beauté de l'univers, qui n'est pas là pour narguer l'homme, mais pour lui prédire de meilleurs jours, quelques grandes idées, toujours les mêmes, sont comme les accords de la création, et nous rendent du calme quand nous nous accoutumons à les comprendre. C'est à ces mêmes sources que le héros et le poète viennent puiser leurs inspirations. Pourquoi donc quelques gouttes de la coupe qui les élève au-dessus de l'humanité ne seroient-elles pas salutaires pour tous?

On accuse le sort de malignité, parce qu'il frappe toujours sur la partie la plus sensible de nous-mêmes : ce n'est point à la malignité du sort qu'il faut s'en prendre, mais à l'impétuosité de nos désirs, qui nous précipite contre les obstacles que nous rencontrons, comme on s'enferre toujours plus avant dans

la vivacité du combat. Et d'ailleurs l'éducation que nous devons recevoir de la douleur, porte nécessairement sur la portion de notre caractère qui a le plus besoin d'être réprimée. Nous ne pouvons admettre la croyance en Dieu, sans supposer qu'il dirige le sort dans son action sur l'homme; nous ne pouvons donc considérer ce sort comme une puissance aveugle : reste à examiner si celui qui la gouverne a donné la liberté à l'homme pour s'y soumettre ou pour s'y soustraire. C'est ce que nous allons faire dans la seconde partie de ces réflexions.

SECONDE SECTION.

QUELLES SONT LES LOIS QUE LA RELIGION CHRÉTIENNE NOUS IMPOSE RELATIVEMENT AU SUICIDE.

Lorsque l'ancien des douleurs, Job, fut atteint par tous les genres de maux, lorsqu'il perdit sa fortune et ses enfans, et que d'affreuses souffrances physiques lui firent éprouver mille morts, sa femme lui conseilla de renoncer à la vie. *Bénis Dieu*, lui dit-elle, *et meurs.* — *Quoi!* lui répondit-il, *je n'accepterois pas les maux de la même main dont j'ai reçu les biens;* et, dans quelque désespoir qu'il fût plongé, il sut se résigner à son sort, et sa patience fut récompensée. On croit que Job a précédé Moïse, il existoit du moins bien long-temps avant la venue de Jésus-Christ, et dans une époque où l'espoir de l'immortalité de l'âme n'étoit point encore garanti au genre humain. Qu'auroit-il donc pensé maintenant? On voit dans la Bible des hommes qui, tels que Samson et les Machabées, se dévouent à la mort pour accomplir un dessein

qu'ils croient noble et salutaire ; mais nulle part on ne trouve des exemples d'un suicide dont le dégoût ou les peines de la vie soient l'unique cause. Nulle part ce suicide, qui n'est qu'une désertion du sort, n'a été considéré comme possible. On a beaucoup dit qu'il n'y avoit aucun passage de l'Évangile qui indiquât la désapprobation formelle de cet acte. Jésus-Christ, dans ses discours, remonte plutôt aux principes des actions qu'à l'application détaillée de la loi : mais ne suffit-il pas que l'esprit général de l'Évangile tende à consacrer la résignation ?

Heureux ceux qui pleurent, dit Jésus-Christ, *car ils seront consolés. Si quelqu'un veut venir avec moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. Vous serez bienheureux lorsqu'à cause de moi vous serez injuriés et persécutés.* Partout Jésus-Christ annonce que sa mission est d'apprendre aux hommes que le malheur a pour objet de purifier l'âme et que le bonheur céleste est obtenu par les revers supportés religieusement ici-bas. C'est le but spécial de la doctrine de Jésus-Christ que l'explication du sens inconnu de la douleur.

On trouve de très-belles choses en fait de morale sociale et dans les prophètes hébreux

et dans les philosophes païens : mais c'est pour prêcher la charité, la patience et la foi, que Jésus-Christ est descendu sur la terre; et ces trois vertus tendent toutes également à soulager les malheureux. La première, la charité, nous apprend nos devoirs envers eux; la seconde, la patience, leur enseigne à quelles consolations ils doivent recourir, et la troisième, la foi, leur annonce leur récompense. La plupart des préceptes de l'Évangile manqueroient de base s'il étoit permis de se donner la mort; car le malheur inspire à l'âme le besoin d'en appeler au ciel, et l'insuffisance des biens de ce monde est ce qui rend surtout une autre vie nécessaire.

Il est rare que les individus, dans l'enivrement des jours prospères, conservent un saint respect pour les choses sacrées. L'attrait des biens de ce monde est si vif qu'il fait tout pâlir, même l'éclat d'une existence future. Un philosophe allemand, en disputant avec ses amis, disoit une fois : *Je donnerois, pour obtenir telle chose, deux millions d'années de ma félicité éternelle*, et il étoit singulièrement modéré dans le sacrifice qu'il offroit; car les jouissances temporelles ont d'ordinaire bien plus d'activité que les espérances religieuses, et la vie spirituelle ou le christianisme, ce qui

est une et même chose, n'existeroit pas, s'il n'y avoit pas de la douleur dans le fond du cœur de l'homme. Le suicide réfléchi est inconciliable avec la foi chrétienne, puisque cette foi repose principalement sur les différens devoirs de la résignation. Quant au suicide causé par un moment de délire, par un accès de désespoir, il se peut que le divin Législateur des hommes n'ait pas eu l'occasion d'en parler au milieu des Juifs, qui n'offroient guère d'exemples de ce genre d'égarement. Il combattoit sans cesse dans les Pharisiens les vices d'hypocrisie, d'incrédulité et de froideur. L'on diroit qu'il a considéré les torts des passions comme des maladies de l'âme, et non comme son état habituel, et qu'il s'est toujours plus appliqué à l'esprit général de la morale qu'aux préceptes qui peuvent dépendre des circonstances.

Jésus-Christ recommande sans cesse à l'homme de ne point s'occuper de la vie en elle-même, mais de ses rapports avec l'immortalité. *Pourquoi vous mettez-vous en souci de vos vêtemens?* dit-il : *voyez les lis des champs, ils ne travaillent ni ne filent : et cependant Salomon, dans toute sa gloire, n'a pas été vêtu aussi magnifiquement qu'eux.* Ce n'est point la paresse ni l'insouciance que Jésus-

Christ conseille par ce passage, mais une sorte de calme qui seroit utile même dans les intérêts de ce monde. Les guerriers appellent ce sentiment la confiance dans son bonheur, les hommes religieux l'espoir dans le secours de la Providence; mais les uns et les autres trouvent dans cette disposition intérieure de l'âme un genre d'appui qui fait juger plus clairement les circonstances mêmes de cette vie, tout en donnant des ailes pour y échapper.

On croit s'affranchir du joug des événemens humains en se promettant de se tuer, si l'on n'atteint pas le but de ses désirs. Dans un tel système l'on se considère comme uniquement au service de soi-même et libre de se quitter dès qu'on n'est plus content des conditions du sort. Si l'Évangile s'accordoit avec cette manière de voir, on y trouveroit des leçons de prudence; mais toutes celles qui tiennent à la vertu n'auroient qu'une application bien restreinte, car la vertu ne consiste jamais que dans la préférence qu'on donne aux autres, c'est-à-dire à son devoir sur ses intérêts personnels; or lorsqu'on renonce à la vie seulement parce qu'on n'est pas heureux, c'est soi seul que l'on préfère à tout, et l'on est pour ainsi dire égoïste en se donnant la mort.

De tous les argumens religieux qu'on a faits

contre le suicide, celui sur lequel on est revenu le plus souvent, c'est qu'il est formellement compris dans la défense exprimée par ce commandement de Dieu : *Tu ne tueras pas.* Sans doute cet argument aussi peut être admis; mais comme il est impossible de considérer l'homme qui se tue du même œil qu'un assassin, le véritable point de vue de cette question, c'est que le bonheur n'étant pas le but de la vie humaine, l'homme doit tendre au perfectionnement, et considérer ses devoirs comme n'ayant rien à démêler avec ses souffrances.

Marc-Aurèle dit qu'*il n'y a pas plus de mal à sortir de la vie que d'une chambre lorsqu'il y fume* : certes, s'il en étoit ainsi, les suicides devroient être bien plus fréquens encore qu'ils ne le sont; car il est difficile, quand l'illusion de la jeunesse est passée, de réfléchir sur le cours des choses et d'aimer constamment l'existence. On pourroit persister dans cette existence par la crainte d'en sortir; mais si ce seul motif nous retenoit sur la terre, tous ceux qui ont vaincu la terreur par des habitudes militaires, toutes les personnes dont l'imagination est plus frappée du fantôme de la vie que de celui de la mort, s'épargneroient les derniers jours qui répètent d'une voix si rauque les airs brillans des premiers.

J. J. Rousseau, dans sa lettre pour le suicide, dit : *Pourquoi seroit-il permis de se faire couper la jambe, s'il ne l'étoit pas de s'ôter la vie? La volonté de Dieu ne nous a-t-elle pas également donné l'une et l'autre?* Un passage de l'Évangile semble répondre textuellement à ce sophisme : *Si votre bras vous est une occasion de chute*, dit J. C., *coupez-le. Si votre œil vous égare, arrachez-le et le rejetez loin de vous.* Ce que l'Évangile dit s'applique à la tentation et non au suicide ; mais néanmoins on peut y puiser la réfutation de l'argument de J. J. Rousseau. Il est permis à l'homme de chercher à se guérir de tous les genres de maux ; mais ce qui lui est interdit, c'est de détruire son être, c'est-à-dire, la puissance qu'il a reçue de choisir entre le bien et le mal. Il existe par cette puissance, il doit renaître par elle, et tout est subordonné à ce principe d'action auquel se rapporte en entier l'exercice de la liberté.

Jésus-Christ, en encourageant les hommes à supporter les peines de la vie, rappelle sans cesse l'efficacité de la prière. *Heurtez*, dit-il, *et l'on vous ouvrira : demandez, et vous obtiendrez.* Mais les espérances qu'il donne ne se rapportent pas aux événemens de cette vie : c'est la disposition de l'âme sur laquelle la

prière a le plus d'empire. On appelle également bonheur le contentement intérieur et les prospérités de la terre, et cependant rien ne diffère autant que ces deux sources de jouissances. Les philosophes du dix-huitième siècle ont appuyé la morale sur les avantages positifs qu'elle peut procurer dans ce monde, et l'ont considérée comme l'intérêt personnel bien entendu. Les chrétiens ont placé le foyer de nos plus grandes satisfactions au fond de l'âme. Les philosophes promettent les biens temporels à ceux qui sont vertueux; ils ont raison à quelques égards; car dans le cours ordinaire des choses il est très-probable que les bénédictions de cette vie accompagnent une conduite morale; mais si l'attente à cet égard étoit trompée, le désespoir seroit donc légitime; car la vertu n'étant considérée que comme une spéculation, lorsqu'elle est manquée l'on pourroit abdiquer l'existence. Le christianisme, au contraire, place le bonheur avant tout dans les impressions qui nous viennent par la conscience. N'avons-nous pas éprouvé, même à part des sentimens religieux, que notre disposition intérieure n'étoit pas toujours en rapport avec nos circonstances, et que souvent l'on se sentoit plus ou moins heureux qu'on n'auroit dû l'être

d'après l'examen de sa situation ? Si cela est ainsi par le simple effet de la mobilité de notre nature, combien l'action sainte et secrète de la piété sur l'âme n'a-t-elle pas plus de pouvoir! On peut le demander à ces êtres vertueux que les afflictions ont visités : que de fois ne leur est-il pas arrivé d'éprouver au fond du cœur un calme inattendu ? Je ne sais quelle musique céleste se faisoit entendre dans le désert, et sembloit annoncer que la source sortiroit bientôt du sein même du rocher.

Quand on a vu marcher à l'échafaud la victime la plus respectable et la plus pure que les factieux pussent immoler, Louis XVI, on se demandoit quel secours la main de Dieu lui prêtoit dans cet abîme de malheur. Tout à coup on entendit la voix d'un ange qui, sous la forme d'un ministre de l'Église, lui disoit : *Fils de Saint-Louis, montez au ciel!* Sa grandeur mondaine, ses espérances célestes, tout étoit rassemblé dans ces simples paroles. Elles le relevoient, en lui rappelant son illustre race, de l'abaissement où les hommes vouloient le précipiter : elles évoquoient ses aïeux qui sans doute tenoient déjà leurs couronnes prêtes pour accueillir la venue de l'auguste saint dans le ciel. Peut-être dans cet instant

le regard de la foi les lui fit-il apercevoir. Il approchoit des bornes du temps, et nos calculs des heures ne le concernoient déjà plus. Qui sait ce qu'un seul moment d'attendrissement put faire goûter alors de délices à son âme ?

Lorsqu'une main sanguinaire lia les mains qui avoient porté le sceptre de la France, le même envoyé de Dieu dit à son roi : *Sire, c'est ainsi que notre Seigneur fut conduit à la mort.* Quel secours il prêtoit au martyr en lui rappelant son divin modèle ! En effet, le plus grand exemple du sacrifice de la vie n'est-il pas la base de la croyance des chrétiens ? Et cet exemple ne fait-il pas ressortir le contraste qui existe entre le martyre et le suicide ? Le martyr sert la cause de la vertu en livrant son sang pour l'enseignement du monde : celui qui se rend coupable du suicide pervertit toutes les idées de courage, et fait de la mort même un scandale. Le martyre apprend aux hommes quelle force il y a dans la conscience, puisqu'elle l'emporte sur l'instinct physique le plus puissant : le suicide prouve bien aussi le pouvoir de la volonté sur l'instinct ; mais c'est celui d'un maître égaré qui ne sait plus tenir les rênes de son char, et se précipite dans l'abîme, au lieu de se di-

riger vers son but. On diroit que l'âme, en commettant cet acte terrible, éprouve je ne sais quel accès de fureur qui concentre en un instant l'éternité des peines.

La dernière scène de la vie de Jésus-Christ semble être destinée surtout à confondre ceux qui croient qu'on a le droit de se tuer pour échapper au malheur. L'effroi de la souffrance s'empara de celui qui s'étoit volontairement dévoué à la mort des hommes comme à leur vie. Il pria long-temps son Père dans le jardin des Oliviers, et les angoisses de la douleur couvroient son front. *Mon Père*, s'écria-t-il, *s'il est possible, que cette coupe s'éloigne de moi!* Trois fois il répéta ce vœu, le visage baigné de larmes. Toutes nos peines avoient passé dans son divin être. Il craignoit comme nous les outrages des hommes; comme nous, peut-être, il regrettoit ceux qu'il chérissoit, sa mère et ses disciples; comme nous, et mieux que nous peut-être, il aimoit cette terre féconde et les célestes plaisirs d'une active bienfaisance dont il remercioit son Père chaque jour. Mais ne pouvant écarter le calice qui lui étoit destiné, il s'écria : *Que ta volonté soit faite, ô mon Père!* et se remit entre les mains de ses ennemis. Que veut-on chercher de plus dans l'Évangile sur la résigna-

tion à la douleur et sur le devoir de la supporter avec patience et courage?

La résignation qu'on obtient par la foi religieuse est un genre de suicide moral, et c'est en cela qu'il est si contraire au suicide proprement dit; car le renoncement à soi-même a pour but de se consacrer à ses semblables, et le suicide causé par le dégoût de la vie n'est que le deuil sanglant du bonheur personnel.

Saint Paul dit : *celui qui passe sa vie dans les délices est mort en vivant.* A chaque ligne on voit dans les livres saints ce grand malentendu des hommes du temps et de ceux de l'éternité : les premiers placent la vie où les autres voient la mort. Il est donc simple que l'opinion des hommes du temps consacre le suicide, tandis que celle des hommes de l'éternité exalte le martyre : car celui qui fonde la morale sur le bonheur qu'elle doit donner sur cette terre, hait la vie quand elle ne réalise pas ce qu'il s'en promettoit; tandis que celui qui fait consister la véritable félicité dans l'émotion intérieure qu'excitent les sentimens et les pensées en communication avec la Divinité, peut être heureux malgré les hommes, et, pour ainsi dire, à l'insu même du sort. Quand les épreuves de l'existence nous ont appris la vanité de nos propres forces et la

toute-puissance de Dieu, il s'opère quelquefois dans l'âme une sorte de régénération dont la douceur est inexprimable. On s'accoutume à se juger soi-même, comme si l'on étoit un autre; à placer sa conscience en tiers entre ses intérêts personnels et ceux de ses adversaires : on se calme sur son propre sort, certain qu'on ne peut le diriger : on se calme aussi sur son amour-propre, certain que ce n'est pas nous-mêmes, mais le public qui nous fera notre part : on se calme enfin sur ce qu'il est le plus difficile de supporter, les torts de ses amis, soit en reconnoissant nos propres imperfections, soit en confiant à la tombe de l'être qui nous a le plus aimé, nos pensées les plus intimes; soit enfin en rapportant vers le ciel la sensibilité qu'il nous a donnée. Quelle différence entre cette abnégation religieuse de la lutte terrestre, et la fureur qui porte à se détruire pour se délivrer de ce qu'on souffre! Le renoncement à soi-même est en tout l'opposé du suicide.

D'ailleurs, comment se croit-on assuré d'échapper par le suicide à la douleur qui nous poursuit? Quelle certitude les athées peuvent-ils avoir de l'anéantissement, et les philosophes, du mode d'existence que la nature leur réserve? Lorsque Socrate enseigna dans la

Grèce l'immortalité de l'âme, plusieurs de ses disciples et des penseurs de son temps se donnèrent la mort, avides de goûter cette vie intellectuelle, dont les confuses images du paganisme ne leur avoient point offert l'idée. L'émotion que dut causer une doctrine si nouvelle égara les imaginations ardentes; mais les chrétiens, à qui les promesses d'une vie future n'ont été faites qu'en y joignant la menace des punitions pour les coupables, les chrétiens peuvent-ils espérer que le suicide soit un moyen de s'arracher à la peine qui les dévore? Si notre âme survit à la mort, le sentiment qui la remplissoit tout entière, de quelque nature qu'il soit, n'en fera-t-il plus partie? Qui de nous sait quel rapport est établi entre les souvenirs de la terre et les jouissances célestes? Est-ce à nous d'aborder par notre propre résolution sur cette plage inconnue, dont une terreur violente nous repousse? Comment anéantir, par un caprice de sa volonté, et j'appelle ainsi tout ce qui n'est pas fondé sur un devoir, l'œuvre de Dieu dans nous-mêmes? Comment déterminer sa mort, quand on n'a rien pu sur sa naissance? Comment répondre de son sort éternel, lorsque les plus simples actions de cette courte vie ont souvent été pour nous l'occasion d'a-

mers regrets? Qui peut se croire plus sage et plus fort que la destinée, et lui dire : c'en est trop?

Le suicide nous soustrait à la nature aussi-bien qu'à son auteur. La mort naturelle est adoucie presque toujours par l'affoiblissement des forces, et l'exaltation de la vertu nous soutient dans le sacrifice de la vie à ses devoirs. Mais l'homme qui se tue semble arriver avec d'hostiles armes sur l'autre rive du tombeau, et défier à lui seul les images de terreur qui sortent des ténèbres.

Ah! qu'il faut de désespoir pour un tel acte! Que la pitié, la plus profonde pitié soit accordée à celui qui le commet, mais que du moins l'orgueil humain ne s'y mêle pas! Que le malheureux ne se croie pas plus homme en étant moins chrétien, et que l'être qui pense sache toujours où placer la véritable dignité morale de l'homme!

TROISIÈME SECTION.

DE LA DIGNITÉ MORALE DE L'HOMME.

Presque tous les individus tendent ici-bas ou à leur bien-être physique, ou à leur considération dans le monde, et la plupart à tous les deux réunis. Mais la considération consiste pour les uns dans l'ascendant que donnent le pouvoir et la fortune, et pour les autres, dans le respect qu'inspirent le talent et la vertu. Ceux qui cherchent le pouvoir et la fortune désirent bien cependant qu'on leur croie des qualités morales et surtout des facultés supérieures; mais c'est un but secondaire qui doit céder au premier; car une certaine connoissance dépravée de la race humaine apprend que les solides avantages de cette vie sont ceux qui nous asservissent les intérêts des hommes plus encore que leur estime.

Nous laisserons de côté, comme tout-à-fait étrangers à notre sujet, ceux dont l'ambition a seulement pour but le pouvoir et la fortune; mais nous examinerons avec attention en

quoi consiste la dignité morale de l'homme; et cet examen nous conduira nécessairement à juger l'action d'immoler sa vie sous deux points de vue absolument contraires, le sacrifice inspiré par la vertu, ou le dégoût qui résulte des passions trompées. Nous avons opposé, sous le rapport de la dignité morale, le martyre au suicide; nous pouvons de même, sous le rapport de la dignité morale, présenter le contraste du dévouement à ses devoirs avec la révolte contre son sort.

D'ordinaire le dévouement conduit plutôt à recevoir la mort qu'à se la donner; cependant il y a chez les anciens des suicides de dévouement. Curtius se précipitant au fond de l'abîme pour le combler, Caton se poignardant pour apprendre au monde qu'il existoit encore une âme libre sous l'empire de César; de tels hommes ne se sont pas tués pour échapper à la douleur: mais l'un a voulu sauver sa patrie, et l'autre offrir à l'univers un exemple dont l'ascendant subsiste encore. Caton passa la nuit qui précéda sa mort à lire le Phédon de Socrate, et le Phédon condamne formellement le suicide; mais ce grand citoyen savoit qu'il s'immoloit non à lui-même, mais à la cause de la liberté; et selon les circonstances cette cause peut exiger d'attendre la

mort comme Socrate, ou de se la donner comme Caton.

Ce qui caractérise la véritable dignité morale de l'homme, c'est le dévouement. Ce qu'on fait pour soi-même peut avoir une sorte de grandeur qui commande la surprise; mais l'admiration n'est due qu'au sacrifice de la personnalité, sous quelque forme qu'elle se présente. L'élévation de l'âme tend sans cesse à nous affranchir de ce qui est purement individuel, afin de nous unir aux grandes vues du Créateur de l'univers. Aimer et penser ne nous soulagent et ne nous exaltent qu'en nous arrachant aux impressions égoïstes. Le dévouement et l'enthousiasme font entrer un air plus pur dans notre sein. L'amour-propre, l'irritation, l'impatience sont des ennemis contre lesquels la conscience nous oblige à lutter, et le tissu de la vie d'un être moral se compose presque en entier de l'action et de la réaction continuelle de la force intérieure contre les circonstances du dehors, et des circonstances extérieures contre cette force. Elle est la vraie mesure de la grandeur de l'homme, mais elle n'a droit à notre admiration que dans l'être généreux qui se l'oppose à lui-même et sait s'immoler quand elle le commande.

Le génie et le talent peuvent produire de grands effets sur cette terre; mais dès que leur action a pour but l'ambition personnelle de celui qui les possède, ils ne constituent plus la nature divine dans l'homme. Ils ne servent qu'à l'habileté, qu'à la prudence, qu'à toutes ces qualités mondaines dont le type est dans les animaux, quoique le perfectionnement en appartienne à l'homme. La pate du renard, ou la plume de celui qui vend son opinion à son intérêt, c'est une et même chose sous le rapport de la dignité morale. L'homme de génie qui se sert lui-même aux dépens du bonheur de la race humaine, de quelques facultés éminentes qu'il soit doué, n'agit jamais que dans le sens de l'égoïsme ; et sous ce rapport le principe de la conduite d'un tel homme est le même que celui des animaux. Ce qui distingue la conscience de l'instinct, c'est le sentiment et la connoissance du devoir; et le devoir consiste toujours dans le sacrifice de soi aux autres. Tout le problème de la vie morale est renfermé là dedans, toute la dignité de l'être humain est en proportion de sa force, non-seulement contre la mort, mais contre les intérêts de l'existence. L'autre force, c'est-à-dire celle qui renverse les obstacles opposés à nos désirs, a le succès pour récom-

pense aussi-bien que pour but; mais il n'est pas plus admirable de faire usage de son esprit pour asservir les autres à ses passions, que d'employer son pied pour marcher, ou sa main pour prendre; et dans l'estimation des qualités morales, c'est le motif des actions qui seul en détermine la valeur.

Hégésippe de Cyrène, disciple d'Aristippe, prêchoit le suicide en même temps que la volupté. Il prétendoit que les hommes ne devoient avoir que le plaisir pour objet dans ce monde; mais comme il est très-difficile de s'en assurer les jouissances, il conseilloit la mort à ceux qui ne pouvoient les obtenir. Cette doctrine est une de celles d'après lesquelles on peut le mieux motiver le suicide, et elle met en évidence le genre d'égoïsme qui se mêle, ainsi que je l'ai dit, à l'acte même par lequel on veut s'anéantir.

Un professeur suédois, nommé Robeck, a écrit un long ouvrage sur le suicide, et s'est tué après l'avoir composé; il dit dans ce livre qu'il faut encourager le mépris de la vie jusqu'à l'homicide de soi-même. Les scélérats ne savent-ils pas aussi mépriser la vie? Tout consiste dans le sentiment auquel on en fait le sacrifice. Le suicide relatif à soi, que nous avons soigneusement distingué du sacrifice de

son existence à la vertu, ne prouve qu'une chose en fait de courage, c'est que la volonté de l'âme l'emporte sur l'instinct physique : des milliers de grenadiers donnent sans cesse la preuve de cette vérité. Les animaux, dit-on, ne se tuent jamais. Les actes de réflexion ne sont pas dans leur nature ; ils paroissent être enchaînés au présent, ignorer l'avenir, et n'avoir recueilli du passé que des habitudes. Mais dès que leurs passions sont irritées, ils bravent la douleur, et cette dernière douleur que nous appelons la mort, dont ils n'ont sans doute aucune idée. Le courage d'un grand nombre d'hommes tient souvent aussi à cette imprévoyance. Robeck a tort de tant exalter le mépris de la vie. Il y a deux manières de la sacrifier, ou parce qu'on donne au devoir la préférence sur elle, ou parce qu'on donne aux passions cette préférence, en ne voulant plus vivre dès qu'on a perdu l'espoir d'être heureux. Ce dernier sentiment ne sauroit mériter l'estime. Mais se fortifier par sa propre pensée, au milieu des revers de la vie ; se faire un appui de soi contre soi, en opposant le calme de sa conscience à l'irritation de son caractère : voilà le vrai courage auprès duquel celui qui vient du sang est bien peu de chose, et celui qu'inspire l'amour-propre encore moins.

Quelques personnnes prétendent qu'il est des circonstances où, se sentant à charge aux autres, on peut se faire un devoir de les délivrer de soi. Un des grands moyens d'introduire des erreurs dans la morale, c'est de supposer des situations auxquelles il n'y a rien à répondre, si ce n'est qu'elles n'existent pas. Quel est l'infortuné qui ne rencontrera jamais un être auquel il puisse porter quelque consolation? Quel est l'homme malheureux qui par sa patience et sa résignation ne donnera pas un exemple qui émeuve les âmes et fasse naître des sentimens que jamais les meilleures leçons ne suffiroient pour inspirer? La moitié de la vie est du déclin; quelle a donc été l'intention du Créateur en imposant cette triste perspective à l'homme, à l'homme, dont l'imagination a besoin d'espoir, et qui ne compte jamais ce qu'il a que comme un moyen d'obtenir plus encore? Il est clair que le Créateur à voulu que l'être mortel parvînt à se déprendre de lui-même, et qu'il commençât ce grand acte de désintéressement long-temps avant que la dégradation de ses forces le lui rendît plus facile.

Dès que vous avez atteint l'âge mûr, vous entendez déjà de toutes parts parler de votre mort. Mariez-vous vos enfans; c'est en faisant

valoir vous-même la fortune qu'ils auront quand vous ne serez plus. Les devoirs de la paternité consistent dans un dévouement continuel, et dès que les enfans ont atteint l'âge de raison, presque toutes les jouissances qu'ils donnent sont fondées sur les sacrifices qu'on leur fait. Si donc le bonheur étoit l'unique but de la vie, il faudroit se tuer dès qu'on a cessé d'être jeune, dès que l'on descend la montagne dont le sommet sembloit environné de tant d'illusions brillantes.

Un homme d'esprit à qui l'on faisoit compliment du courage avec lequel il avoit supporté de grands revers, répondoit : *Je me suis bien consolé de n'avoir plus vingt-cinq ans.* En effet, il est bien peu de douleurs plus amères que la perte de la jeunesse. L'homme s'y accoutume par degrés, dira-t-on. Sans doute le temps est un allié de la raison, il affoiblit les résistances qu'elle rencontre en nous-mêmes ; mais quelle est l'âme impétueuse que n'irrite pas l'attente de la vieillesse? Les passions se calment-elles toujours en proportion des facultés ? Ne voit-on pas souvent le spectacle du supplice de Mezence renouvelé par l'union d'une âme encore vivante et d'un corps détruit, ennemis inséparables ? Que signifie ce triste avant-coureur dont la nature fait précéder la mort ? Si

ce n'est l'ordre d'exister sans bonheur et d'abdiquer chaque jour, fleur après fleur, la couronne de la vie.

Les sauvages, n'ayant point l'idée de la destinée religieuse ou philosophique de l'homme, croient rendre service à leurs pères en les tuant quand ils sont vieux : cet acte est fondé sur le même principe que le suicide. Il est certain que le bonheur, dans l'acception que lui donnent les passions, que les jouissances de l'amour-propre du moins n'existent guère plus pour les vieillards ; mais il en est qui, par le développement de la dignité morale, semblent nous annoncer l'approche d'une autre vie, comme dans les longs jours du nord le crépuscule du soir se confond avec l'aurore du matin suivant. J'ai vu ces nobles regards tout pénétrés d'avenir ; ils sembloient déclarer prophète le vieillard qui ne s'occupoit plus du reste de ses années, mais se régénéroit lui-même par l'élévation de son âme, comme s'il eût déjà franchi le tombeau. C'est ainsi qu'il faut s'armer contre la douleur. C'est ainsi que, dans la force de l'âge même, souvent la destinée nous donne le signal de ce détachement de l'existence que le temps nous commandera tôt ou tard.

Vous avez des pensées bien humbles, di-

ront quelques hommes convaincus que la fierté consiste dans ce qu'on exige du sort et des autres, tandis qu'elle consiste au contraire dans ce qu'on se commande à soi-même. Ces mêmes hommes mettent en contraste le christianisme avec la doctrine philosophique des anciens, et prétendent que cette doctrine étoit bien plus favorable à l'énergie du caractère que celle dont la résignation est la base. Mais certes il ne faut pas confondre la résignation à la volonté de Dieu avec la condescendance pour le pouvoir des hommes. Ces héros citoyens de l'antiquité qui auroient supporté la mort plutôt que l'esclavage, étoient capables d'une soumission religieuse envers la puissance du ciel, tandis que des écrivains modernes qui prétendent que le christianisme affoiblit l'âme pourroient bien, malgré leur force apparente, se plier sous la tyrannie avec plus de souplesse qu'un vieillard débile mais chrétien.

Socrate, ce saint des sages, refusa de se sauver de sa prison lorsqu'il étoit condamné à mort. Il crut devoir donner l'exemple de l'obéissance aux magistrats de sa patrie, quoiqu'ils fussent injustes envers lui. Ce sentiment n'appartient-il pas à la véritable fermeté du caractère? Quelle grandeur aussi dans cet entretien philosophique sur l'immortalité de

l'âme, continué avec tant de calme jusqu'à l'instant où le poison lui fut apporté ! Depuis deux mille ans les penseurs, les héros, les poètes, les artistes ont consacré la mort de Socrate par leur culte ; mais ces milliers de suicides causés par le dégoût et l'ennui dont les annales de tous les coins du monde sont remplies, quelles traces ont-ils laissées dans le souvenir de la postérité ?

Si les anciens s'enorgueillissent de Socrate, les chrétiens, sans compter même les martyrs, peuvent présenter un grand nombre d'exemples de cette force généreuse de l'âme auprès de laquelle l'irritation ou l'abattement qui portent à se tuer ne sont dignes que de pitié. Thomas Morus, chancelier de Henri VIII, pendant une année entière enfermé dans la tour de Londres, refusa tous les jours les offres qu'un roi tout-puissant lui faisoit faire pour rentrer à son service, en étouffant le scrupule de conscience qui l'en tenoit éloigné. Thomas Morus sut mourir pendant une année, et mourir en aimant la vie, ce qui redouble encore la grandeur du sacrifice. Écrivain célèbre, il aimoit ces occupations intellectuelles qui remplissent toutes les heures d'un intérêt toujours croissant. Une fille chérie, une fille qui pouvoit comprendre le génie de

son père, répandoit sur l'intérieur de sa maison un charme habituel. Il étoit dans un donjon, derrière ces grilles qui ne laissent pénétrer qu'une lueur brisée par des barreaux funèbres : et non loin de cet horrible séjour une campagne délicieuse, sur les bords verdoyans de la Tamise, lui offroit la réunion de tous les plaisirs que les affections de famille et les études philosophiques peuvent donner. Cependant il fut inébranlable, l'échafaud ne put l'intimider; sa santé cruellement altérée n'affoiblit point sa résolution ; il trouva des forces dans ce foyer de l'âme qui est inépuisable, parce qu'il doit être éternel. Il mourut, parce qu'il le vouloit, immolant à sa conscience le bonheur avec la vie; sacrifiant toutes les jouissances à ce sentiment du devoir, la plus grande merveille de la nature morale, celle qui féconde le cœur, comme dans l'ordre physique le soleil éclaire le monde.

L'Angleterre, où cet homme si vertueux étoit né, où tant d'autres citoyens ont sacrifié si simplement leur vie à la vertu; l'Angleterre, dis-je, est pourtant le pays dans lequel il se commet le plus de suicides : et l'on s'étonne avec raison qu'une nation où la religion exerce un si noble empire offre l'exemple d'un tel égarement. Mais ceux qui se représentent les

Anglois comme des hommes d'un caractère froid se laissent tout-à-fait tromper par la réserve de leurs manières. Le caractère anglois en général est très-actif et même très-impétueux ; leur admirable constitution, qui développe au plus haut degré les facultés morales, peut seule suffire à leur besoin d'agir et de penser : la monotonie de l'existence ne leur convient point, quoiqu'ils s'y astreignent souvent. Ils diversifient alors par les exercices du corps le genre de vie qui nous paroît uniforme.

Aucune nation n'aime à se hasarder autant que les Anglois, et d'un bout du monde à l'autre, de la chute du Rhin aux cataractes du Nil, si quelque chose de singulier et de dangereux a été tenté, c'est par un Anglois. Des paris extraordinaires, quelquefois même des excès blâmables sont une preuve de la véhémence de leur caractère. Leur respect pour toutes les lois, c'est-à-dire pour la loi morale, la loi politique et la loi des convenances, réprime au dehors leur ardeur naturelle : mais elle n'en existe pas moins ; et quand les circonstances ne leur donnent pas d'aliment, quand l'ennui s'empare de ces imaginations si vives, il produit des ravages incalculables.

On prétend aussi que le climat d'Angle-

terre porte singulièrement à la mélancolie : je n'en puis juger, car le ciel de la liberté m'a toujours paru le plus pur de tous ; mais je ne crois pas que ce soit à cette cause physique qu'on doive surtout attribuer les fréquens exemples de suicide. Le ciel du nord est bien moins agréable que celui de l'Angleterre, et cependant on y est moins sujet au dégoût de la vie, parce que l'esprit y a moins besoin de mouvement et de diversité. Une autre cause rend aussi les suicides plus fréquens en Angleterre, c'est l'extrême importance que l'on y attache à l'opinion publique : dès que la réputation d'un homme est altérée, la vie lui devient insupportable. Cette grande terreur du blâme est certainement un frein très-salutaire pour la plupart des hommes ; mais il y a quelque chose de plus sublime encore, c'est d'avoir un asile en soi-même, et d'y trouver, comme dans un sanctuaire, la voix de Dieu qui nous invite au repentir de nos fautes, ou nous récompense de nos bonnes intentions méconnues.

Le suicide est très-rare chez les peuples du midi. L'air qu'ils respirent leur fait aimer la vie, l'empire de l'opinion publique est moins absolu dans un pays où l'on a moins besoin de société, les jouissances d'une si belle nature

suffisent aux grands comme au peuple ; il y a dans le printemps de l'Italie de quoi distribuer du bonheur à tous les êtres.

L'Allemagne offre plusieurs exemples de suicide, mais les causes en sont diverses et souvent bizarres, comme cela doit arriver chez un peuple où règne un enthousiasme métaphysique qui n'a point encore d'objet fixe ni de but utile. Les défauts des Allemands sont bien plus le résultat de leurs circonstances que de leur caractère, et ils s'en corrigeront, sans doute, s'il existe chez eux un ordre politique fait pour donner une carrière à des hommes dignes d'être citoyens.

Un événement récemment arrivé à Berlin peut donner l'idée de la singulière exaltation dont les Allemands sont susceptibles (1). Les motifs particuliers qui ont pu égarer deux

---

(1) M. de K*** et madame de V***, deux personnes dont le caractère étoit très-estimé, sont partis de Berlin, lieu de leur demeure, vers la fin de l'année 1811, pour se rendre dans une auberge de Postdam, où ils ont passé quelques heures à prendre de la nourriture et à chanter ensemble les cantiques de la sainte Cène. Alors d'un consentement mutuel l'homme a brûlé la cervelle à la femme, et s'est tué lui-même l'instant d'après. Madame de V*** avoit un père, un époux et une fille. M. de K*** étoit un poète et un officier de mérite.

individus quelconques sont de peu d'importance ; mais l'enthousiasme avec lequel on a parlé d'un fait pour lequel on devoit tout au plus réclamer l'indulgence, mérite la plus sérieuse attention. Si deux personnes profondément malheureuses s'étoient donné la mort en implorant la commisération des êtres sensibles et en se recommandant aux prières des âmes pieuses, personne n'auroit pu se défendre de donner des larmes à la douleur qui rend insensé, quel que soit le genre de folie qu'elle suggère. Mais peut-on présenter comme le sublime de la raison, de la religion et de l'amour, un assassinat mutuel? peut-on donner le nom de vertu à la conduite d'une femme qui se délie volontairement des devoirs de fille, d'épouse et de mère? à celle d'un homme qui lui prête son courage pour sortir ainsi de la vie?

Quoi! cette femme se confie assez dans l'action qu'elle commet pour écrire en mourant, *qu'elle veillera du haut des cieux sur sa fille*. Et, tandis que le juste tremble souvent au lit de la mort, elle se croit assurée de la destinée des bienheureux. Deux êtres qu'on dit estimables admettent la religion en tiers de l'acte le plus sanguinaire! Deux chrétiens comparent le meurtre à la communion, en

laissant ouvert à côté d'eux le cantique chanté par les fidèles, lorsqu'ils se réunissent pour jurer d'obéir au divin modèle de la patience et de la résignation ; quel délire dans la femme, et quel abus de ses facultés dans l'homme! Car pouvoit-il ne pas se regarder comme un assassin, bien qu'il eût obtenu le consentement de l'infortunée qu'il immoloit? La volonté, toujours momentanée, d'un être humain, donnoit-elle à son semblable le droit d'enfreindre les principes éternels de la justice et de l'humanité? L'ami s'est tué, dira-t-on, presque en même temps que son amie : mais peut-on se croire ainsi la féroce propriété d'une autre existence, lors même qu'on immole aussi la sienne?

Et cet homme qui vouloit mourir, n'avoit-il pas de patrie? ne pouvoit-il pas combattre pour elle? N'existoit-il aucune entreprise noble et périlleuse dans laquelle il pût offrir un grand exemple? Quel est celui qu'il a donné? Il ne s'attendoit pas, je pense, que le genre humain se réunît un jour pour abdiquer le don de la vie à la clarté du soleil ; et cependant quelle autre conséquence faudroit-il tirer du suicide de ces deux personnes auxquelles on ne connoissoit d'autre malheur que celui d'exister?

Quoi donc? il restoit à ces amis fidèles un an peut-être, du moins un jour pour se voir et pour s'entendre, et volontairement ils ont anéanti ce bonheur? L'un d'eux a pu défigurer les traits dans lesquels il avoit lu de généreuses pensées, l'autre a souhaité de ne plus entendre la voix qui les avoit excitées dans son âme? Et tout ce qu'on expliqueroit presque par de la haine s'appelleroit de l'amour? Il s'y mêloit, assure-t-on, la plus parfaite innocence. Est-ce assez pour justifier une si barbare folie? Et quel avantage de tels égaremens ne donnent-ils pas à ceux qui considèrent l'enthousiasme comme un mal?

Le véritable enthousiasme doit faire partie de la raison, parce qu'il est la chaleur qui la développe. Peut-il exister une opposition entre deux qualités naturelles à l'âme, et qui sont toutes deux les rayons d'un même foyer? Quand on dit que la raison est inconciliable avec l'enthousiasme, c'est parce qu'on met le calcul à la place de la raison, et la folie à la place de l'enthousiasme. Il y a de la raison dans l'enthousiasme, et de l'enthousiasme dans la raison, toutes les fois que l'une et l'autre ont pris naissance dans la nature, et qu'aucun mélange d'affectation n'en fait partie.

On s'étonne qu'on puisse trouver de l'affec-

tation et de la vanité dans un suicide : ces sentimens si petits, même dans cette vie, que sont-ils en présence de la mort? Il semble que rien n'est trop profond ni trop fort pour déterminer à l'acte le plus terrible. Mais l'homme a tant de peine à se figurer la fin de son existence, qu'il associe même au tombeau les plus misérables intérêts de ce monde. En effet, on ne peut s'empêcher de voir de l'affectation sentimentale d'une part, et de la vanité philosophique de l'autre, dans la manière dont le double suicide de Berlin a été combiné. La mère envoie sa fille au spectacle la veille du jour où elle veut se tuer, comme si la mort d'une mère devoit être considérée comme une fête pour son enfant, et qu'il fallût déjà faire entrer dans ce jeune cœur les plus fausses idées de l'imagination égarée. Cette mère se revêt de parures nouvelles ainsi qu'une victime sainte. Dans sa lettre à sa famille elle s'occupe des plus minutieux détails du ménage, afin de montrer de l'insouciance pour l'acte qu'elle va commettre ; de l'insouciance, grand Dieu, en disposant de soi sans votre ordre! en passant de la vie à la mort sans que le devoir ou la nature aide à franchir cet abîme!

L'homme qui, prêt à tuer son amie, célèbre

un festin avec elle, et s'exalte par des chants et des liqueurs, comme s'il craignoit le retour des mouvemens vrais et raisonnables; cet homme, dis-je, n'a-t-il pas l'air d'un auteur sans génie qui veut produire avec une catastrophe véritable les effets auxquels il ne peut atteindre en poésie?

La vraie supériorité dans tous les genres n'est point de la bizarrerie; c'est une intensité plus énergique et plus profonde dans les impressions qu'éprouve la masse des hommes. Le génie est, à plusieurs égards, populaire; c'est-à-dire qu'il a des points de contact avec la manière de sentir du plus grand nombre. Il n'en est pas ainsi de l'esprit exalté ou de l'imagination travaillée: ceux qui se tourmentent pour attirer l'attention du public, pour l'emporter sur leurs semblables, croient avoir fait des découvertes dans des contrées inconnues du cœur humain. Ils vont jusqu'à s'imaginer que ce qui révolte les sentimens de la plupart des hommes est d'un ordre plus relevé que ce qui les touche et les captive. Gigantesque vanité que celle qui nous met pour ainsi dire en dehors de notre espèce! L'éloquence et l'inspiration du talent raniment ce qui existoit souvent dans le cœur des individus les plus obscurs, et ce qu'étouffoient en eux l'a-

pathie ou les intérêts vulgaires. Les belles âmes, par leurs écrits ou par leurs actions, dispersent quelquefois les cendres qui couvroient le feu sacré. Mais créer pour ainsi dire un nouveau monde dans lequel la vertu fasse abandonner ses devoirs; la religion, se révolter contre l'autorité divine; l'amour, immoler ce qu'on aime : c'est le triste résultat de quelques sentimens sans harmonie, de quelques facultés sans force et d'un besoin de célébrité auquel les dons de la nature ne se prêtoient pas.

Il ne vaudroit pas la peine de s'arrêter sur un acte de démence qui peut être excusé par des circonstances personnelles dont nous ignorons jusqu'à un certain point les détails, si cet événement n'avoit pas eu des apologistes en Allemagne. Le goût des écrivains allemands pour l'esprit de système se retrouve dans presque tous les rapports de la vie; ils ne peuvent se résoudre à vouer toutes les forces de leur âme aux simples vérités déjà reconnues; on diroit qu'ils veulent innover en fait de sentiment et de conduite comme dans une œuvre littéraire. Cependant la nature physique n'invente rien de mieux que le soleil, la mer, les forêts et les fleuves; pourquoi les affections du cœur ne seroient-elles pas aussi toujours

les mêmes dans leur principe, quoique variées dans leurs effets? N'y a-t-il pas bien plus de vraie chaleur dans ce qui est compris par tous, que dans ces natures humaines, inventées pour ainsi dire comme une fiction faite à plaisir?

Les Allemands sont doués des qualités les plus excellentes et des lumières les plus étendues; mais c'est par les livres que la plupart d'entre eux ont été formés, et il en résulte une habitude d'analyse et de sophisme, une certaine recherche de l'ingénieux qui nuit à la mâle décision de la conduite. L'énergie qui ne sait où s'employer inspire les résolutions les plus extravagantes; mais quand on peut consacrer ses forces à l'indépendance de sa patrie, quand on peut renaître comme nation et faire revivre ainsi le cœur de l'Europe paralysé par la servitude, alors il ne doit plus être question de *sentimentalité* maladive, de suicides littéraires, de commentaires abstraits sur ce qui révolte l'âme; il faut imiter ces peuples forts et sains de l'antiquité dont le caractère constant, direct, inébranlable, ne commençoit rien sans l'achever; ils regardoient comme aussi lâche dans un citoyen de reculer devant une résolution patriotique, qu'il le seroit pour un soldat de fuir un jour de bataille.

Le don de l'existence est un miracle de chaque instant; la pensée et le sentiment qui la composent ont quelque chose de si sublime que l'on ne peut, sans étonnement, contempler son être à l'aide des facultés de cet être. Qu'est-ce donc que prodiguer, dans un moment d'impatience et d'ennui, le souffle avec lequel nous avons senti l'amour, reconnu le génie et adoré la Divinité? Shakespeare dit en parlant du suicide : *Faisons ce qui est courageux et noble suivant le sublime usage des Romains, et que la mort soit orgueilleuse de nous prendre* (1). En effet, si l'on étoit incapable de la résignation chrétienne qui soumet à l'épreuve de la vie, au moins devroit-on retourner à l'antique beauté du caractère des anciens, et faire sa divinité de la gloire, lorsqu'on ne se sentiroit pas digne d'immoler cette gloire même à de plus hautes vertus.

Nous croyons avoir montré que le suicide dont le but est de se défaire de la vie, ne porte en lui-même aucun caractère de dévouement, et ne sauroit par conséquent mériter l'enthousiasme.

---

(1) ...... *And then, what's brave, what's noble,*
Let's do it after the high Roman fashion,
And make death proud to take us.

L'esprit, le courage même ne sont dignes de louange que quand ils servent à ce dévouement qui peut produire plus de merveilles que le génie. On a vu les plus habiles succomber, mais la réunion des volontés religieuses et patriotiques ne sauroit faillir. Il n'y a rien de vraiment grand sans le mélange d'une vertu quelconque. Toute autre règle de jugement conduit nécessairement à l'erreur. Les événemens de ce monde, quelque importans qu'ils nous paroissent, sont quelquefois mus par les plus petits ressorts, et le hasard en réclame sa forte part. Mais il n'y a ni petitesse ni hasard dans un sentiment généreux, soit qu'il nous ait fait donner notre vie ou qu'il n'ait exigé que le sacrifice d'un jour, soit qu'il ait valu la couronne ou qu'il se perde dans l'oubli, soit qu'il ait inspiré des chefs-d'œuvre ou conseillé d'obscurs bienfaits, n'importe : c'étoit un sentiment généreux ; et c'est à ce seul titre que les hommes doivent admirer les paroles ou les actions d'un homme.

Il y a des exemples de suicide chez la nation françoise, mais ce n'est d'ordinaire, ni à la mélancolie du caractère, ni à l'exaltation des idées qu'on peut les attribuer. Des malheurs positifs ont déterminé quelques François à cet acte, et ils l'ont commis avec l'intrépidité,

mais aussi avec l'insouciance qui souvent les caractérise; néanmoins cette foule d'émigrés que la révolution a fait naître a supporté les plus cruelles privations avec une sorte de sérénité dont aucune autre nation n'eût été capable. Leur esprit est plus enclin à l'action qu'à la réflexion, et cette manière d'être les distrait des peines de l'existence. Ce qui coûte le plus aux François, c'est d'être éloignés de leur patrie: en effet, quelle patrie ne possédoient-ils pas avant que les factions l'eussent déchirée, avant que le despotisme l'eût avilie? Quelle patrie ne verrions-nous pas renaître si c'étoit la nation qui disposât d'elle?

L'imagination se représente cette belle France qui nous accueilleroit sous son ciel d'azur, ces amis qui s'attendriroient en nous revoyant, ces souvenirs de l'enfance, ces traces de nos parens que nous retrouverions à chaque pas; et ce retour nous apparoît comme une sorte de résurrection terrestre, comme une autre vie accordée dès ici-bas: mais si la bonté céleste ne nous a pas réservé un tel bonheur, dans quelques lieux que nous soyons nous prierons pour ce pays qui sera si glorieux, si jamais il apprend à connoître la liberté, c'est-à-dire la garantie politique de la justice.

NOTICE SUR LADY JANE GREY.

Lady Jane Grey étoit petite-nièce de Henri VIII par sa grand'mère Marie, sœur de ce roi et veuve de Louis XII; elle avoit épousé lord Guilford, fils du duc de Northumberland. Ce dernier obtint d'Édouard, fils de Henri VIII, de l'appeler au trône par son testament en 1553, au détriment de Marie et d'Élisabeth: la première avoit pour mère Catherine d'Aragon, et l'intolérance de son catholicisme la faisoit redouter des protestans anglois; la naissance de la fille d'Anne de Boleyn pouvoit être attaquée.

Le duc de Northumberland fit valoir ces motifs auprès d'Édouard VI. Lady Jane Grey ne trouvant pas elle-même que ses droits à la couronne fussent assez valides, refusa d'abord d'accéder au testament d'Édouard; enfin les prières de son époux qu'elle aimoit tendrement, et sur qui Northumberland exerçoit un grand empire, arrachèrent à lady Jane Grey le fatal consentement qu'on lui demandoit. Elle régna neuf jours, ou plutôt son beau-père le duc de Northumberland se servit de son nom pour gouverner pendant ce temps

Marie, la fille aînée de Henri VIII, l'emporta malgré la résistance des partisans de la

réformation ; son caractère cruel et vindicatif se signala par la mort du duc de Northumberland, de son fils Guilford et de l'innocente Jane Grey. Elle n'avoit que dix-huit ans quand elle périt, et déjà son nom étoit célèbre par sa profonde connoissance des langues anciennes et modernes : on a des lettres d'elle en latin et en grec, qui supposent des facultés bien rares à son âge. C'étoit une personne d'une piété parfaite, et dont toute l'existence étoit empreinte de douceur et de dignité. Sa mère et son père insistèrent beaucoup tous les deux pour obtenir d'elle, malgré sa répugnance, qu'elle montât sur le trône d'Angleterre. La mère elle-même porta le manteau de sa fille le jour de son couronnement ; et le père, le duc de Suffolk, fit une tentative pour réveiller le parti de Jane Grey, lorsqu'elle étoit déjà dans les fers et condamnée à mort depuis plusieurs mois : c'est de ce prétexte que l'on se servit pour faire exécuter sa sentence, et le duc de Suffolk périt peu de temps après sa fille.

La lettre que l'on va lire pourroit avoir été écrite dans le mois de février 1554 : ce qu'il y a de certain, c'est qu'à cette époque, qui est celle de la mort de lady Jane Grey, elle entretint de sa prison une correspondance suivie avec ses amis et ses parens, et jusqu'à son

dernier moment son esprit philosophique et sa fermeté religieuse ne se démentirent point.

Lady Jane Grey au docteur Aylmers.

C'est à vous que je dois, mon digne ami, l'instruction religieuse, cette vie de la foi qui peut seule se prolonger à jamais; mes dernières pensées s'adressent à vous dans l'épreuve solennelle à laquelle je suis condamnée. Trois mois se sont écoulés depuis la sentence de mort que la reine a fait prononcer contre mon époux et contre moi, en punition de ce malheureux règne de neuf jours, de cette couronne d'épines, qui n'a reposé sur ma tête que pour la dévouer à la mort. Je croyois, je vous l'avoue, que l'intention de Marie étoit de m'épouvanter par cette sentence; mais je n'imaginois pas qu'elle voulût répandre mon sang qui est aussi le sien. Il me sembloit que ma jeunesse suffisoit pour m'excuser, quand il ne seroit pas prouvé que j'ai résisté long-temps aux funestes honneurs dont j'étois menacée, et que ma déférence pour les désirs du duc de Northumberland mon beau-père a pu seule m'entraîner à la faute que j'ai commise; mais ce n'est pas pour accuser mes ennemis que je vous écris; ils sont l'instrument de la volonté de Dieu,

comme tout autre événement de ce monde, et je ne dois réfléchir que sur mes propres émotions. Enfermée dans cette tour, je vis de ce que je sens, et ma conduite morale et religieuse ne consiste que dans les combats qui se passent en moi-même.

Hier notre ami Asham vint me voir, et sa présence me causa d'abord un vif plaisir; elle réveilla dans mon esprit le souvenir des heures si douces et si fécondes que j'ai goûtées avec lui dans l'étude des anciens. Je voulois ne lui parler que de ces illustres morts dont les écrits m'ont ouvert une carrière de réflexions sans bornes. Asham, vous le savez, est sérieux et calme; il s'appuie sur la vieillesse pour supporter les maux de l'existence : en effet, la vieillesse d'un penseur n'est pas débile, l'expérience et la foi le fortifient, et quand l'espace qui reste est si court, un dernier effort suffit pour le parcourir; ce terme est encore plus rapproché pour moi que pour un vieillard, mais les douleurs rassemblées sur mes derniers jours seront amères.

Asham m'annonça que la reine me permettoit de respirer l'air dans le jardin de ma prison, et je ne puis exprimer la joie que j'en ressentis; elle fut telle que notre pauvre ami n'eut pas d'abord le courage de la troubler.

Nous descendîmes ensemble, et il me laissa jouir pendant quelque temps de cette nature dont j'étois privée depuis plusieurs mois; c'étoit un de ces jours de la fin de l'hiver qui annoncent le printemps : je ne sais si la belle saison elle-même auroit autant frappé mon imagination que ce pressentiment de son retour; les arbres tournoient leurs branches encore dépouillées vers le soleil; le gazon étoit déjà vert, quelques fleurs prématurées sembloient préluder par leurs parfums à la mélodie de la nature quand elle reparoît dans toute sa magnificence. L'air étoit d'une douceur inexprimable; il me sembloit que j'entendois la voix de Dieu dans le souffle invisible et tout-puissant qui me redonnoit à chaque instant la vie; la vie! quel mot j'ai prononcé! Je croyois jusqu'à ce jour qu'elle étoit mon droit, et je recueille maintenant ses derniers bienfaits comme les adieux d'un ami.

Asham et moi nous nous avançâmes sur le bord de la Tamise, et nous nous assîmes dans le bois, encore sans ombrage, que la verdure doit bientôt revêtir : les flots sembloient étinceler par le reflet des rayons du ciel; mais quoique ce spectacle fût brillant comme une fète, il y a toujours quelque chose de mélancolique dans le cours des ondes, et je défie de

les contempler long-temps sans se livrer à ces rêveries dont le charme consiste surtout dans une sorte de détachement de nous-mêmes. Asham s'aperçut de la direction de mes pensées, et tout à coup il prit ma main, et la baignant de ses larmes : « O vous! (me dit-il) qui êtes toujours ma souveraine, faut-il que je sois chargé de vous apprendre le sort qui vous menace? Votre père a rassemblé vos partisans pour s'opposer à Marie, et cette reine justement détestée s'en prend à vous de tout l'amour que votre nom fait naître. » Ses sanglots l'interrompirent. « Continuez, lui dis-je, ô mon ami! souvenez-vous de ces génies méditatifs qui ont contemplé d'un œil ferme la mort même de ceux qui leur étoient chers; ils savoient d'où nous venons et où nous allons; c'en est assez.

— Hé bien, me dit-il, votre sentence doit être exécutée; mais je vous apporte le secours qui délivra tant d'hommes illustres de la proscription des tyrans. » Ce vieillard, ami de ma jeunesse, m'offrit en tremblant le poison dont il auroit voulu me sauver au péril de ses jours. Je me rappelai combien de fois nous avions admiré ensemble de certaines morts volontaires parmi les anciens, et je tombai dans des réflexions profondes, comme si les lumières

du christianisme s'étoient tout à coup éteintes en moi, et que je fusse livrée à cette indécision dont l'homme, même dans les plus simples occurences, a tant de peine à se tirer. Asham se mit à genoux devant moi, sa tête blanchie étoit inclinée en ma présence, et, couvrant ses yeux d'une de ses mains, il me tendoit de l'autre la ressource funeste qu'il m'avoit préparée. Je repoussai doucement cette main, et me recueillant par la prière, j'y trouvai la force de répondre ainsi :

« Asham, lui dis-je, vous savez avec quelles délices je lisois avec vous les philosophes et les poètes de la Grèce et de Rome ; les beautés mâles de leur langage, l'énergie simple de leur âme resteront à jamais incomparables. La société, telle qu'elle est organisée de nos jours, a rempli la plupart des esprits de frivolités et de vanités, et l'on n'a pas honte de vivre sans réfléchir, sans chercher à connoître les merveilles du monde qui sont faites pour instruire l'homme par des symboles éclatans et durables. Les anciens l'emportent de beaucoup sur nous, parce qu'ils se sont faits eux-mêmes ; mais ce que la révélation a mis dans l'âme du chrétien est plus grand que l'homme. Depuis l'idéal des arts jusqu'aux règles de la conduite, tout doit se rapporter à la foi religieuse, et la

vie n'a pour but que d'enseigner l'immortalité. Si je me dérobois au malheur éclatant qui m'est destiné, je ne fortifierois point par mon exemple l'espérance de ceux que mon sort doit émouvoir ; les anciens élevoient leur âme par la contemplation de leurs propres forces, les chrétiens ont un témoin, et c'est devant lui qu'il faut vivre et mourir ; les anciens vouloient glorifier la nature humaine, les chrétiens ne se regardent que comme la manifestation de Dieu sur la terre ; les anciens mettoient au premier rang des vertus la mort qui soustrait au pouvoir des oppresseurs, les chrétiens estiment davantage le dévouement qui nous soumet aux volontés de la Providence. L'activité et la patience ont leur temps tour à tour ; il faut faire usage de sa volonté tant que l'on peut ainsi servir les autres, et se perfectionner soi-même ; mais lorsque la destinée est pour ainsi dire face à face avec nous, notre courage consiste à l'attendre, et regarder le sort est plus fier que s'en détourner. L'âme se concentre ainsi dans ses propres mystères, toute action extérieure seroit plus terrestre que la résignation.

— Je ne chercherai point, me dit Asham, à discuter avec vous des opinions dont l'inébranlable fermeté peut vous être nécessaire, je ne

m'inquiète que de la souffrance à laquelle le sort vous condamne ; pourrez-vous la supporter ; et cette attente d'un coup mortel, d'une heure fixée, n'est-elle pas au-dessus de vos forces ? Si vous terminiez vous-même votre sort, ne seroit-il pas moins cruel ? — Il faut, lui répondis-je, laisser l'esprit divin se ressaisir de ce qu'il a donné. L'immortalité commence avant le tombeau, quand par notre propre volonté nous rompons avec la vie ; dans cette situation les impressions intérieures de l'âme sont plus douces qu'on ne l'imagine. La source de l'enthousiasme devient tout-à-fait indépendante des objets qui nous entourent, et Dieu fait seul alors toute notre destinée dans le sanctuaire le plus intime de nous-mêmes. — Mais, reprit Asham, pourquoi donner à vos ennemis, à cette Reine cruelle, à ce peuple sans vertus, l'indigne spectacle... » Il ne put achever. — « Si je me soustrayois, lui dis-je, même par la mort, à la fureur de cette reine, j'irriterois son orgueil, et je ne servirois pas d'instrument à son repentir. Qui sait à quelle époque l'exemple que je vais donner pourra faire du bien à mes semblables ? Comment juger moi-même la place que mon souvenir doit occuper dans la chaîne des événemens de l'histoire ? En me tuant, qu'apprendrai-je aux hommes, si ce

n'est la juste horreur qu'inspire un supplice violent et le sentiment d'orgueil qui porte à s'en délivrer? Mais en supportant ce terrible sort par la fermeté que la religion me prête, j'inspire aux vaisseaux battus, comme moi, par l'orage, plus de confiance dans l'ancre de la foi qui m'a soutenue.

— Le peuple, dit Asham, croit coupables tous ceux qu'il voit périr de la mort des criminels. — Le mensonge, lui répondis-je, peut tromper quelques individus pendant quelques années, mais les nations et les siècles font toujours triompher la vérité; il y a de l'éternité dans tout ce qui tient à la vertu, et ce que nous avons fait pour elle arrivera jusqu'à la mer, quelque foible ruisseau que nous ayons été pendant notre vie. Non; je ne rougirai point de subir la punition des coupables; car c'est mon innocence même qui m'y appelle, et ce seroit troubler le sentiment de cette innocence que d'accomplir un acte de violence; on ne peut l'obtenir de soi-même qu'en altérant la sérénité que l'âme doit ressentir à l'approche du ciel. — Ah! qu'y a-t-il de plus violent, s'écria notre ami, que cette mort sanglante?... — Le sang des martyrs, lui répondis-je, n'est-il pas un baume pour les blessures des infortunés?

— Cette mort, reprit-il, imposée par les hommes, par la hache meurtrière qu'un barbare osera lever sur votre tête royale! — Mon ami, lui dis-je, quand mes derniers momens seroient entourés de respects, ils ne m'inspireroient pas moins d'effroi; la mort porte-t-elle un diadème sur son front livide? n'est-elle pas toujours armée de la même faux? Si c'étoit dans le néant qu'elle nous entraînât, vaudroit-il la peine de disputer avec cette ombre? Si c'est l'appel d'un Dieu sous ce voile de ténèbres, sans doute alors le jour est derrière cette nuit, et le ciel ne nous est caché que par de vains fantômes.

— Quoi! dit encore d'une voix ébranlée, cet ami que j'avois vu si calme dans d'autres temps, savez-vous que ce supplice peut être douloureux, qu'il peut se prolonger, qu'une main mal assurée?... — Arrêtez, lui dis-je, je le sais, mais cela ne sera pas. — D'où vous vient cette confiance? — De ma propre foiblesse, repris-je; j'ai toujours craint la douleur physique, et mes efforts pour me donner le courage qui la brave ont été vains. Je crois donc qu'elle me sera toujours épargnée; car il y a beaucoup de protections secrètes exercées en faveur du chrétien, lors même qu'il semble le plus malheureux; et ce que nous sentons

au-dessus de nos forces ne nous arrive presque jamais. L'on ne connoît d'ordinaire que l'extérieur du caractère de l'homme, ce qui se passe en lui-même peut offrir encore des aperçus nouveaux pendant des milliers de siècles. L'irréligion a rendu l'esprit superficiel, on s'en est pris de tout au dehors, à la circonstance, à la fortune; le vrai trésor de la pensée comme de l'imagination, ce sont les rapports du cœur humain avec son Créateur; là sont les pressentimens, là les oracles, là les prodiges, et tout ce que les anciens ont cru voir dans la nature n'étoit qu'un reflet de ce qu'ils éprouvoient au dedans d'eux-mêmes à leur insu. »

Nous gardâmes ensuite quelque temps le silence Asham et moi; une inquiétude me poursuivoit, et je n'osois l'exprimer, tant j'en étois troublé. « Avez-vous vu mon époux? lui dis-je. — Oui, me répondit Asham. — L'avez-vous consulté sur l'offre que vous vouliez me faire? — Oui, reprit-il encore. — Achevez de grâce, lui dis-je. Si Guilford et ma conscience n'étoient pas d'accord, lequel de ces deux pouvoirs me sembleroit légitime? — Lord Guilford, me dit-il, n'a pas exprimé d'opinion sur le parti que vous deviez prendre; mais, quant à lui, sa résolution de

périr sur l'échafaud est inébranlable. — Oh ! mon ami, m'écriai-je, combien je vous remercie de m'avoir laissé le mérite du choix ; si j'avois su plus tôt la résolution de Guilford, je n'aurois pas même délibéré, et l'amour auroit suffi pour m'inspirer ce que la religion me commande. Pourrois-je ne pas partager le sort d'un tel époux? Pourrois-je m'épargner une seule de ses souffrances? et chacun de ses pas vers la mort ne me trace-t-il pas ma route? » Asham comprit alors que j'étois inébranlable; il s'éloigna de moi, triste et pensif, et me promit de me revoir.

Le docteur Feckenham, chapelain de la reine, vint peu d'heures après me déclarer que le jour de mon supplice étoit fixé à vendredi prochain, dont cinq jours encore me séparoient. Je vous l'avouerai, il me sembla que je n'étois préparée à rien, tant la désignation d'un jour me fit éprouver de terreur. J'essayai de la cacher ; mais sans doute Feckenham s'en aperçut, car il se hâta de profiter de mon trouble pour m'offrir la vie si je voulois changer de religion. Vous voyez, mon digne ami, que Dieu vint à mon secours dans cet instant, car la nécessité de repousser une offre aussi indigne de moi me rendit les forces que j'avois perdues.

Le docteur Feckenham voulut entrer dans des controverses que je repoussai, en lui faisant observer que mes lumières étant nécessairement obscurcies par la situation dans laquelle je me trouvois, je n'irois pas, moi mourante, remettre en discussion les vérités dont j'avois été convaincue lorsque mon esprit étoit dans toute sa force. Il essaya de m'effrayer en me disant qu'il ne me verroit plus, ni dans ce monde, ni dans le ciel, dont m'excluoit ma croyance religieuse. « Vous me causeriez plus d'effroi que mes bourreaux, lui répondis-je, si je pouvois vous croire; mais la religion à laquelle on immole sa vie est toujours la vraie pour notre cœur. Les lumières de la raison sont bien vacillantes dans des questions si hautes, et je m'en tiens au dogme du sacrifice; c'est celui-là dont je ne puis douter. »

Cet entretien avec le docteur Feckenham releva mon âme abattue, la Providence venoit de m'accorder ce qu'Asham désiroit pour moi, une mort volontaire; je ne me tuois pas, mais je refusois de vivre, et l'échafaud consenti par ma volonté ne me sembloit plus que l'autel choisi par la victime. Renoncer à la vie qu'on ne pourroit acheter qu'au prix de sa conscience, c'est le seul genre de suicide qui soit permis à l'homme vertueux.

Depuis que je croyois avoir fait mon devoir, j'osois compter sur mon courage; mais bientôt l'attachement à l'existence que je me suis quelquefois reproché dans les jours de ma félicité se réveilla dans mon foible cœur. Asham revint le lendemain, et nous allâmes encore une fois sur les bords de cette Tamise, l'orgueil de notre belle contrée; j'essayai de reprendre mes sujets habituels d'entretien, je récitai quelques passages des beaux chants de l'Iliade et de Virgile, que nous avions étudiés ensemble; mais la poésie sert surtout à se pénétrer d'un noble enthousiasme pour l'existence; le mélange séducteur des pensées et des images, de la nature et de l'âme, de l'harmonie du langage et des émotions qu'il retrace, nous enivre de la puissance de sentir et d'admirer; et ce n'étoit plus pour moi que ces plaisirs étoient faits! Je ramenai l'entretien sur les écrits plus sévères des philosophes. Asham considère Platon comme une âme prédestinée au christianisme; mais lui-même et la plupart des anciens sont trop fiers des forces intellectuelles de l'esprit humain; ils jouissent tellement de la faculté de penser, que leurs désirs ne se portent point vers une autre vie; ils croient pouvoir l'évoquer en eux-mêmes par l'énergie de la contemplation : jadis

aussi je goûtois les plus pures délices en méditant sur le ciel, le génie et la nature. A ce souvenir un regret insensé de la vie s'empara de moi ; je me la représentai sous des couleurs auprès desquelles le monde à venir ne me paroissoit plus qu'une abstraction sans charmes. Quoi! me disois-je, l'éternelle durée des sentimens vaudra-t-elle cette succession de crainte et d'espoir qui renouvelle si vivement les affections les plus tendres? La connoissance des secrets de l'univers égalera-t-elle jamais l'attrait inexprimable du voile qui les couvre? La certitude aura-t-elle le prestige décevant du doute? L'éclat de la vérité donnera-t-il jamais autant de jouissances que sa recherche et sa découverte? La jeunesse, l'espoir, le souvenir, l'habitude, que seront-ils si le cours du temps est arrêté? Enfin l'Être suprême dans toute sa splendeur pourra-t-il faire à sa créature un plus beau présent que l'amour?

Ces craintes étoient impies, je le confesse humblement devant vous, mon digne ami. Asham, qui dans notre entretien de la veille sembloit moins religieux que moi, reprit bientôt tout son avantage sur ma douleur rebelle. « Vous ne devez pas, me dit-il, vous servir des bienfaits mêmes pour mettre en

doute la puissance du bienfaiteur : cette vie que vous regrettez, qui l'a faite? et si ces incomplètes jouissances vous semblent d'un tel prix, pourquoi les croyez-vous irréparables? Certes, notre imagination même peut concevoir mieux que cette terre; mais quand elle n'y parviendroit pas, est-ce à nous de considérer la Divinité comme un poète qui ne sauroit créer une seconde œuvre plus belle que la première? » Cette simple réflexion me fit rentrer en moi-même, et je rougis de l'égarement où m'avoit plongée l'angoisse de la mort. O mon ami! qu'il en coûte pour creuser cette pensée! Des abîmes toujours plus profonds s'entr'ouvrent sous ses abîmes.

Dans quatre jours je n'existerai plus; cet oiseau qui vole dans les airs me survivra; j'ai moins d'avenir que lui : les objets inanimés qui m'entourent conserveront leur forme, et rien de moi ne subsistera sur la terre, que le souvenir de mes amis. Inconcevable mystère de l'esprit qui prévoit sa fin ici-bas et ne peut la prévenir! La main retient les rênes des coursiers qui nous conduisent; la pensée ne peut conquérir un instant sur la mort. Pardonnez ma foiblesse, ô mon père en religion! vous qui m'avez tendrement chérie! nous serons réunis dans le ciel; mais entendrai-je

encore cette voix si touchante qui m'annonçoit un Dieu de bonté? mes yeux contempleront-ils vos traits vénérables? O Guilford! ô mon époux! vous dont la noble figure est sans cesse présente à mon cœur, vous retrouverai-je, tel que vous êtes, parmi les anges dont vous étiez l'image sur la terre? Mais que dis-je? mon âme sans force ne sait souhaiter par-delà le tombeau que le retour de la vie actuelle!

(*Jeudi.*)

Mon époux m'a fait demander de me voir aujourd'hui pour la dernière fois. J'ai refusé cet instant dans lequel la joie et le désespoir se confondroient de trop près. J'ai craint de n'être plus résignée; vous l'avez vu, mon cœur a trop d'attachement au bonheur, il n'y falloit pas retomber. Mon père, m'approuvez-vous? ce sacrifice n'a-t-il pas tout expié? je ne crains plus maintenant que l'existence me soit encore chère.

(*Le matin même de l'exécution.*)

O mon père! je l'ai vu; il marchoit au supplice d'un pas aussi ferme que s'il eût commandé ceux qui l'y conduisoient. Guilford a levé les yeux vers ma prison, puis il les a portés plus haut, je l'ai compris: il a continué sa route. Au détour du chemin qui mène à la

place où la mort est préparée pour nous deux, il s'est arrêté pour me revoir encore ; ses derniers regards ont béni celle qui fut sa compagne sur le trône et sur l'échafaud. . . . .

(*Une heure après.*)

On a porté les restes de Guilford sous les fenêtres de la tour ; un linceul couvroit son corps mutilé ; à travers ce linceul une image horrible s'est offerte.... Si le même coup ne m'étoit pas réservé, quelle est la terre qui pourroit porter le poids de ma douleur ! Mon père, quoi ! j'ai pu regretter si vivement le jour ! O sainte mort ! don du ciel comme la vie ! c'est vous qui maintenant êtes mon ange tutélaire ; c'est vous qui me rendez du calme ! Mon souverain maître a disposé de moi ; mais puisqu'il me réunit à mon époux, il ne m'a rien demandé qui surpassât mes forces, et je remets sans crainte mon âme entre ses mains.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TROISIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

